This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

UNS. 105 H. 18

LES ENCHAINEMENS DE L'AMOUR ET DE LA FORTUNE; OU MEMOIRES DU MARQUIS DE VAUDREVILLE,

PAR MR. LE MARQUIS

D'ARGENS.

PREMIERE PARTIE.

A LA HAYE.
Chez BENJAMIN GIBERT.
M. DCC. XLVIII.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
28 AUG 1958
OF OXFORD
LIBRARY

A
SA MAJESTÉ
MADAME
THEODORE
DE NEWHOFF,
POSTULANTE
REINE DE CORSE.

MADAME,

VÔTRE MAJESTÉ, *Irlandoise de Nation, ne s'aten-*

doit pas ſans doute que je priſſe la liberté de lui dédier ce Livre ; mais je crois qu'elle s'atendoit encor moins à la Couronne de Corſe. Et lorſqu'elle épouſa en Eſpagne le Baron de Neuhoff, elle ignoroit à quel rang de gloire l'éleveroit un jour cet illuſtre Avanturier.

Les chagrins que VÔRTE MAJESTE' *a eſſuïez dans les premiéres années de ſon mariage doivent être diſſipez par le plaiſir de monter ſur un Trône, que votre auguſte époux ne doit qu'à ſon induſtrie. S'il vous abandonna autrefois, ainſi que la Princeſſe ſa fille, & vous laiſſa à Paris toutes les deux à la mendicité, ce ne fut*

que pour chercher plus commodément les avantures & vous donner le moïen de manger avec plus d'apétit, après avoir jeûné long-tems. Partez donc, MADAME, *pour vos nouveaux Etats. Allez montrer aux Corſes leur Souveraine. Abandonnez les climats que vous habitez :*

Un Peuple obéïſſant vous
atend à genoux,
Sous un Ciel plus heureux,
& plus digne de vous. *

C'eſt dans l'Iſle de Corſe que

* Racine, *dans* Mithridate.

vous devez commencer à joüir du rang glorieux qui vous eſt deſtiné. Par tout ailleurs, VÔTRE MAJESTE' *eſt déplacée, & la bizarrerie de l'eſprit de l'homme eſt ſi grand, qu'il n'eſt peut-être que moi dans toute la France qui ſoit convaincu des profonds égards que vous méritez.*

Je doute même qu'il y ait encor en Europe des gens perſuadez de la ſtabilité de votre état. Les uns ſoutiennent que vous ſerez peut-étre obligée de recommencer votre ancien jeûne, & que le Roi votre époux ſera force d'abandonner ſes nouveaux Etats. Les autres, diſent, que de quelque façon que tourne l'afaire

faire qu'il a entrepriſe, VÔTRE MAJESTE' *a du pain pour le reſte de ſes jours : & que le* Roi THEODORE *agira auſſi prudemment en Corſe, qu'il agit autrefois en Eſpagne, lorſqu'aïant reçu de l'argent pour lever un Regiment, il décampa ſans prendre congé des Miniſtres.*

Si ce fait eſt véritable, VÔTRE MAJESTE' *peut être aſſurée que le Roi ſon époux ſe tirera à ſon avantage des embarras les plus difficiles. La fuite, dans certaines ocaſions, racommode des afaires bien delabrées. Une banqueroute faite à propos, eſt un coup déciſif pour la fortune d'un Marchand*

chand. Je ne doute pas qu'elle ne ſoit auſſi utile à un Monarque avanturier, & le pis qu'il puiſſe arriver à votre illuſtre époux, c'eſt de ſe retirer à Conſtantinople. Un Héros, tel que lui, ne manquera pas d'être emploié avantageuſement, dans un tems où la Porte Ottomane a beſoin d'Officiers-Généraux.

Je conſeille donc à VÔTRE MAJESTE' *de paſſer en Corſe le plutôt qu'elle pourra, pour jouir, du moins pendant quelque-tems, du glorieux rang où la fortune l'a placée, & pour atendre enſuite, en Reine, le dénoûment de cette Comédie.*

EPITRE.

Il eſt beau qu'un mortel
juſqu'au Ciel s'éleve:
.... Il eſt beau même d'en
tomber.

Je prie le Ciel, MADAME, *que ſi* VÔTRE MAJESTE' *& le Roi ſon époux, doivent faire la cullebute de Phaëton, ce ſoit au moins ſans ſe caſſer ni bras ni jambe, & que vous puiſſiez tous les deux mettre à l'abri de l'orage nombre de piſtolles d'Eſpagne. Et moi, de mon côté, je m'eſtimerai infiniment heureux, ſi l'Ouvrage que je préſente à* VÔTRE MAJESTE', *peut l'amuſer*

muſer quelques momens.

Je ſuis avec un profond reſpect,

MADAME,

Votre, &c.

PRÉFACE

PRÉFACE.

C'Eſt ici, ſelon toutes les aparences, le dernier Roman que j'écrirai : les ocupations ſérieuſes que j'ai embraſſées ne me laiſſeront pas le moïen de travailler à ces ſortes d'Ouvrages; & le genre d'étude auquel je m'aplique à preſent, a ſi peu de raport avec l'amour & la galanterie, qu'il me ſeroit dificile de pouvoir, dans les heures de mon loiſir, avoir l'eſprit aſſez enjoué pour compoſer un Livre où le cœur doit agir

de commun acord avec lui.

La Philoſophie a ſuccédé chez moi aux plaiſirs vifs & galans. Retirée dans le fond d'une ſolitude, au milieu de *Locke*, de *Des-Cartes*, de *Newton*, & de *Gaſſendi*, puis-je avoir quelques idées ſuſceptibles des fleurs & des agrémens que demande le Roman ?

Peut-être le Public me ſaura-t-il mauvais gré des jours que je paſſe au milieu de ces Philoſophes, & qu'il me récompenſera, par la façon dont il recevra mes *Réflexions Philoſophiques*, d'avoir oublié, pour lui plaire & pour mériter ſon eſtime, des ocu-

ocupations moins pénibles & plus gratieuſes.

Un Auteur, en faiſant un Livre de galanterie, s'amuſe autant que ſes Lecteurs : il donne cours à ſon imagination ; & les idées qu'elle lui fournit l'ocupent agréablement : il jouït le premier du plaiſir que doit cauſer ſon Ouvrage. Mais dans des matiéres abſtraites & ſérieuſes, ſur-tout lorſqu'on veut les rendre à la portée de tout le monde, l'eſprit ſans ceſſe ocupé, ſe laſſe bien-tôt & ſent le poids du travail.

J'oſe dire que le public doit avoir quelque égard pour ceux, qui préférant la peine

au

au plaiſir, cherchent plûtôt à l'inſtruire, qu'à l'amuſer. Ce n'eſt pas que je blame les Livres faits uniquement pour plaire : & ſi je condamnois les Romans, j'aurois dû ſuprimer celui-ci. Je ne ſai ſi je ſerai aſſez heureux pour qu'il ſoit reçu auſſi favorablement que les premiers que j'ai donnez. Mais ſi j'oſois dire mon ſentiment ſur une matiére où je ſuis ſi fort intéreſſé, je ne craindrois pas d'aſſurer que celui-ci me paroit écrit aſſez paſſablement pour mériter le même ſort.

LES ENCHAINEMENS DE L'AMOUR ET DE LA FORTUNE, OU MEMOIRES DU MARQUIS DE VAUDREVILLE.

DE's l'âge le plus tendre, l'inclination que j'ai toûjours euë pour le beau sexe commença de paroître. J'avois à peine quinze ans,

que j'étois amoureux d'une jeune perſonne dont le tempérament étoit auſſi ſenſible que le mien. Elle s'apelloit Clarice, & étoit fille d'un riche Marchand, dont la boutique étoit vis-à-vis de chez moi. La qualité de voiſin rendoit mes viſites ſans conſéquence. Je voïois tous les jours ma belle Maîtreſſe, & je profitois des momens où je me trouvois ſeul avec elle pour lui aprendre les ſentimens de mon cœur. Elle n'y étoit point inſenſible; mais la diſtance que la naiſſance mettoit entre elle & moi, ſembloit opoſer à mon amour un obſtacle inſurmontable.

Ma famille tenoit un rang diſtingué dans la Province: mon frére aîné devoit ocuper une charge importante, & l'on atendoit qu'il fût établi pour ſonger à me faire entrer au ſervice. Je n'avois point aſſez de bien pour penſer au mariage, &

& encor moins pour vouloir faire une alliance auſſi diſproportionnée que l'étoit celle de Clarice. Ma nobleſſe étoit l'ennemi le plus dangereux que j'euſſe auprès d'elle : je ſouhaitois ſouvent d'avoir eu une naiſſance plus obſcure, & je regrettois d'être né dans un état qui faiſoit tout mon malheur.

Clarice étoit ſenſible à des ſentimens auſſi tendres ; tant de délicateſſe faiſoit plus d'éfet ſur ſon cœur qu'elle n'eut ſouhaité. Je m'aperçevois du progrès de ſon amour ; mais je le trouvois ſi lent, eu égard à l'impétuoſité avec laquelle le mien agiſſoit, que l'eſpérance que je conçevois d'être un jour heureux pouvoit à peine me conſoler.

Je demeurai près de quatre mois dans une ſituation auſſi génante. Mon cœur étoit en proïe à la douleur, à la crainte & à l'eſpérance.

Toutes ces paſſions l'agitoient tour-à-tour : & dans un âge auſſi tendre que le mien, j'étois même jaloux. Je me figurois quelquefois que Clarice ne trouvoit des dificultez à m'écouter, que parce que je lui étois indiférent : je pouſſois mes ſoupçons plus loin, & je penſois qu'un autre amant, plus heureux que moi, étoit la cauſe des rigueurs & des ſcrupules dont on m'accabloit. Un jour que j'étois pénétré & comme acablé de mes triſtes ſoupçons, Clarice me demanda la cauſe de mon inquiétude : Vous paroiſſez, me dit-elle, d'une mélancolie étonnante. Qu'avez-vous aujourd'hui ? Laiſſez-moi, lui répondis-je, me cacher à moi-même le ſujet de ma triſteſſe, & ne me forcez point à vous déplaire en vous obéiſſant. Ce que vous me dites, reprit-elle, augmente ma curioſité. Je veux ſavoir

un ſecret que vous vous obſtinez à taire ; & ſi vous avez quelque eſtime pour moi, vous ne refuſerez point de me l'aprendre. Au moins, lui dis-je, ſouvenez-vous que vous m'obligez à rompre le ſilence. Je vous aurois toujours caché mon dépit & mes ſoupçons ; & c'eſt malgré moi que je vous aprens que je ſuis jaloux ; & jaloux à la fureur. Vous êtes jaloux ! répondit Clarice, & de qui donc, s'il vous plaît ? Eſt-ce de mon pere ou de ma ſœur ? ajoûta-t-elle en riant ; car je ne vois autres perſonnes. J'ignore, lui répondis-je, de qui je le ſuis ; mais mon cœur n'en eſt pas moins déchiré. Inceſſamment cette funeſte idée ſe preſente à mon eſprit. Votre indiférence & votre froideur l'y confirme. Si vous n'aviez rien d'imprimé dans le cœur, vous ſeriez moins inſenſible. Mon amour ne vous trouve inflexible que par

la prévention d'un autre atachement. Et qui vous a dit, reprit Clarice avec un air embarraſſé, que je ſuis auſſi inſenſible que vous le dites ? Mes maniéres vous l'ont-elles apris ? Vous ai-je éloigné de moi ? Ai-je évité de vous voir ? Mes yeux vous auroient-ils apris ce que ma bouche ne vous a jamais dit ? Les avez-vous vûs s'armer de rigueur quand vous m'avez parlé ? Allez, ingrat, vous ne méritez pas que je vous écoute. Reſtez dans une opinion auſſi ridicule, & conſervez des ſentimens qui me ſont auſſi peu favorables. Pardonnez, lui dis-je, belle Clarice, des ſoupçons que je déteſte. Vous devez oublier une faute qui ne vient que de l'excès de mon amour. Si j'étois moins ſenſible, je ſerois moins jaloux. Je me jettai pour lors à ſes genoux, & lui prenant une de ſes belles mains, que je ſerrai étroitement

ment dans la mienne; Non, lui dis-je, Clarice, ce n'eſt point aſſez que de me pardonner, il faut vous afranchir de vos timides ſcrupules. S'il eſt vrai que vous m'aimiez, ne troublez plus mon bonheur par des craintes frivoles. Je vous l'ai juré mille fois; quelle que ſoit la diférence que le Ciel a miſe entre nous, je ſuis prête à la réparer: & ſi vous voulez conſentir à me ſuivre, je vous enleverai, & nous irons à Paris où je vous épouſerai en arrivant.

Ce moment étoit marqué pour le premier où commenceroit cet enchaînement d'avantures qui devoient m'arriver. Après quelque réſiſtance, Clarice conſentit à me rendre heureux. Nous étions ſeuls: l'amour, unique témoin de notre tendreſſe, le fut auſſi de nos plaiſirs; & nous crûmes être diſpenſez d'atendre la fin du mariage que nous

nous prétendions conclure à Paris.

La poſſeſſion de ma Maîtreſſe ne fit qu'augmenter mon amour. Nous réſolumes d'exécuter le plûtôt qu'il nous ſeroit poſſible le deſſein que nous avions formé. Comment vivrons-nous à Paris, me dit un jour Clarice, & quelles reſſources pourrons-nous y avoir ? Nous étions ſi jeunes l'un & l'autre, que dans le projet que nous avions concerté, nous n'avions pas ſongé encor à l'argent qu'il nous faudroit pour vivre. Je prendrai, lui dis-je, tout ce qu'il faut pour notre voïage. Et dans quel endroit, reprit-elle? J'emporterai, répondis-je une partie de la vaiſſelle de mon pere. Gardez-vous, reprit Clarice, de faire un pareil vol. On auroit une double raiſon pour faire courir après nous; & je crains déja que trop les pourſuites de votre famille. Je ſuplérai à cela, & je prendrai dans le

comp-

comptoir de mon pere aſſez d'argent pour notre voïage. Aïez ſoin ſeulement de préparer tout ce qu'il faut pour notre départ. J'exécutai les ordres de ma Maîtreſſe: & deux jours après cette converſation, nous partîmes ſur les onze heures du ſoir de Roüen par les Batelets, & nous arrivâmes le ſurlendemain matin à Poiſſi, d'où nous prîmes la poſte juſqu'à Paris, où nous nous rendîmes en deux heures.

Nous fûmes très-heureux d'avoir pû profiter de la liberté que nous avoit donné la nuit. Dès qu'on ſe fut aperçu de notre fuite, on courut après nous. Mais nous étions déja à Paris, qu'à peine ceux qui nous cherchoient étoient-ils ſortis de Roüen. Ils ne pûrent ſavoir la route que nous avions priſe: & après avoir fait beaucoup de perquiſitions inutiles, ils furent obli-

obligez de retourner à Roüen.

Mon pere étoit au deſeſpoir, celui de Clarice n'étoit pas moins fâché : ils s'intentérent mutuellement procès ; & il y avoit beaucoup plus de matiére qu'il n'en falloit pour deux Normands. Mon pere prétendoit qu'on avoit ſuborné ſon fils ; & celui de Clarice, qu'on avoit enlevé & ravi ſa fille. Pendant qu'ils enrichiſſoient à leurs dépens les Procureurs & les Gréfiers, ma Maîtreſſe & moi menions aſſez grand train l'argent que nous avions emporté. Elle avoit pris cinq cens écus dans le comptoir de ſon pere ; & malgré ſes ordres j'avois emporté une fort belle bague, que j'avois emprunté pour vingt-quatre heures à une de mes ſœurs mariée à un Baron du voiſinage.

Nous croïions que nos richeſſes ne finiroient jamais. Nous allions rare-

tarement aux Spectacles, dans la crainte d'être découverts ; mais nous faiſions ſouvent des parties de promenades avec une jeune Dame & ſon mari, qui logeoient dans la même maiſon que nous, & avec qui nous avions fait connoiſſance. Pendant que nos cinq cens écus durérent, il ne nous vint pas un inſtant dans la penſée que nous ne fuſſions pas mariez. Dès qu'ils tirérent à leur fin, cette afligeante idée vint nous tourmenter. Nous ne ſavions comment faire pour nous unir par le Sacrement : nous craignions de nous découvrir, en nous adreſſant au Curé, & de nous atirer quelque afaire fâcheuſe. Dans cet embarras, nous réſolumes d'aprendre notre ſecret à nos deux amis. Ils nous firent ſentir que nous ſerions infailliblement arrêtez, ſi l'on venoit à ſavoir qui nous étions. Nous réſolumes, ne pouvant mieux faire,

faire, d'atendre avec le tems une ocaſion plus favorable pour nos deſſeins. Nous vendîmes la bague & nous en eûmes deux mille livres, qui ramenérent la joïe & l'abondance dans notre ménage. Les parties de plaiſir recommencérent: l'amour reprit de nouvelles forces; & pendant trois mois nous vécumes très-contens. Mais enfin les deux mille livres prirent le chemin des cinq cens écus; il ne nous reſtoit plus que ſix ou ſept louïs: triſte reſſource pour des gens, qui dans l'eſpace de cinq mois avoient mangé plus de trois mille cinq cens livres.

Après avoir cherché pluſieurs expédiens, nous n'en trouvâmes point de meilleur, que de quitter l'apartement que nous avions, dont le loïer étoit très-cher, & de nous retirer dans un autre, où nous vivrions des tableaux que je ferois

&

& que je vendrois. Heureuſement je ſavois peindre très-joliment, & je m'étois occupé avec plaiſir à me perfectionner dans cet art. Nous aprîmes à nos amis, qui nous avoient aidé ſi généreuſement à manger notre argent, la ſituation où nous étions. Ils nous aſſiſtérent de pluſieurs conſeils, & nous promirent un ſecret inviolable : ce fut-là tous les ſecours qu'ils nous rendirent.

Nous nous retirâmes dans notre nouvelle demeure, avec le peu d'argent qui nous reſtoit. J'achetai ce qu'il me falloit pour commencer à travaller. Je fis quelques tableaux, & je les vendis aſſez bien, par le moïen de mon ancien ami, chez qui nous allions quelquefois, Clarice & moi. Un jour qu'elle s'y trouvoit, le hazard fit qu'un Fermier-Général, qui venoit voir un étranger nouvellement arrivé & qui logeoit dans cet hôtel, ſe trom-

pa d'apartement. Il entra dans celui de mon ami, & fut frapé de la beauté de Clarice. Je ne l'avois point acompagnée, & je ne pus prévenir le malheur qui m'arriva, & dont cette premiére entrevuë fut la cauſe. M. de P***. chercha un prétexte pour s'arrêter. Il connoiſſoit mon ami, & le pria de vouloir permettre qu'il atendît chez lui M. le Chévalier de Merville, qu'il diſoit n'être point dans ſon apartement. Il paſſa près de deux heures avec Clarice, s'informa adroitement de ſon état & de ſa demeure, & la croïant la femme d'un jeune Peintre, il ſe flâta qu'il ſeroit bien-tôt heureux.

Le lendemain de cette converſation, je vis venir chez moi une vieille femme, qui propoſa à Clarice d'acheter une robe de chambre très-belle, & qu'elle laiſſoit à un prix fort modique. Quelque preſ-

preſſé que je fuſſe d'argent, j'aurois voulu en avoir aſſez pour la païer, & j'aurois gagné le triple à la revendre. Cependant n'aïant pas la ſomme qu'elle demandoit, je la remerciai & lui dis qu'elle pouvoit la porter ailleurs. Eſt-ce que vous la trouvez trop chére ? demanda la vieille. Non, dit Clarice, à qui la robe avoit fort plû ; mais nos affaires ne nous permettent point de l'acheter. Qu'à cela ne tienne, répondit la vieille ; je ſais que vous êtes de fort honnêtes gens : je ſuis votre voiſine, & je vous la donnerai à crédit. Prenez-là, ſans façon : vous la païerez dans trois mois. J'étois ſi jeune, & j'avois ſi peu d'expérience du monde, qu'il ne me vint jamais rien dans l'idée qui pût aprocher de la vérité de cette avanture. Je croïois bonnement que notre voiſine, par amitié, nous faiſoit une pareille offre.

Après l'en avoir remercié, je l'acceptai, & fis préſent de la robe à Clarice, qui aimoit exceſſivement la parure, ainſi que toutes les jeunes, & qui m'en parut très-contente. La vieille, en s'en allant, nous aſſura qu'elle viendroit nous voir ſouvent, & que lorſqu'elle auroit quelque choſe à bon marché, elle nous donneroit toujours la préférence. Elle nous tint parole, & il ſe paſſoit peu de jours qu'elle ne vint nous aporter quelques nipes. L'état de nos finances ne nous permettoit d'en acheter que rarement; mais elle nous vendoit à ſi bon marché, que deux ou trois fois, aïant revendu ce qu'elle nous avoit donné, nous en avions eu le triple.

Clarice fit peu-à-peu connoiſſance avec cette vieille, qui ſe rendoit néceſſaire dans la maiſon. Elle nous faiſoit nos commiſſions: elle nous aidoit dans notre ménage,

ge, & je la regardois comme une perſonne à qui j'avois mille obligations. J'ignorois les bons ſervices qu'elle me rendoit. Clarice depuis quelque-tems ſortoit ſouvent avec elle pour aller promener. Je la priois moi-même, lorſque je m'occupois à peindre, d'aller s'amuſer. Elle profitoit de mes leçons, beaucoup plus que je ne croïois; & la vieille avoit ſu ſi bien gagner ſa confiance & ſon amitié, qu'elle l'avoit engagée à lier un commerce avec M. de P***. dont ma délicateſſe n'avoit pas lieu d'être contente. L'amour du Fermier-Général augmenta à un ſi haut point, que Clarice, qui commençoit à être plus touchée de ſes louïs que de ma tendreſſe, lui aïant avoué que nous n'étions pas mariez, il réſolut de m'enlever entiérement ma Maîtreſſe. Il la fit aiſément conſentir à me quitter: il lui promit un ca-

roſſe, des domeſtiques; tout ce qui peut enfin flâter une jeune perſonne. Mon congé me fut expédié plaiſamment. Un après-dînée, que j'étois occupé à peindre, je vis revenir ma chére vieille une demie-heure après être ſortie avec Clarice. Qu'eſt devenuë ma femme? lui dis-je. Voilà, me dit-elle, un Billet qu'elle vous envoïe. Voici ce qu'il contenoit.

BILLET.

COnſolez-vous, Monſieur, ſi je vous quitte aujourd'hui. Nous nous rendions mutuellement malheureux; & je vous avouerai qu'il me tardoit de voir changer mon état. Je ne doute pas que vous ne ſoïez auſſi ravi de voir finir votre ſituation. Retournez chés votre pere, & ne ſoïez point en peine de moi, car mon ſort eſt fort heureux.

Je

Je crus d'abord que cette lettre étoit une plaiſanterie : mais la vieille m'aïant notifié en termes très-exprès que je ne verrois plus Clarice, & apris en gros une partie de cette hiſtoire, ſans me nommer avec qui elle étoit, je voulus la déviſager. Ah ! vieille infernale, m'écriai-je, il faut que je t'étrangle. Arrêtez, me dit-elle, jeune homme. Ne faites aucun éclat, pour votre intérêt, car je vais vous faire connoître. Au moindre bruit, je ſuis la maîtreſſe de vous faire arrêter, & l'on vous conduira à votre pere. La crainte de ce nouveau malheur m'empêcha de me venger de la vieille qui me quitta ; & je reſtai dans un acablement qui tenoit de l'imbécilité.

Je crois que tout ce qui m'arrivoit étoit un ſonge : je ne pouvois me figurer que Clarice fut infidèle. Mes pleurs & mes larmes ſuc-

ſuccédérent à ma premiére ſurpriſe. J'allai chercher dans mon deſeſpoir quelque conſolation chez mon ancien ami à qui j'apris mon avanture. Il en fut très-ſurpris. Je m'informai de lui, s'il ne pourroit me donner aucune nouvelle de mon rival. Il ne put rien m'en aprendre, & je ne tirai aucun autre fruit de ſa converſation, que quelques conſeils, dont il étoit fort libéral & deſquels je ne fis point uſage.

Je retournai chez moi, auſſi triſte que j'en étois ſorti. Je fus huit ou dix jours dans la même ſituation, incapable d'agir & preſque de penſer. Enfin, je réſolus de découvrir mon rival, s'il étoit poſſible. Le dépit avoit preſque autant de part à ma recherche, que l'amour; & je formai le deſſein de me venger, ſi l'occaſion ſe préſentoit. Je courus inutilement pendant plu-

plusieurs jours par la ville : je visitai en vain toutes les promenades ; & je commençois à perdre toute espérance, lorsque passant devant le Palais-Roïal j'aperçus une Dame parée superbement, qui descendoit de son carosse & entroit dans le cul-de-sac de l'Opéra, pour aller à ce spectacle. Malgré l'excès de sa parure, je crus la reconnoître. J'entrai moi-même à l'Opéra peu de tems après elle. Mes soupçons furent entiérement éclaircis : je vis Clarice, ma perfide Maîtresse, dans une des premiéres loges auprès de l'amphitéâtre : & du parterre où j'étois placé, il me fut fort aisé de considérer l'éclat de sa parure. Les discours de la vieille, & la lettre que j'avois reçuë, diminuérent ma surprise. Le tems avoit soulagé mon déplaisir, & je supportai patiemment la douleur de voir, pendant toute la durée du spectacle,

cle, un homme placé dans la même loge que Clarice, & qui me parut être avec elle d'une façon très-familiére. Je ne doutai point que ce ne fut ſon Amant. En ſortant de l'Opéra, je me retirai dans une boutique, d'où je la vis entrer dans ſon caroſſe, que je ſuivis, malgré qu'il allât très-vîte. Il s'arrêta au Faux-bourg St. Germain, dans la ruë Dauphine. Dès que Clarice fut chez elle, je m'informai dans le voiſinage, s'il logeoit dans ſa maiſon d'autres particuliers. On me dit qu'elle apartenoit entiérement à une jeune Dame, parente de M. de P***. venuë nouvellement de Province. Il n'en falut pas davantage pour me mettre au fait de toute l'avanture. Je fus tenté, pour me venger, d'aprendre par une lettre anonime au pere de ma perfide Maîtreſſe la ſituation & la demeure de ſa fille. Je puniſſois d'un

ſeul

ſeul coup, Clarice & mon Rival: mais un reſte d'amour me détourna de ce deſſein, & je réſolus de faire tomber toute ma vengeance ſur M. de P***. croïant qu'il ne me ſeroit pas impoſſible d'en trouver l'ocaſion. Je m'informai exactement des momens où il alloit chez Clarice, & aïant remarqué qu'il choiſiſſoit ordinairement l'heure où l'on ſortoit des ſpectacles pour celle de ſes rendez-vous, je réſolus de découvrir à ſon épouſe ſa conduite & ſon infidélité. J'avois apris qu'il étoit marié; & connoiſſant très-foiblement l'uſage du monde, je ne doutois pas que ſa femme ne fit un vacarme horrible en aprenant ce ſecret.

J'épiai un après-dîné le moment que M. de P***. ſortit de chez lui, & je demandai à parler à Madame ſon épouſe. Le Portier voïant un jeune homme qu'il ne con-

connoiſſoit point, fit demander ſi Madame étoit viſible. Un laquais vint ſavoir qui j'étois. Dites à votre Maîtreſſe, répondis-je, que j'ai des ſecrets d'importance à lui communiquer. On me fit entrer quelque-tems après. Excuſez, Madame, lui dis-je, ſi j'oſe prendre la liberté de venir chez vous, n'aïant pas l'honneur de vous connoître: mais j'ai cru qu'il étoit de mon devoir d'inſtruire une Dame de votre mérite d'une choſe qui lui eſt infiniment préjudiciable. J'étois jeune & bien fait. Madame de P***. avoit acquis dans le monde une réputation que j'ignorois. Elle n'étoit guéres plus ſévére dans ſa conduite, que ſon mari dans la ſienne. Elle étoit encor aſſez belle, quoiqu'elle eût ateint l'âge de quarante ans. Mon air enfantin & mes maniéres timides, lui plurent d'abord. Elle m'écoutoit moins qu'elle ne me

me regardoit; & ſi j'avois eu un peu plus d'expérience, je me ſerois aperçû d'une partie des troubles dont ſon cœur étoit agité. Qu'avez-vous à me communiquer, mon fils? me dit-elle avec un air fort doux, & qui ſembloit me dire raſſurez-vous, ſoïez moins timide. Je voudrois vous aprendre un ſecret, lui répondis-je, où votre honneur eſt ataché, mais je ne puis vous le révéler qu'en particulier. Un ſecret qui regarde mon honneur, repartit en ſouriant, Madame de P***. Je vous ai, mon fils, bien des obligations: mais vous pouvez parler librement devant Brochard. C'eſt une fille diſcrette, & en qui je me conſie. Il n'y avoit que cette fille-de-chambre avec nous. Ainſi, Madame de P***. conſentant que je parlaſſe devant elle, je révélai avec toute l'emphaſe qu'il me fut poſſible l'infidélité

du Fermier-Général. J'étois étonné du ſang froid avec lequel ſon épouſe l'aprenoit. Lorſque je m'échaufois à en relever la noirceur, & à en marquer les circonſtances, je m'aperçevois que Madame de P***. jettoit ſur moi des regards de pitié & de compaſſion, qu'elle acompagnoit de quelques ſouris moqueurs.

Après qu'elle eut donné le loiſir à ma bile de s'épancher : Je ſuis, me dit-elle, ſenſible à la part que vous prenez à ce qui me regarde, & je veux être dorénavant de vos bonnes amies. Mais il faut que vous m'avouiez naturellement la vérité. La Maîtreſſe de mon époux ne vous auroit-elle pas joué le même tour qu'il me fait ? Nos intérêts ſont communs, pourſuivit-elle en riant, & nous ne devons rien avoir de caché entre nous. L'air doux avec lequel Madame de P***. me par-

parloit, fit bien-tôt ſon éfet : je lui avouai toute mon hiſtoire, & l'état où je me trouvois, par l'amour que j'avois eu pour Clarice. Je veux, me dit-elle, vous racommoder avec votre pere ; & dès aujourd'hui je vous prens pour mon pupille. Il faut ſeulement oublier entiérement une ingrate, qui ne vaut pas la peine d'être regretée. Croïez-moi, mon fils, imitez mon exemple : vangez-vous par le mépris de l'outrage qu'on vous fait. C'eſt-là la ſeule punition que je veux faire ſubir à M. de P***. Vous lui laiſſerez donc, repris-je avec un air très-contrit, Clarice à ſa diſpoſition ? Et quand nous la lui ôterions, reprit Madame de P***, votre délicateſſe pourroit-elle conſentir à la revoir encor ? Voudriez-vous aimer une femme qui ſort des bras de votre rival ? Je penſe comme vous, repliquai-je en pleurant ;

mais enfin je ſens malgré moi que je ne ſaurois oublier Clarice. Elle m'a ſacrifié aux biens & à l'argent de votre époux ; & je ne l'aurois pas quittée pour toutes les richeſſes du monde.

Mes pleurs, & des ſentimens auſſi tendres, achevoient de me rendre le maître du cœur de Madame de P***. Ma ſincérité rapelloit dans ſon eſprit le ſouvenir de ſes premiéres paſſions : & dans ce moment elle oublioit elle-même ſa coquetterie & ſes derniers engagemens. Conſolez-vous, me dit-elle, mon fils : il faut chercher à vous diſtraire ; les plaiſirs diſſiperont bien-tôt vos chagrins. Comment vivez-vous, ajoûta-t'elle, à Paris, & quelles ſont vos ocupations ? Je lui fis alors un récit de ma façon de vivre, qui la divertit beaucoup. Fi donc, me dit-elle, vous paſſez vos jours comme un

Char-

Chartreux. Aimable & bien fait comme vous êtes, il faut entrer dans le monde, il faut chercher à vous y avancer. Je vois que l'argent peut vous manquer. Tenez, me dit-elle, voilà vingt louïs que je vous prie d'accepter. Ne vous faites aucune peine de les recevoir: je me charge de me les faire rendre par votre pere, avec qui je veux vous racommoder.

L'état où j'étois ne me permettant pas de me parer d'une vaine gloire, j'acceptai l'ofre de Madame de P***. Vous viendrez, me dit-elle, demain à la même heure, & j'aurai eu le tems de pourvoir à ce qui vous eſt néceſſaire & de ſonger à vos afaires. Touchez ma main, ajoûta-t'elle, avant de partir, & promettez-moi que vous irez ce ſoir à la Comédie Italienne, pour diſſiper votre mélancolie. Je l'aſſurai d'exécuter ſes ordres; &

lui donnant ma main en tremblant, elle me donna la ſienne, dont elle avoit eu ſoin d'ôter le gand, & qui étoit d'une blancheur éblouïſſante. Regardez-moi au moins, me dit-elle, comme une bonne amie, & n'aïez aucune peine à me confier les chagrins que vous pourrez avoir.

En quittant Madame de P***, je me crus obligé de lui tenir ma parole. J'allai à la Comédie Italienne, & j'y fus plus tranquile que je ne l'avois d'abord eſpéré. Les vingt louïs que j'avois en poche, l'amitié de Madame de P***. que j'avois aquiſe, & celle de mon pere que j'étois à la veille de recouvrer, me donnérent peu de loiſir de penſer à Clarice. Elle ſe preſentoit quelquefois à mon eſprit; mais je l'en éloignois avec ſoin.

Au ſortir du ſpectacle, je fus trouver mon ancien ami & lui rendis

dis compte de tout ce qui m'étoit arrivé. Il connoiſſoit de réputation Madame de P***. & au recit que je lui fis de la converſation que j'avois euë avec elle, il jugea bientôt de ſes ſentimens. Si vous ſavez profiter, me dit-il, de votre bonheur, ce ſera un bien pour vous que d'avoir été trahi par votre Maîtreſſe. Madame de P***. eſt généreuſe. Elle vous aime, ou je ſuis bien trompé. Profitez d'un incident auſſi avantageux pour vous. Vous êtes fou, répondis-je à mon ami, & ſur quoi jugez-vous que cette Dame aïe du goût pour moi? Elle ne m'a jamais vû qu'une ſeule fois. D'ailleurs, comblée de biens & au milieu des richeſſes, voudroit-elle aimer un jeune homme qui n'a rien à lui offrir? Mon Dieu! repliqua mon ami, je ſai mieux démêler que vous les mouvemens du cœur. Vous connoiſſez encor peu

les

les femmes. Madame de P***. n'eut point entré dans un détail auſſi circonſtantié, ſi quelque choſe de plus que la pitié ou la reconnoiſſance ne l'y eut engagée.

Ce que mon ami m'avoit apris me revint toute la nuit dans la penſée. Quoique j'aimaſſe encor Clarice, je goûtois avidemment le plaiſir d'être aimé d'une Dame qui par ſes richeſſes tenoit un rang diſtingué dans le monde. Une certaine vanité, naturelle à tous les jeunes gens, me perſuadoit que je deviendrois un homme d'importance ſi j'étois aimé de Madame de P***. Cette idée laiſſoit peu de place à Clarice dans mon ſouvenir. Je trouvois même un moïen de me venger de mon rival; & j'étois beaucoup plus agité de la crainte que mon ami ne ſe fut trompé, que du chagrin d'avoir perdu ma Maîtreſſe.

J'a-

J'atendis le jour avec impatience, & je ne pus repoſer de toute la nuit. Dès que je fus levé, mon premier ſoin fut pour ma parure. Je courus chez un baigneur : je me fis friſer ; & je n'épargnai rien de ce que je crus pouvoir me rendre aimable. Je me regardai vingt fois au miroir ; & je ne fus jamais aſſez content de moi-même, pour me figurer que je puſſe être aimé d'une femme qui avoit un caroſſe & qui diſoit, mes gens. Je m'informois perpétuellement de l'heure qu'il étoit. Enfin trois heures ſonnérent. Je pris un caroſſe pour être moins dérangé en arrivant chez Madame de P***. Je la trouvai ſeule dans ſa chambre : elle avoit donné ordre qu'on me fit entrer dès que je paroîtrois, & je n'eſſuiai aucune des incommodes queſtions de la veille. Bon jour, mon fils, me dit-elle, fûtes-vous

hier

hier à la Comédie ? Oüi, Madame, répondis-je : il ſufiſoit que vous me l'euſſiez ordonné. Vos ordres ont trop de pouvoir ſur moi. Vous êtes auſſi poli qu'aimable, repartit Madame de P***. & vous méritez parfaitement le ſoin que je prens de vos afaires. J'ai écrit à votre pere, que je voulois vous racommoder avec lui, & que je ſouhaitois qu'il me chargeât de votre conduite. En attendant, je vous ai fait arrêter un apartement dans ma ruë, plus convenable que celui que vous ocupez ; & j'ai ordonné qu'on vous trouvât un Domeſtique fidèle, & qui pût avoir ſoin de vous. Vous mangerez ici les ſoirs : j'ai ſix ou ſept perſonnes tous les jours à ſouper, & vous ſerez en bonne compagnie. Mais, Madame, lui dis-je, Monſieur votre époux me reconnoîtra pour l'amant de Clarice. J'ai pourvû à tout, reprit-elle,

le. Perſonne ne vous connoît; & j'ai dit à tout le monde que vous étiez un jeune Gentilhomme de Roüen, qu'une Dame de mes amies m'avoit adreſſé. Vous prendrez le nom du Chevalier de Dampierre, au lieu de celui de Vaudreville. Je ne prens, comme vous pouvez penſer, ces précautions que pour vous éviter le déſagrément d'être connu de mon mari. D'ailleurs nous nous trouvons ſi peu enſemble, que peut-être ſerez-vous trois mois ſans le rencontrer.

Les ſoins de Madame de P***. me confirmoient dans les idées que m'avoit donné mon ami. Elle étoit dans un deshabillé galant; & quoiqu'elle ſemblât négligée, elle étoit ſi bien miſe à ſon avantage, que je la trouvai charmante. L'attention que j'avois à la regarder lui fit plaiſir: elle ſembla pendant un tems ne pas s'en apercevoir; mais enfin

enfin elle me lança un de ſes regards fermes & briſſans, qui me fit baiſſer la vûë. Je ne pus en ſoutenir la vivacité ; & ſi elle n'eut continué de parler, l'impoſſibilité où mon trouble m'avoit mis de répondre, eut découvert aiſément ce qui ſe paſſoit dans mon cœur.

Il ne fut non plus queſtion ce jour-là de Clarice que ſi je ne l'euſſe jamais connue. Sur les ſix heures, il arriva du monde, qui venoit paſſer l'avant-ſoupé chez Madame de P***. Elle me preſenta aux Dames & aux Cavaliers. On joua au Pharaon, & elle voulut que je pontaſſe de moitié avec elle. On ſervit enſuite. Elle me fit placer à table auprès d'elle en qualité d'étranger. La bonne chére & le vin de Champagne excitérent la joïe de tous les convives. L'éducation que j'avois reçuë chez mon pere, où ce qu'il y avoit de mieux dans

la

la Province, ſe rendoit tous les jours, m'avoit mis à même d'être en bonne compagnie, mais il me reſtoit une timidité, inſéparable de la jeuneſſe & du peu d'expérience, qu'on me pardonnoit aiſément en faveur de mon âge.

Vers les deux heures après-minuit, tout le monde ſe retira, & je reſtai ſeul avec Madame de P***. Elle ordonna à un de ſes gens de me conduire dans l'apartement qu'elle m'avoit fait arrêter. Elle eut, avant de me quitter, le ſoin de m'exhorter d'une maniére vague & indirecte à la diſcrétion. Ne confiez, me dit-elle, votre ſecret à perſonne. Mon mari pourroit trouver mauvais que j'entre dans votre reſſentiment. Ainſi cachez votre nom avec ſoin. On pourroit même juger des ſoins que je prens, d'une façon deſavantageuſe à mon honneur : & les médiſants gloſeroient

roient peut-être des actions les plus innocentes. J'atens demain, ou après-demain, la réponſe de votre pere. Je n'ai point voulu lui écrire que vous étiez à Paris. Il auroit pû vouloir vous rapeller à Roüen, & je ſai que vous auriez quitté Paris avec regret. Mais je me charge, s'il veut vous abandonner à ma conduite, de votre avancement & de votre retour dans cette Ville. J'ai écrit à la Préſidente de Bo***. ma bonne amie, à qui j'ai remis la réuſſite de cette afaire. Ainſi reſtant à Paris, il faut vous réſoudre, ou d'être connu de mon époux, ou de taire votre nom à tout le monde : à moins que vous ne vouliez retourner à Roüen, & que vous ne ſoïez bien-aiſe de quitter vos nouveaux amis. Ce ſeroit, répondis-je, le plus grand ſuplice que je puſſe ſoufrir, que celui de m'éloigner des perſonnes à qui j'ai autant

tant d'obligation. Vous avez donc quelqu'amitié pour moi ? reprit Madame de P***. d'une façon badine & enjoüée. Je n'oſe, lui dis-je, me ſervir de ce terme : mais ſouſrez que je vous aſſure de la reconnoiſſance la plus vive & la plus reſpectueuſe. Je veux moins de reſpect, repliqua-t'elle, & plus d'amitié. Je vous ai obligation la premiére ; & c'eſt moi qui dois me loüer de votre bon cœur.

Pendant ces diſcours elle badinoit avec le nœud du ruban de ma bourſe, qu'elle acommodoit comme par diſtraction. La blancheur de ſa main ébloüiſſoit mes yeux; & ſes doigts, qui ſe trouvoient ſi proche de ma bouche, ſembloient me dire, on vous permet de nous baiſer. Je baiſſai pluſieurs fois la tête, ſans ſavoir préciſément quel étoit mon deſſein. Enfin, & ſans connoître ce que j'allois faire, je collai douce-

ment mes lévres ſur la main de Mad. de P***. Cette liberté ſembla finir ſa diſtraction. Elle me donna un petit coup ſous le menton. Vous êtes trop hardi, me dit-elle, Monſieur. Allez vous coucher & dormez bien. Si vous êtes dans le deſſein d'aller demain à l'Opéra, vous m'y conduirez avec la Marquiſe de Moiſac, & nous ne voulons point avoir d'autre Cavalier que vous.

Je ſortis ſi agité de chez Madame de P***. & j'étois ſi ocupé de ſon idée, qu'en arrivant dans le nouveau logement qu'on m'avoit préparé, à peine y fis-je attention. J'y trouvai tout ce dont je pouvois avoir beſoin. Le nouveau domeſtique qu'on m'avoit donné, avoit eu ſoin d'y tranſporter mes hardes, & de l'état du monde le plus triſte, je me voïois tout à coup dans une aiſance auſſi grande, que celle

celle que j'euſſe pu avoir chez mon pere. Ces réflexions m'ocupoient moins que Madame de P***. Le lendemain j'allai chez elle, & je la conduiſis avec la Marquiſe de Moiſac à l'Opéra. Le hazard fit que M. de P***. s'y rencontra avec Clarice. Je l'aperçus en ouvrant la loge, & je crus devoir en avertir Madame de P***. dans la crainte que Clarice, me voïant avec elle, ne découvrit qui j'étois à mon rival. Paſſons, me dit-elle, aux ſecondes loges, & plaçons-nous au-deſſus de celle de mon mari. Vous vous aſſoirez dans le fond, & nous n'aurons rien à craindre.

Pendant l'Opéra, Madame de P***. étoit moins atentive à la Muſique, qu'à examiner ce qui ſe paſſoit dans mon cœur. Elle me fit mille plaiſanteries ſur mon embarras; & réellement j'étois peu tranquile; quelque piqué que je fuſſe

contre Clarice, & quelque douceur que je trouvaſſe dans le plaiſir d'être aimé d'une femme, qui me mettoit à même de briller dans le monde, il m'étoit impoſſible d'être ſi près de mon infidéle, ſans ſentir quelque retour vers elle. J'avois une envie infinie de voir ce qu'elle faiſoit avec le Fermier-Général : mais il m'étoit impoſſible, les deux Dames ocupant le devant de la loge. J'aperçus une fente au plancher ; & pour avoir le moïen de regarder au travers, je laiſſai tomber ma tabatiére. En me baiſſant pour la ramaſſer, j'atachai mes yeux ſur la fente, & vis mon rival qui tenoit une des mains de Clarice. Elle détournoit de tems en tems les yeux ſur lui, & ſourioit aux diſcours qu'il lui faiſoit. Comme il parloit bas, je ne pus les entendre, mais piqué de ce que je voïois, je crachai par le trou ſur les

mains

mains de Clarice & du Fermier, qui ſe trouvoient directement ſous ma bouche. Pendant que je faiſois cette poliſſonnerie, Mad. de P***. qui s'étoit aperçuë que je regardois par une fente, me prit par l'oreille, & me tirant aſſez rudement; Vous êtes bien jeune! me dit-elle. Levez-vous, & aſſeïez-vous, ou nous nous brouillerons. L'air piqué avec lequel elle me parloit, m'étonna. Je tremblai de lui avoir déplu. Comme j'allois m'excuſer, le Fermier-Général regarda dans la loge au-deſſus, pour avertir de ne point cracher: & voïant ſa femme & la Marquiſe de Moiſac, il crut que c'étoit une plaiſanterie de ces Dames, & leur montra ſa main, pour leur faire ſigne de ne plus cracher. Vous êtes un grand poliſſon, me dit Mad. de P***. Je vous pardonne en faveur de la malice. Elle eſt excuſable; mais n'y retournez plus.

Je

Je fus charmé de voir qu'elle étoit moins fâchée que je ne l'avois crû. Pendant le reſte de l'Opéra, je reſtai plus tranquile; & Madame de P***. aïant apuïé ſur mes genoux un de ſes bras, ma main ſe trouva dans la ſienne, ſans que je ſuſſe comment j'avois eu la hardieſſe de la toucher. Elle ſembloit ne pas s'en apercevoir, & dès que je fus le poſſeſſeur de ce tréſor, elle afecta une rêverie & une diſtraction étonnante. Elle en ſortit après un gros quart-d'heure: & me donnant un coup ſur les doigts en retirant ſa main; que faites-vous-là? me dit-elle: il faut donc que vous badiniez toujours? Elle acompagna ce reproche d'un coup d'œil, qui acheva de me mettre dans ſes fers. Auſſi fut-elle très-contente de moi; car je ne me ſouvins plus que Clarice étoit ſi près de moi: & lorſque l'Opéra fut fini, je n'eus pas la moin-

moindre curioſité de la voir ſortir.

Mad. de P***. regarda mon indiférence comme un garand certain de ſa conquête. Elle avoit trop d'uſage du monde, & connoiſſoit trop bien tous les mouvemens du cœur, pour douter un moment de la poſſeſſion du mien. Elle le regardoit comme un bien, dont elle alloit être paiſible ſouveraine. Ma jeuneſſe & ma légéreté étoient les ſeules choſes qui l'inquiétaſſent. Elle craignoit encor plus de me voir inconſtant, qu'indiſcret. Depuis long-tems elle s'étoit miſe au-deſſus de certains préjugez: & je n'étois que le ſucceſſeur de dix Amans fortunez, mais volages. Elle étoit plus tendre, que coquette; & ſa coquetterie n'étoit qu'une ſuite de l'inconſtance de ſes adorateurs. Si elle eut eu le bonheur de trouver un Amant fidèle, elle s'y fut entiérement fixée. Elle étoit chár-

charmée que j'euſſe oublié auſſitôt Clarice ; mais elle craignoit d'eſſuïer le même ſort. Pour éviter ce malheur, auquel elle auroit dû être acoutumée, elle voulut emploïer toutes les précautions poſſibles, & m'engager dans ſes liens par l'amour & la reconnoiſſance. Elle reçut une lettre de mon pere, qui favoriſoit ſes deſſeins. La Préſidente de Bo***, avoit négocié mon racommodement avec lui, & elle y avoit réuſſi. Il conſentoit que je reſtaſſe à Paris, où il me feroit toucher une penſion convenable à ma naiſſance, juſqu'à ce qu'il pût trouver quelque emploi dans le ſervice. L'éclat que mon afaire avoit fait à Roüen, le fit réſoudre aiſément de m'en voir éloigné. Ainſi je me trouvai tout-à-coup, d'un état miſérable, dans une ſituation brillante pour un jeune homme, & de laquelle

quelle j'avois l'obligation à Mad. de P***. Je la remerciai dans les termes les plus vifs des bontez dont elle m'avoit honoré. Elle parut touchée de ma reconnoiſſance ; & ſi j'avois été moins jeune & moins novice, il m'eut été aiſé de voir qu'elle étoit plus ſenſible au plaiſir de m'obliger, que je ne l'étois aux bienfaits que j'en recevois.

Je continuai à faire des progrès dans ſon cœur. Il ſe paſſoit peu de jours qu'elle ne me donnât des marques de tendreſſe. Elle agiſſoit cependant d'une maniére, qu'il m'étoit impoſſible de pouvoir démêler parfaitement, ſi l'amitié, ou l'amour, la faiſoit agir. Le peu d'expérience que j'avois des femmes m'empêchoit de diſtinguer lequel de ces deux motifs déterminoit ſes démarches. Elle auroit ſouhaité que j'euſſe été un peu plus clairvoïant. Il lui tardoit d'être aſ-

ſurée

ſurée par moi-même de mon cœur: Elle ſe faiſoit un bonheur de l'aveu de ma défaite : mais ma timidité s'opoſoit à ſes deſirs, lorſque ſes manières aiſées & ſans façon ſembloient me raſſurer. Lorſqu'elle croïoit m'avoir amené au point de parler, la crainte faiſoit expirer la parole dans ma bouche : & dès que je ſongeois à dire que j'aimois, je devenois muet. Mad. de P***. comprit enfin qu'elle étoit obligée de faire toutes les avances. C'étoit une choſe aſſez mortifiante pour une femme encor aimable ; mais elle étoit abſolument néceſſaire : & dans cette dure extrêmité, il falloit ſe réſoudre, ou de franchir le pas, ou de riſquer d'être encor long-tems dans une gêne & une incertitude cruelles.

Madame de P***. avoit été juſques alors aſſez prompte dans ſes expéditions. On atribuoit même

la

la legéreté de quelques-uns de ſes amans à la facilité qu'ils avoient trouvée dans ſa conquête. Elle réſolut d'abréger tant de longueur : & malgré le cérémonial obſervé dans la galanterie, elle crut qu'un rendez-vous donné à propos me feroit ouvrir les yeux. Elle voulut cependant pallier cette démarche, & ne me faire ſentir ce qu'elle faiſoit pour moi, que dans le moment précis où cela ſeroit néceſſaire pour notre bonheur commun.

Un jour, où je l'avois conduite à la Comédie, elle me parla pendant long-tems de mon pere. Venez demain, me dit-elle, ſur les dix heures du matin, vous prendrez du chocolat dans mon cabinet ; & je veux que vous lui écriviez une lettre, dans laquelle je mettrai deux ou trois mots. C'eſt à dix heures au moins, ajoûta-t'elle, que je vous donne rendez-

vous. N'allez pas venir avant ; car vous ne me trouveriez point habillée. Je crus répondre parfaitement bien, en l'aſſurant que je n'irois qu'à dix heures ſonnées. Elle ne put s'empêcher de ſourire de mon peu d'expérience. Je redoublai de nouveau mes proteſtations, & me félicitai en moi-même d'avoir ſçu ſi bien la perſuader de mon obéïſſance.

Madame de P***. avoit trop d'expérience, pour ne point réparer ma ſotiſe & mon imbécilité. Lorſque j'arrivai le lendemain, à peine ſortoit-elle du lit. J'avois bien prévû, dit-elle, que vous viendriez avant dix heures. Je l'aſſurai qu'il y avoit près de demie-heure qu'elles étoient ſonnées. Vous êtes un menteur, reprit-elle, & il n'eſt pas encor dix heures. Aſſeïez-vous & vous prendrez du chocolat. J'étois ſi atentif à regarder

der Mad. de P***. qu'à peine entendois-je ce qu'elle me diſoit. Elle avoit la gorge extrêmement découverte. Cependant elle paroiſſoit dans un état qu'on ne pouvoit dire afecté. Sa coeffure étoit négligée, & ſembloit ſe reſſentir du deſordre de la nuit : mais ce dérangement valoit une parure réguliére, & je la trouvai dans cet état beaucoup plus belle que lorſqu'elle étoit habillée. Que regardez-vous? me dit-elle. Vous me trouvez affreuſe. Il faut être auſſi bonne que je la ſuis, pour vous recevoir dans l'état & dans l'équipage où me voilà : & franchement je vous pardonne avec peine d'être venu ſi-tôt. Je l'aſſurai, en bégaïant, qu'elle étoit auſſi belle à mes yeux qu'un Ange. Je fis mille complimens ridicules & interrompus. Elle eut pitié de mon trouble & voulut me raſſurer. Elle m'interrompit, & ce

ſut heureuſement pour moi ; car je commençois abſolument à ne ſavoir plus que dire. Sa converſation roula ſur le ſouper de la veille. Vous étes-vous aperçu, me dit-elle, de la façon dont le Chevalier de Catalan eſt avec la Marquiſe de Moiſac ? Il me paroît qu'ils ne ſont pas mal enſemble. Je l'ai remarqué auſſi, lui dis-je, Madame ; & je crois que le Chevalier eſt plus amoureux qu'il n'eſt aimé. Vous vous trompez, répondit-elle, je croirois la Marquiſe plus ſenſible que lui. Mais les femmes ſont obligées à des égards & à des ménagemens, qui les contraignent beaucoup plus que les hommes. Avoüez, continua-t'elle, qu'il eſt dur de ne pouvoir agir librement, & d'être obligé de taire ce qu'on penſe. C'eſt une ſituation bien cruelle que celle-là, dis-je en rougiſſant beaucoup, & je plains bien ceux qui

qui s'y trouvent. Vous parlez d'un ton ſi ému, repliqua Mad. de P***. que je vous croirois preſque dans ce cas. Un regard tendre qu'elle joignit à ce diſcours me força de rompre le ſilence. Si l'on eſt malheureux, lui-dis-je, lorſqu'on aime ſans eſpérance, je doute qu'il ſoit un mortel plus infortuné. Quoi! vous êtes amoureux? me demanda-t'elle. Et de qui, mon cher enfant? Aprenez-moi ce ſecret; je veux être votre confidente. Quand on eſt faite comme vous, Madame, repliquai-je, on eſt plus propre pour être adorée, que pour être chargée du ſecret des autres. Quoi! c'eſt moi que vous aimez, s'écria-t'elle. Et à quoi penſez-vous, mon fils, & quelle eſt votre eſpérance? Aucune, repris-je en pleurant; & c'eſt ce qui cauſe mon déſeſpoir. Ho! ne pleurez point, me dit-elle. Je ne veux pas être le témoin de

vos larmes. Voïez l'éfet qu'elles font. J'allois me facher, lorſque vous m'avez dit que vous m'aimiez, & actuellement je cherche à vous conſoler. Je ne veux point vous déſeſpérer. De vous dire, continua-t'elle, que je vous écouterai, vous voïez bien vous-même que cela ne ſe peut : mais je conſens que vous eſpériez, que vous me diſiez même que vous m'aimez. Comme je vous regarde ſans conſéquence, je ne me ſcandaliſerai pas de vos déclarations. Allons, je vous ordonne en ſouveraine de prendre un air plus gai : je ne veux point qu'un amant ſoit triſte & mélancolique.

Il entroit quelque choſe de tendre dans le ton dont Mad. de P***. me diſoit ces plaiſanteries : & une perſonne plus ruſée que moi eut compris qu'elle vouloit m'aprendre

dre que j'étois aimé ; qu'il ne convenoit pas qu'elle me le dit encor ; mais qu'elle ſouhaitoit que j'agiſſe comme ſi j'avois été perſuadé de ſa tendreſſe. J'étois bien éloigné d'expliquer auſſi favorablement ſes diſcours : je croïois que la ſeule pitié les dictoit ; & j'étois d'autant plus faché, que j'avois crû le contraire, & m'étois flâté d'être aimé. Les eſpérances que mon ami m'avoit données, me paroiſſoient des chimères ; & j'étois accablé de ce coup. Mad. de P***. s'aperçut qu'elle ne viendroit pas aiſément à bout de me découvrir ce qui ſe paſſoit dans ſon cœur, ſi elle ne me le montroit à découvert : les moindres détours me mettoient en défaut ; & c'étoit une néceſſité de s'expliquer clairement.

Ecoutez-moi, mon fils, me dit-elle : je ſouffre à regret de vous voir auſſi triſte, & je voudrois pouvoir vous

vous ſoulager. Dites-moi naturellement, êtes-vous plus diſcret que ne le ſont les gens de votre âge? Sauriez-vous vous taire, ſi vous étiez heureux? L'indiſcrétion, répondis-je, n'a jamais été mon défaut; & je crois qu'il ſeroit difficile de m'arracher un ſecret. Mon Dieu! reprit-elle, c'eſt-là le diſcours de tous les jeunes gens: ils ſont dans la ſpéculation capables des plus belles choſes; & ce n'eſt rien moins dans la pratique. Quoi! ſi vous ſaviez que je vous aime autant que vous m'aimez, que vous m'êtes auſſi cher que moi-même, vous ſauriez vous taire? Je croirois, lui dis-je, qu'il manqueroit quelque choſe à mon bonheur, s'il venoit à être connu de quelqu'un. Vous m'aſſurez, répondit-elle, que vous êtes dans ce ſentiment? Hé bien, je vous permets donc de croire que je vous aime: car rien n'eſt

ſi

ſi vrai, & je ne puis m'en défendre. Un regard que me jetta Mad. de P***. & ſa belle main, qu'elle me preſenta pour gage de ſa paſſion, penſérent me faire expirer de plaiſir. Je me jettai à ſes piez, j'embraſſai ſes genoux. Elle badinoit d'une main avec mes cheveux: & de l'autre, me donnant de petits coups ſous le menton, levez-vous, me dit-elle, je ſens que je deviens trop foible, & j'ai honte de ma complaiſance. Si quelqu'un venoit, & qu'il vous ſurprit à mes genoux... Mais, non, ajoûta-t'elle; j'ai ordonné à Brochard de fermer la porte ſur nous, & je n'ai rien à craindre de votre indiſcrétion. Allons, ôtez-vous d'une ſituation pareille, ou je vais me fâcher. Un diſcours auſſi clair ne me mit point au fait des volontez de Mad. de P***. elle eut la douleur de me voir aſſeoir fort tranquilement; & je crus qu'il étoit

étoit de mon devoir de lui obéir. Le reſte de ce rendez-vous ſe paſſa en proteſtations d'amour, & en ſermens de fidélité & de diſcrétion, que je débitai amplement. La prudente Brochard vint enfin ſur le midi dans l'apartement de ſa Maîtreſſe, pour l'habiller : & elle ouvrit cette porte de la garde de laquelle elle avoit été chargée inutilement.

Depuis ce jour-là, je vécus avec Mad. de P***. avec moins de contrainte. Elle tâchoit de m'enhardir par ſes maniéres tendres & engageantes ; & ne voulant pas riſquer inutilement au ſecond rendez-vous, elle vouloit, avant de m'en donner un, me mettre à même de ſavoir en profiter. Elle étoit étonnée, qu'aïant déja aimé Clarice, je fuſſe encor auſſi novice : mais elle ignoroit les diférentes impreſſions que font ſur l'eſprit d'un

d'un homme, une fille pour laquelle il n'a que de l'amour & une femme qu'il croit devoir reſpecter. Je ſai que ce reſpect eſt un outrage, mais dans un certain âge on ne connoît point aſſez le beau ſexe, pour ſavoir combien on l'oblige en lui manquant en certaines ocaſions.

Ma ſageſſe & ma retenuë déplaiſoit à Mad. de P***. Cependant elle voïoit que nos afaires prenoient un aſſez bon train. Je lui baiſois ſouvent les mains; & lorſque je me rencontrois ſeul avec elle, je m'étois enhardi deux ou trois fois à lui ravir quelque baiſer ſur les lévres. J'allai même un jour juſqu'à m'émanciper à vouloir en prendre un ſur ſa gorge. Elle vit mon deſſein: & ſans m'empêcher de l'exécuter, une foible défenſe de ſa part ne fit qu'augmenter mon bonheur. Cette action lui parut

être

être de bon augure : elle crut qu'elle pouvoit riſquer un rendez-vous; mais elle voulut qu'il parût venir du hazard, plûtôt que d'un deſſein formé.

Un ſoir, après ſoupé, chacun s'étant retiré de bonne-heure, comme j'allois ſortir auſſi ; reſtez encor un moment, me dit-elle, il n'eſt pas encor minuit, & je ne ſaurois me coucher ſi-tôt. Je veux, pourſuivit-elle, que vous me racontiez, pour m'amuſer, l'hiſtoire de vos premiéres amours : & j'exige de vous la confidence des choſes les plus ſecretes. Je ſatisfis ſa curioſité le plus qu'il me fut poſſible. Mais je touchai legérement le ſeul endroit ſur lequel elle vouloit m'arrêter. Vous ne me racontez point, me dit-elle, comment vous obtintes les premiéres faveurs de Clarice. Eſt-ce que le ſouvenir vous en eſt déſagréable ? Trouvez-vous que

que le moment qui comble les vœux de deux Amans, ſoit le moins touchant dans le recit de leur paſſion ? J'ai oublié, lui répondis-je, tous les plaiſirs paſſez : ils me paroiſſent fades, auprès de ceux que je goûte aujourd'hui. N'eſt-ce point, dit Mad. de P***. que vous aimez ordinairement moins violemment que vous ne le dites ? Le peu d'idées que vous avez de votre bonheur paſſé, ne ſeroit-il pas cauſé par votre indiférence ? Cela étant, je ſerois charmée que nous en reſtaſſions toujours au terme où nous en ſommes. Si vous changez dans la ſuite, ma vanité en aura moins à ſouffrir. Moi, changer ! m'écriai-je. Moi, Madame ! Ha ! ne le croïez pas. Si jamais je ſuis aſſez heureux pour avoir des faveurs auxquelles je n'oſe prétendre, le ſouvenir m'en ſera cher au-delà du trépas. Il faut, répondit-

elle, les mériter par votre conſtance & votre atachement. Cela ne va pas ſi vîte. Je vous aime : en voilà bien aſſez ; peut-être trop, continua-t'elle en me regardant tendrement. Forcez-moi au reſte : je me défendrai ; mais je n'ai pas aſſez de préſomption pour être aſſurée de la victoire.

Ces derniéres paroles de Mad. de P***, portérent un raïon de lumiére dans mon ame. L'amour m'ôta le bandeau qui me couvroit les yeux. Je reconnus que j'avois perdu du tems bien inutilement : je voulus le réparer. Après quelques diſcours paſſionnez, je riſquai quelques geſtes aſſez hardis : elle parut étonnée de mon audace ; mais ſes yeux plein de feu démentoient ſes diſcours. Heureuſement nous étions aſſis tous les deux ſur un ſopha : & nous nous y trouvâmes tout-à-coup dans une ſituation

diférente, ſans que nous ſuſſions préciſément comment cela s'étoit paſſé.

Depuis ce jour-là, Madame de P***. redoubla pour moi ſes empreſſemens. Elle me combloit de preſens : il étoit peu de jours que je ne reçuſſe des marques de ſa libéralité ; & j'étois en état, avec ce qu'elle me donnoit & la penſion de ma famille, de paroître dans le monde avec toute l'aiſance que peut ſouhaiter un jeune homme.

Madame de P***. reçut une lettre de mon pere, qui l'allarma beaucoup. Il vouloit me faire venir à Roüen, pour me remettre entre les mains du Colonel du Régiment de Poitou, à qui j'apartenois de très-près. J'avois ateint dix-neuf ans ; & il étoit tems que j'entraſſe au ſervice. Elle ne trouva d'autre expédient, pour parer ce coup qui la déſeſpéroit, que d'é-

crire à mon pere, qu'elle lui donnoit ſa parole d'honneur de me faire avoir par le moïen de ſes amis une Compagnie de Cavalerie, ſans qu'elle coutât un ſou. Elle ſavoit bien que la choſe étoit impoſſible; mais ſon amour la fit aiſément réſoudre à ſacrifier quinze mille livres, pour pouvoir me garder huit ou dix mois de plus à Paris. Elle crut que lui étant redevable de mon avancement, ce ſeroit un nouveau motif pour augmenter ma paſſion. D'ailleurs je pouvois aiſément venir paſſer mes hivers à Paris, & la reconnoiſſance l'exigeoit. Elle m'aprit ce qu'elle étoit reſoluë de faire en ma faveur, & me montra la lettre qu'elle écrivoit à mon pere. Je la remerciai dans les termes les plus vifs, & lui jurai que je n'acceptois ſes bienfaits, que pour être plus commodément à même de venir à Paris, &

& d'y reſter plus long-tems. Elle parut très-ſatisfaite : & dès ce jour elle commença à faire agir ſes amis au Bureau de la Guerre, pour me procurer l'agrément du Roi. Je fus ſix mois avant de l'obtenir. Ce tems fut emploïé à faire aſſidument ma cour à ma généreuſe Maîtreſſe. J'avois pluſieurs fois rencontré ſon époux. Mais comme il ne ſoupoit jamais chez lui, & qu'il paroiſſoit à peine trois fois l'année dans l'appartement de ſa femme, je le connoiſſois très-peu ; & les plus longues converſations que j'avois euës avec lui n'alloient pas à trente mots. Il ne me connoiſſoit que ſous le nom de Dampierre. Je le rencontrai un jour dans ſa cour ; il alloit ſortir, & j'entrois : je lui ſouhaitai le bon jour. Il me parût d'un acablement ſurprenant : à peine me regarda-t'il ; & je ſoupçonnai qu'il ne ſçut quelque choſe

de mon intrigue. Je montai dans l'apartement de ſa femme, à qui j'apris le ſujet de ma crainte. Ha! vraiment, me dit-elle, le bon homme a bien autre choſe en tête. Clarice, votre ancienne Maîtreſſe, vient de lui jouër le même tour qu'à vous. Elle a décampé ſans trompette, avec un jeune Garde-du-Roi, munie de plus de vingt mille livres de bijoux & d'argent comptant. J'ai apris cette hiſtoire d'un homme de mes amis, qui étoit un peu le confident de mon mari. Il a trouvé cette avanture ſi comique, qu'il n'a pû s'empêcher de me l'aprendre: j'en ai ri toute la matinée. Le bon homme de P***. a fait chercher par-tout & n'a pû avoir aucune nouvelle. Dans l'état où il eſt, j'ai cru devoir avoir pitié de lui. Comme l'ordre de ſes ſoupez ſe trouve dérangé, je lui ai fait demander, s'il vouloit que nous l'aten-

tendiſſions ce ſoir. Il s'eſt piqué d'honneur, & m'a fait répondre, qu'il étoit prié chez le Comte de Florac, & qu'il comptoit partir demain pour aller paſſer avec lui un mois dans ſes terres.

La fuite de Clarice me réjouït fort : elle me parut ſinguliére ; & quoique depuis long-tems j'en fuſſe deſabuſé, je ſus bon gré à ce Garde-du-Corps, qui m'avoit ſi bien vengé. Je reſtai encor deux mois à Paris après cette avanture & aïant eu l'agrément d'une Compagnie dans le Régiment de Berry, je me diſpoſai à le joindre à Cambrai, où il étoit en garniſon. Mad. de P***. me fit preſent de trois cens piſtoles & d'un fort bel équipage. Elle eût ſouhaité qu'avant de partir j'euſſe été voir mon pere : mais comme l'action criminelle que celui de Clarice avoit intenté contre moi duroit toûjours, on crut qu'il

qu'il valoit mieux que je ne paruſſe point à Roüen, quoiqu'il eut ceſſé de pourſuivre le procès, aïant pris le parti d'abandonner entiérement ſa fille, après l'éclat qu'elle avoit fait.

Je partis de Paris, & m'arrachai des bras de Mad. de P***. J'étois auſſi atendri & auſſi ſenſible qu'elle : je mêlois mes larmes avec les ſiennes, & j'avois autant beſoin qu'elle de conſolation. Je vous aimerai toûjours, lui diſois-je ; & rien ne pourra vous éfacer de mon cœur. Je ſens plus que jamais dans ce moment combien il m'eſt impoſſible de vivre ſans la poſſeſſion de votre cœur. Hélas ! ſi vous deveniez inconſtante, je ne ſurvivrois pas à votre infidélité. Je ſuis, me répondit-elle, agitée des mêmes craintes : & s'il faut que je juge de vous par les autres hommes, vous ſerez inconſtant. Vous avez oublié

Cla-

Clarice : pourquoi ſerois-je plus heureuſe qu'elle ? Quelle différence ! m'écriai-je : l'une ne méritoit que du mépris, & l'autre eſt digne de toute mon eſtime. Je céde, répondit-elle, autant que je le puis, à vos raiſons. Elles calment un peu mes chagrins. Mais rien ne peut les finir, que votre prompt retour. J'aſſurai ma chére Maîtreiſe d'être à Paris dès le moment que mon devoir me le permetroit, & je m'arrachai de Paris, le cœur gros de ſoupirs & les yeux pleins de larmes.

J'avois déja envoïé mon équipage en Flandres. Je pris la poſte, ſuivi d'un ſeul domeſtique, qui étoit le même que m'avoit donné Mad. de P***. & qu'elle regardoit comme un eſpion ſûr de toutes mes démarches. Elle comptoit d'autant plus ſur lui, qu'il étoit amoureux de Brochard ſa fille de chambre, qu'il comptoit épouſer ; ce

ce que j'avois toûjours ignoré.

Les deux premiers mois que je fus arrivé à Cambrai, je crus que je ferois renchérir le papier, par la quantité de Lettres que j'écrivis à Mad. de P***. Elle me répondoit de la façon la plus tendre, & elle étoit aſſurée de ma fidélité, par les avis ſecrets de mon vaiet de chambre, qui l'inſtruiſoit, ſelon ſes ordres, de mes plus ſecrettes démarches. Trois mois ſe paſſérent dans cette ſituation tranquile. Je comptois retourner dans deux à Paris: j'étois perpétuellement occupé de cette agréable idée, lorſqu'un jour étant chez la femme du Lieutenant-de-Roi de la Place, une jeune Demoiſelle vint lui rendre viſite. On propoſa de jouer à quadrille, & je fus deſtiné pour la partie de Mademoiſelle de Rincourt. C'étoit ainſi qu'on apelloit cette jeune perſonne, qui venoit d'arriver

d'arriver & pour qui j'avois d'abord ſenti un certain mouvement, dont je n'avois pû deviner la cauſe. Pendant le tems que dura la partie; je remarquai en elle tant de grace & tant de vivacité d'eſprit, que je me fis un plaiſir de lier converſation avec elle le reſte de la ſoirée.

En ſortant de l'aſſemblée, je fus moins préocupé de Mad. de P***, que je ne l'étois ordinairement. L'image de Mademoiſelle de Rincourt ſe preſentoit ſouvent à mon imagination; ſon idée m'ocupoit davantage, que celle de mon prochain voïage de Paris. Je ſavois mauvais gré à mon deſtin, qui m'avoit fait connoître ſi tard une perſonne auſſi ſpirituelle; & de la converſation de laquelle il me reſtoit ſi peu de tems à profiter. Je la revis le lendemain chez le Lieutenant-de-Roi. Je m'informai où elle alloit ordinairement à l'aſſemblée.

blée. J'arrive de la campagne, me dit-elle, où j'ai passé quatre ou cinq mois. Je suis obligée de faire tous les jours un nombre de visites: mais je viens réguliérement ici tous les soirs; & c'est la maison ordinaire où je passe mes avant-soupez. Je ne manquai pas de m'y trouver le lendemain. Elle y vint assez tard, & toutes les parties étant commencées, elle ne joüa point. Cela me donna plus de commodité pour lui parler: & le résultat de la conversation que j'eus avec elle fut la perte de Mad. de P***. & le triomphe de Mademoiselle de Rincourt. Je n'osai lui avouër ce qui se passoit dans mon cœur; il y avoit trop peu de tems que je la connoissois pour risquer une déclaration dans les formes: je voulus atendre encor quelque-tems; & je restai pendant huit ou dix jours, où mes yeux furent mes seuls

ſeuls interprétes. Elle entendoit parfaitement ce langage, que les Dames de garniſon ſavent preſque en naiſſant. J'avois peut-être plus de prédéceſſeurs auprès d'elle que chez Mad. de P***. Il eſt vrai que les adorateurs de Mademoiſelle de Rincourt n'avoient point été auſſi loin. Elle vouloit abſolument un mari : & dans cette vuë elle favoriſoit ſes Amans par des eſpérances, & peu par des réalitez. Mais perſonne ne ſavoit mieux donner un coup d'œil à propos, riſquer un mot qu'on peut interpréter favorablement, afecter un air mélancolique qui paroît une ſuite d'un véritable amour, laiſſer échaper un ſoupir, qui ſemble dire beaucoup, & qui dans le fond ne dit rien. Ces talens, communs au beau ſexe en général, ſont poſſédez par les Dames de garniſon dans leur plus haut degré de perfection.

Mademoiſelle de Rincourt voïoit avec plaiſir le progrès qu'elle faiſoit ſur mon cœur. Je paſſois pour être très-riche : les bienfaits de Mad. de P***. me mettant en état de briller, on croïoit que je devois avoir de chez moi une penſion beaucoup plus conſidérable que celle que mon pere me donnoit. J'étois regardé dans la garniſon d'un nombre de filles avides d'un mari, comme une illuſtre conquête. Mademoiſelle de Rincourt ne perdoit aucune ocaſion pour s'aſſurer la poſſeſſion d'un cœur qu'elle croïoit acompagné des richeſſes. Elle voulut s'aſſurer s'il étoit vrai que je l'aimaſſe, & me mit bien-tôt à même de le lui aprendre. Elle reçut ma déclaration d'une façon tendre, mais pourtant retenuë. Elle ne m'ôta point l'eſpérance d'être païé de retour ; mais elle ne m'en laiſſa pas l'aſſurance.

rance. Elle reçut l'ofre de mon cœur, ſans engager le ſien ni ſans le refuſer. Elle régla ſa réponſe ſur l'expérience qu'elle avoit de pareilles rencontres; & fit ſi bien, que ſans me rien promettre, je devins plus amoureux que jamais.

A peine me ſouvenois-je de Mad. de P***. Elle ſembloit bannie de ma mémoire. Les lettres que je lui écrivois, malgré les éforts que je faiſois pour paroître encor ſenſible, étoient plûtôt un tiſſu de complimens, qu'une vive peinture des ſentimens que j'avois eu pour elle. Mon valet de chambre fut bien-tôt inſtruit de ma nouvelle paſſion; & il en donna avis, en fidèle & habile agent. Je reçus de Paris une lettre foudroïante: on m'apelloit ingrat, fourbe, parjure: on me menaçoit de ſuivre mon exemple; & l'on m'envoïoit certain détail de mes nouvelles amours,

qui me firent ſoupçonner la trahiſon de mon valet de chambre. Comme l'argent & les bienfaits de Mad. de P***, valoient la peine d'être conſervez, j'écrivis fort au long pour me juſtifier, & je promis d'éviter tout ce qui pourroit ocaſionner qu'on me ſoupçonnât d'infidélité. Je ne tins pas ma parole: j'étois trop amoureux pour faire cet éfort ſur moi-même. Je reçus peu après une lettre auſſi foudroïante que la premiére. Je vis clairement que j'étois trahi de mon valet de chambre. Je le renvoïai, & le chaſſai de chez moi; & ce fut-là le comble des crimes. Mad. de P***. m'écrivit de ne plus penſer à elle; qu'elle oublioit qu'elle m'eut jamais connu; que j'euſſe à lui renvoïer ſes lettres, & qu'elle auroit ſoin de me faire remettre les miennes. Il y avoit des choſes ſi piquantes dans ſa lettre, & elle m'y

m'y faiſoit ſi fort ſentir les obligations que je lui avois, que je réſolus de rompre avec elle entiérement.

L'amour que j'avois pour Mademoiſelle de Rincourt me faiſoit ſuporter aiſément la perte de Mad. de P***. J'avois mis ſes lettres ſur ma table, pour en faire un paquet & les lui renvoïer par le Courier. J'allois lui écrire dans le moment que le Comte de Mirol arriva. Il étoit Capitaine dans le même Régiment que moi, & nous étions fort amis. Comme il paſſoit ordinairement ſes hivers à Paris, nous devions partir enſemble de la garniſon pour nous y rendre, dès que le ſemeſtre viendroit. Il aperçut les lettres de Mad. de P***. ſur ma table, & reconnoiſſant ſon écriture: Ha! pardi, s'écria-t-il, ſi c'eſt-là des lettres d'une perſonne que je connois, l'avanture eſt plaiſante. Avouë-le, me dit-il,

c'eſt-là l'écriture de Mad. de P***. & en même-tems, ſaiſiſſant malgré moi une lettre, & la regardant de plus près; c'eſt elle-même, s'écria-t-il; c'eſt donc vous qui avez été choiſi pour mon ſucceſſeur. Ces paroles du Comte de Mirol excitérent ma curioſité: je fus auſſi empreſſé d'aprendre ſon hiſtoire, qu'il l'étoit de ſavoir la mienne; & n'aïant plus rien dans le cœur pour Mad. de P***. je lui avouai naturellement que c'étoit elle qui m'avoit écrit ces lettres. Je puis, me dit le Comte de Mirol, vous en remettre une auſſi grande quantité quand vous le ſouhaiterez: mais avant de vous aprendre mes ſecrets, il faut que vous me faſſiez une entiére confidence des vôtres. Je contentai ſa curioſité; & lorſque j'eus fini mon recit; je vais, dit-il, vous aprendre l'hiſtoire de Mad. de P***. en vous racontant la mienne.

HIS-

HISTOIRE DU COMTE DE MIROL ET DE MADAME DE P***.

AU ſortir de la Campagne de Fontarabie, ma Compagnie aïant beaucoup ſoufert, je revins à Paris pour faire des recrues. J'allois ſouvent chez la Marquiſe de Moiſac. Mad. de P***. étoit fort ſon amie : elle venoit d'être trahie par un Oficier aux Gardes Françoiſes, qui l'avoit ſacrifiée à la Comteſſe de Saint-Chon. Le deſir

ſir de faire une nouvelle conquête; & quelque peu de goût qu'elle avoit pour moi, furent les ſources de mon bonheur. Il me fut aiſé de m'apercevoir, par quelques-unes de ſes démarches, que je ne lui étois pas indifférent. Elle eſt, comme vous ſavez, encor fort aimable. Je ſavois de plus qu'elle étoit généreuſe : & pour un Officier qui n'avoit pas été trop heureux pendant la campagne, c'étoit-là une fortune très-honnête. Je tâchai d'avancer mes affaires auprès d'elle le plus qu'il me fut impoſſible. Je n'eus pas de peine à la perſuader : & je remplaçai le poſte de l'Officier aux Gardes, avec jouiſſance des honoraires qui y étoient atachez.

Il ſemble que ce ſoit une fatalité réſervée à Mad. de P***. d'être peut-être la ſeule femme diſpoſée à la conſtance, & de ne rencon-

trer

trer que des amans volages. Dès que j'eus rejoint le Régiment, je devint amoureux à Baïone d'une fort aimable fille. A peine écrivisje cinq ou ſix fois à Mad. de P***. Elle m'accabla de lettres dans les commencemens. Elle vit enfin que j'avois pris mon parti, & nous rompîmes bruſquement tous les deux ſans aucun éclairciſſement. Elle me redemanda ſes lettres, ainſi qu'à vous. Je comptois les lui envoïer : mais je n'en fis rien ; & je ne ſçai pourquoi. Il entra dans mon procédé beaucoup plus de négligence que l'envie de garder ſes papiers.

Le recit d'une partie des avantures de Mad. de P***. acheva de me conſoler de la perte de ſon amitié. J'étois dans une ſituation aſſez opulente pour pouvoir me paſſer de ſes bienfaits. D'ailleurs je croïois que l'amour de Mademoiſelle

ſelle de Rincourt étoit un bien qui n'avoit point de prix. Je continuai plus que jamais mes aſſiduitez auprès d'elle ; & je croïois être très-avancé, lorſqu'il me fallut bien changer de ton. Elle me fit ſentir qu'il falloit ſonger à quelque choſe de plus ſolide que l'amour ; & m'aprit aſſez clairement, que ſon cœur étoit réſervé pour celui à qui elle donneroit la main. Il eſt vrai qu'elle me laiſſa entrevoir que c'étoit par goût qu'elle me donnoit la préférence ſur mes rivaux ; mais j'étois bien éloigné de penſer au Sacrement. Je n'avois, pour me marier, ni aſſez de bien, ni l'agrément de ma famille, qui eut regardé avec étonnement la ſimple propoſition que je lui en euſſe fait. La choſe étoit impoſſible, auſſi ne déguiſai-je pas à Mademoiſelle de Rincourt combien il s'ofroit d'obſtacles à ſes ſouhaits. Depuis ce tems

tems elle fut beaucoup plus réſervée avec moi : ſes yeux s'armoient de rigueur dès que je m'émancipois à de petites libertez qu'elle m'acordoit autrefois. Un de mes rivaux, Capitaine dans le Régiment de Bearn, qui ſembloit m'avoir été ſacrifié, fut beaucoup plus favoriſé ; & peu-à-peu, on lui prodigua toutes les faveurs qu'on m'ôtoit. J'étois exceſſivement amoureux, & je ne pus ſouffrir cette prédilection. Je réſolus de m'en vanger ſur mon rival : je voulus le rendre reſponſable de la legéreté de ma Maîtreſſe ; & ſuivant l'uſage ridicule de beaucoup de gens, je riſquai ma vie, pour aquérir la tendreſſe d'une perſonne qui ne méritoit que mon mépris. Je cherchai un frivole prétexte, pour ocaſionner l'afaire que je méditois d'avoir avec mon rival. Je réuſſis malheureuſement dans mon deſſein : &

aïant

aïant mis l'épée à la main un ſoir ; au ſortir de chez le Lieutenant-de-Roi, dans une ruë détournée, je le bleſſai de deux coups d'épée, dont il mourut trois jours après.

Notre afaire fit beaucoup de bruit. Mademoiſelle de Rincourt ; piquée au vif de la perte d'un Amant qu'elle eſpéroit d'épouſer, fut la premiére, dès qu'il fut mort, à répandre le bruit de notre combat. La juſtice en prit connoiſſance, & je fus obligé de me ſauver à Bruxelles. Mon rival avoit malheureuſement beaucoup de parens dans le Parlement de Douai : on obligea le Procureur du Roi de Cambrai d'y envoïer les Procédures, & je fus condamné d'avoir le cou coupé. On nomma à ma Compagnie, quelque mouvement que mon pere ſe donnât pour obtenir mes lettres de grace : & j'apris dans le même jour que j'avois été condam-

damné à Douai & caſſé à Cambrai.

Ces nouvelles étoient aſſez affligeantes pour me faire faire de triſtes réflexions. Je voïois ma fortune renverſée & perduë par ma propre faute. Je regrettai alors de n'avoir pas eu plus de conſtance pour Mad. de P***. mais il étoit inutile de penſer à une choſe à laquelle il n'y avoit plus de reméde. Mon pere m'envoïa de l'argent, & des lettres de recommandation pour pluſieurs perſonnes à Bruxelles, & me fit eſpérer de pouvoir obtenir dans quelque-tems mon retour en France. Ces nouvelles calmérent mes déplaiſirs, & je commençai d'aller dans le monde. Comme je connoiſſois encor peu de perſonnes avec qui je puſſe être familiérement & ſans façon, le cérémonial de Bruxelles reſſemblant aſſez à celui d'Eſpagne, j'allois preſque tous les ſoirs à l'Opéra. Les mal-

heurs que Mademoiſelle de Rincourt m'avoit cauſez, ne pûrent m'empêcher de devenir amoureux d'une Actrice aſſez jolie. Elle chantoit parfaitement bien, & s'apelloit la Verriere. L'état où je paroiſſois n'avoit rien qui reſſentît la triſte ſituation où je me trouvois. J'étois mis ſuperbement; bien meublé, en bijoux; & depuis la réception de l'argent que mon pere m'avoit envoïé, mes finances étoient aſſez conſidérables. Je ne penſois pas que c'étoit-là les derniéres reſſources que je pouvois avoir. Je me déclarai amant en titre de la Verriere. Notre afaire fut bien-tôt réglée; & par le moïen de la du Bois, Chanteuſe dans les Chœurs, nous abregeâmes un nombre infini de cérémonies inutiles.

Pendant trois mois j'oubliai entiérement tous les chagrins que j'avois eſſuïez. Je m'oubliai pour ainſi

ainſi dire moi-même, & je ne ſortis de ma létargie que lorſque mon argent eut fini. J'aurois dû m'apercevoir de l'état où j'allois bien-tôt être réduit. Loin de faire des réflexions ſérieuſes, je commençai à me ſervir de mes bijoux, & bien-tôt ils eurent tous pris le même chemin que mon argent. La Verriere m'aimoit éfectivement; & choſe ſurprenante pour une Fille d'Opéra! elle ne m'expédia pas mon congé dès le premier moment que je n'eus plus rien à lui donner. Elle pouſſa plus loin ſa complaiſance: elle me nourrit & logea *gratis*. Depuis plus de ſix mois je n'avois d'autre domicile que ſon apartement; & elle ne m'en exila pas dans ma miſére. Mais pour mettre la fin & le comble à mon infortune, mon pere m'écrivit qu'il n'avoit pû obtenir ma grace de la Cour; qu'on lui avoit promis une Com-

pagnie de Dragons en Eſpagne, & qu'il m'envoïoit des lettres de recommandation pour trois ou quatre Grands de ce païs-là. Il ne faiſoit point mention d'argent : il comptoit que je devois en avoir au-delà de ce qu'il me falloit pour me conduire à Madrid.

Je ne communiquai point ces nouvelles à la Verriere, dont j'étois toûjours fort amoureux. Je la flâtois que j'atendois inceſſamment de l'argent. Cependant comme elle ne le voïoit point arriver, elle crut qu'elle ne devoit pas s'amuſer plus long-tems à perdre en vaines douceurs des fleurettes dorées. Elle m'aſſocia un vieux Baron ſéxagénaire ; & par ce coup de politique, elle allia l'amour & Plutus. Je m'aperçus bien-tôt de ce nouveau Collégue : mais je n'étois point en droit de me plaindre. Je ne donnois plus rien ; je n'avois plus

plus rien : & le vieux Baron avoit beaucoup, & donnoit de même. Heureuſement pour moi, il s'aperçut que j'étois l'amant du cœur. Il demanda mon excluſion : elle lui fut refuſée ; & la poſtérité aura peine à croire qu'une Actrice d'Opéra ait eu autant de reconnoiſſance. Elle raconta mon hiſtoire au Baron ; elle le fit juge lui-même de ce qu'elle devoit faire. Mon rival réſolut de me chaſſer d'une façon qui terminât les choſes en douceur. Il me fit ofrir, par une Fille des Chœurs, à qui je parlois quelquefois, cent louïs comptant, ſi je voulois lui donner ma parole d'honneur de partir dans deux jours de Bruxelles. J'acceptai l'ofre au même moment, dans la crainte qu'il ne prit fantaiſie au Baron de ſe rétracter. L'afaire fut concluë le lendemain, & je partis le jour d'après pour Madrid.

Je traverſai la France ſans être connu de perſonne, & j'arrivai à Baïone ſans aucun accident. Dans le tems que le poſtillon changeoit de chevaux, je m'étois aſſis pour me délaſſer devant la porte de l'écurie. Un Capitaine du Régiment où j'avois ſervi, & qui étoit né à Baïone, où il demeuroit ordinairement les hivers, me reconnut. Il m'embraſſa avec beaucoup d'amitié, & voulut me retenir juſqu'au lendemain. Vous n'avez rien à craindre ici, me dit-il, perſonne ne vous connoît, & ne me privez pas du plaiſir de voir mon ancien camarade. Je ne pus lui refuſer ce qu'il me demandoit avec tant d'empreſſement, & j'allai ſouper chez lui. Je lui apris une partie de mes avantures, & lui racontai le marché que j'avois fait avec le Baron. Vous êtes bien-heureux, me dit-il, d'avoir été traité auſſi favorablement

ment de la Verriere. Elle a ordinairement moins de complaiſance : & je connois particuliérement un Officier du Régiment de Tallard qu'elle a penſé réduire à la chemiſe.

HIS-

HISTOIRE DE LA VERRIERE.

DANS le tems, pourſuivit-il, que le Régiment ſe trouvoit à Straſbourg je fis connoiſſance avec lui. On l'apelloit le Chevalier d'Alep. Il étoit aimable, d'une jolie figure, & très-riche. Il devint malheureuſement amoureux de cette Verriere, qui chantoit pour lors à un concert. Il ne tarda pas à être bien avec elle: il étoit trop riche pour languir long-tems. Il ſe livra entiérement à ſa paſſion. Ses amis virent avec regret les maux dans leſquels il alloit ſe plonger. Sa Maîtreſſe

treſſe avoit aquis la réputation de mettre tous ſes Amans à la beſace : & la généroſité du Chevalier faiſoit encor plus aprehender pour ſa bourſe. Elle fut bien-tôt épuiſée : dans moins de trois mois il ſe trouva exceſſivement dérangé. Il étoit trop amoureux pour réfléchir ſur ſes égaremens. Il emprunta de pluſieurs perſonnes, & s'endetta conſidérablement. La Verriere méritoit d'autant moins les biens qu'elle lui prodiguoit, qu'elle en amaſſoit de pluſieurs côtez. Elle avoit un rendez-vous ſecret avec un Abbé qu'elle avoit aſſocié au Chevalier : & elle conduiſoit cette double intrigue avec tant de précaution, que les gens interreſſez furent très-long-tems à s'en aperçevoir.

Les amis du Chevalier d'Alep étoient au déſeſpoir de le voir plongé dans un égarement duquel on ne pouvoit le faire revenir. Ils eſſa-

eſſaïérent pluſieurs fois les expédiens, qu'ils crûrent les plus capables de pouvoir lui faire faire quelque réflexion; mais ce fut inutilement. Le Comte d'Ariſax ſe douta de l'intrigue de l'Abbé: il crut que l'infidélité de la Verriere ſeroit un moïen infaillible pour faire ouvrir les yeux au Chevalier d'Alep. Il voulut, avant de lui parler, être au fait des démarches de l'Abbé & avoir des preuves certaines. Il obſerva pendant pluſieurs jours la Verriere. Le Chevalier étoit chez elle pendant toute la journée. Ainſi ſon rival ne pouvoit avoir les rendez-vous que dans la nuit; ce tems étant propice aux ménagemens qu'il étoit obligé de garder. Le Comte d'Ariſax fut bien-tôt éclairci. Il aperçût à deux heures après-minuit l'Abbé ſortant de chez ſa Maîtreſſe. Il crut qu'une ſemblable avanture ſeroit plus que ſuſi-

ſuffiſante pour guérir ſon ami. Il lui en fit un fidèle recit, & l'aſſura qu'il le poſteroit dans un endroit d'où il pourroit s'éclaircir dès la nuit prochaine de la vérité de ce qu'il lui diſoit.

Le Chevalier étoit ſi prévenu en faveur de la Verriere, qu'il ne pouvoit croire ce qu'on lui aprenoit. La jalouſie cependant le détermina à tirer une vengeance ſanglante de ſa Maîtreſſe & de ſon Rival, s'il étoit vrai qu'il fût trahi. J'aimerois mieux, dit-il au Comte d'Ariſax, voir entrer l'Abbé que de le voir ſortir; & l'un me ſeroit beaucoup plus utile que l'autre pour le deſſein que je médite. Je ne ſaurois penſer que vous ne vous ſoïez mépris. Quelque aſſurance que vous me donniez, mon cœur dément vos yeux; mais je ne veux rien épargner pour m'éclaircir d'un doute qui m'eſt auſſi ſenſible.

Les

Les deux amis ſe poſtérent ſur les dix heures du ſoir dans un endroit écarté, d'où ils pouvoient aiſément découvrir tous ceux qui entroient chez la Verriere. Ils n'eurent pas été un quart-d'heure en embuſcade, qu'ils virent un homme empaqueté dans un manteau noir, qui ouvrit lui-même la porte de la Verriere, en aïant une clef. Eh bien, dit le Comte d'Arifax, que penſez-vous de votre chére Maîtreſſe? Le Chevalier d'Alep étoit ſi confus de ce qu'il découvroit, qu'à peine avoit-il l'uſage de la parole. Il faut, dit-il, que vous m'aidiez à punir cette malheureuſe. J'ai encor emprunté quarante louïs aujourd'hui, dont je lui ai fait preſent cette après-dînée. Ce ne ſera pas la ſeule choſe que je me ferai rendre ſi vous voulez m'aſſiſter. N'en doutez pas, répondit le Comte d'Arifax, je ſuis prêt à tout entre-

entreprendre. Il faut, repliqua le Chevalier, atendre encor quelques momens : & lorſque nous jugerons que l'Abbé ſera dans le ſein des plaiſirs, aïant une clef de la porte ainſi que lui, nous monterons à la chambre de la Verriere, & là nous exigerons qu'elle me rende une partie de ce qu'elle m'a excroqué. Quant à l'Abbé, je médite une vengeance auſſi douce que comique.

Le Comte d'Ariſax aprouva le deſſein de ſon ami, & étant entrez peu après chez la Verriere, ils eurent le ſoin de fermer la porte après eux, pour être plus tranquiles dans leurs opérations. Ils montérent enſuite dans ſa chambre & frapérent aſſez rudement à la porte. Elle fut très-étonnée de cette viſite, & ſe doutant que ce ne pouvoit être que le Chevalier, elle fit cacher l'Abbé ſous ſon lit. Elle ouvrit enſuite, &

voïant le Comte d'Arifax avec le Chevalier, elle ſe raſſura & crut que le hazard les avoit conduits chez elle. Y penſez-vous, Meſſieurs, leur dit-elle, de rendre vos viſites à onze heures du ſoir ? J'allois me coucher ; & il faut être auſſi bonne que je le ſuis pour vous avoir reçûs : mais j'eſpére que vous abrégerez votre viſite.

L'air naïf avec lequel elle parloit, en auroit impoſé à tout autre qu'aux deux amis. Ils avoient vû entrer l'Abbé : ainſi l'infidélité étoit manifeſte. Je ne vous ferai point, dit le Chevalier d'Alep, des reproches inutiles : il ne m'arrive que ce que j'ai mérité, & ſi j'avois crû mes amis, j'aurois prévenu dès longtems les dérangemens que vous m'avez cauſez. Je viens de voir entrer chez vous M. l'Abbé ***. Ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'il y vient. Ainſi il n'eſt pas juſte que

moi,

moi, pauvre Officier, je païe les plaiſirs d'un riche Chanoine. Je prétens donc que vous me rendiez quarante louïs que je vous ai donnez aujourd'hui, une montre d'or, une boucle de diamants; enfin tous les bijoux que vous avez à moi. Je vous conſeille de ne faire aucune réſiſtance, car je ſuis réſolu à ne pas ſortir d'ici ſans les avoir. La Verriere voulut ſe juſtifier; mais le Comte d'Ariſax, qui pendant la converſation cherchoit l'Abbé derriére les portes & la tapiſſerie, le déterra enfin étendu par terre du côté de la ruelle du lit. Eh! vous voilà! lui dit-il, M. l'Abbé! Et quelle Egliſe choiſiſſez-vous pour chanter Matines? L'Abbé fort honteux, ſe leva & voulut s'excuſer, priant inſtamment qu'on ne le perdît point dans le public, en répandant cette avanture. Il y a un ſecret, dit le Chevalier d'Alep, pour

terminer les choſes en douceur. Il faut que tout ce que j'ai donné à Mademoiſelle, me ſoit rendu par vous ou par elle. Vous païerez ce que je lui ai donné depuis le tems que vous la connoiſſez, & elle me rendra ce que je lui ai donné hors de votre bail. Il y a un mois, repliqua l'Abbé, que je connois Mademoiſelle. Un mois! reprit la Verriere. Vous en avez menti, & il y en a plus de quatre. Monſieur eſt donc, demanda le Comte d'Arifax, auſſi ancien que le Chevalier? Je le connois plus d'un mois avant, lui dit la Verriere. Eh! comment, repliqua l'Abbé, voulez-vous que cela ſoit, puiſqu'il n'y a pas deux mois que je ſuis revenu de Paris? Cette plaiſante diſpute fit fort rire le Comte d'Arifax. Je ne ſai, dit-il au Chevalier, comment vous rendrez ſur cette afaire un jugement fort équitable. Je vais, lui répondit

le

le Chevalier, prononcer un arrêt auſſi juſte que la déciſion de Salomon. J'ai donné cent piſtoles dans ce mois à Mademoiſelle, indépendamment des quarante louïs qu'elle m'a rendus. M. l'Abbé, ces frais vous regardent : remettez cet argent à Mademoiſelle. L'Abbé s'étant excuſé ſur ce qu'il n'avoit point ſur lui cette ſomme. Faites, lui dit le Chevalier, une lettre de change païable à ordre. L'Abbé aïant obéï. Ceci, dit-il, m'apartient : il la fit endoſſer à ſon nom par la Verriere. C'eſt aſſez, continua-t'il, d'avoir repris ma montre, ma boucle de diamans & mes quarante louïs. Je vous ſouhaite le bon ſoir, & à M. l'Abbé, que j'aſſure d'un ſecret profond, pourvû qu'il ſoit exact à païer la lettre de change à ſon échéance. Il le fut auſſi ; & de ſon côté le Chevalier lui tint parole. Cette avanture ne s'eſt

ſuë que plus de ſix mois après : toute la garniſon n'a ſu à quoi atribuer la bruſque rupture du Chevalier d'Alep avec ſa Maîtreſſe ; le Comte d'Arifax ſon ami aïant gardé le ſilence.

Malgré l'argent que d'Alep retira de cette avanture, il fut encor pendant très-long-tems dérangé par les dépenſes exceſſives qu'il avoit faites : l'Abbé abandonna auſſi ſa perfide Maîtreſſe ; & pour ne pas riſquer une réputation de laquelle dépendoit un excellent Bénéfice qu'il atendoit, il s'eſtima très-heureux qu'il ne lui en eût couté que cent piſtoles. Quelque-tems après cette avanture, la Verriére partit pour Bruxelles. Vous avez riſqué beaucoup, mon cher Vaudreville, de tomber dans des mains auſſi dangereuſes : & je vous félicite d'avoir trouvé le vieux Baron, dont la jalouſie a répa-

réparé une partie de vos folles dépenſes.

Ce que m'aprenoit mon ami, me divertit beaucoup. Il ne me reſtoit dans le cœur qu'un mépris parfait pour la Verriere; & j'écoutai avec tranquilité une hiſtoire à laquelle la mienne pouvoit ſervir de ſecond tome. Je le remerciai de m'avoir mis au fait d'une partie de la vie de ma Princeſſe de Théâtre. Je pris congé de lui, & partis pour Madrid, où j'arrivai dans cinq jours.

Je fus d'abord rendre les lettres qu'on m'avoit envoïées à Bruxelles pour pluſieurs Grands d'Eſpagne. J'en avois une pour le Duc de Medina Celi. Il me reçut très-poliment, & m'aſſura qu'il feroit tous ſes éforts pour me procurer de l'emploi. Cependant, malgré les ofres & les promeſſes de tous les Seigneurs à qui j'étois recommandé,

mandé, j'aurois été très-long-tems à obtenir ce que je demandois, si l'amour, qui jusques-là avoit toûjours réglé ma fortune, n'eût agi en ma faveur.

HIS-

HISTOIRE DE DONA THERESA DE VALCABRO.

J'ALLOIS ſouvent dans la maiſon d'un François, apellé Nantouillet, établi à Madrid dès le tems que Philippe V. avoit paſſé en Eſpagne. Une Dame Eſpagnole, fort amie de ſon épouſe, apellée Dona Thereſa de Valcabro, venoit ſouvent la viſiter. Elle étoit jeune, belle & avoit épouſé un homme emploïé dans les Bureaux de la Guerre. La ſeule vûë de mon intérêt fut d'abord l'unique cauſe des

des politeſſes marquées que j'affectois d'avoir pour elle: mais bientôt je ſentis que mon cœur prenoit plus de part à Dona Thereſa, que je ne le croïois moi-même. Certain trouble que je reſſentois lorſque je la voïois, & dont j'avois connu autrefois les éfets, me firent aiſément aperçevoir que j'allois devenir amoureux, ſi je continuois de m'expoſer aux charmes de la belle Thereſa de Valcabro.

Les malheurs que l'amour m'avoit cauſez, auroient dû m'avoir rendu plus atentif à éviter ſes piéges; mais mon tempérament étoit plus fort que mes réflexions. Je voïois d'ailleurs peu de riſque à aimer Dona Thereſa. Elle pourra m'être utile, diſois-je. Elle a du crédit ſur l'eſprit de ſon mari: elle peut faire aiſément réüſſir mes projets. Je cherchois tout ce qui pouvoit juſtifier le goût que j'avois pour

pour elle, & j'éloignois de mon eſprit toutes les idées que les réflexions contraires euſſent pû produire.

L'amour en Eſpagne a des uſages, des coutumes & des maniéres diférentes de celles de France. Au-de-là des Pirénées il faut qu'un amant ſoit tendre, langoureux, mélancolique. Le langage des yeux doit précéder de beaucoup la déclaration la plus reſpectueuſe; & lorſqu'on eſt au point de pouvoir dire qu'on aime, on voit bien-tôt la concluſion du Roman. J'ignorois une partie de ce cérémonial: je ſavois cependant que trop de vivacité gâteroit entiérement mes afaires. Pour ſuivre une route certaine, & qui pût ne me pas égarer, ſans étudier les façons Eſpagnoles, je réſolus d'oublier les Françoiſes, & de prendre les mouvemens de mon cœur pour des guides certains,

tains, assuré que la nature & la simplicité sont les mêmes dans tous les païs. Lorsqu'il me prenoit quelque fougue Françoise, je me défiois de moi-même, je consultois les yeux de Dona Theresa, & j'y lisois aisément ce que je devois faire. Pendant un tems je n'y remarquai rien qui m'assûrât qu'elle prenoit part à ma situation; mais je découvris enfin que je pouvois parler & m'expliquer plus clairement. Près d'un mois s'étoit écoulé, où mes regards avoient été mes seuls interprétes: ceux de Dona Theresa m'aprenoient que j'étois entendu favorablement, & je ne cherchai que l'ocasion de rompre le silence.

J'allois à toutes les hautes Messes, & à toutes les Bénédictions célébres qu'on donnoit à Madrid. Dona Theresa y étoit fort assiduë; & ç'eut été en Espagne pécher contre

contre le premier principe de la galanterie, que de manquer de me trouver à ces Fêtes ſpirituelles. Le jour de la ſolemnité de S. François d'Aſſiſe, jour célèbre dans toute l'Eſpagne, je me trouvai placé au Sermon, directement derriére Dona Thereſa. Le Prédicateur exagéra infiniment les ſtigmates de S. François; ces Plaïes ſi renommées chez tous les Franciſcains. Je ſai, dis-je tout bas à ma belle Maîtreſſe, quelqu'un dont les bleſſures ſont bien plus dangereuſes. Il en mourra, ſi les yeux qui l'ont frapé ne daignent le guérir. Dona Thereſa m'entendit parfaitement; & me regardant avec beaucoup de douceur: il faut avoüer, dit-elle, que les François ſont bien peu dévots & bien badins. Qu'a de commun S. François avec l'homme dont vous me parlez; & comment voulez-vous que je le plaigne ſi je

ne le connois pas ? Il ne dépendra que de vous, lui dis-je, de le connoître. Il ne ſe cache, que parce qu'il craint de plus déplaire. Dès qu'il ſera de vos amis, répondit Dona Thereſa, il doit être ſûr de mon eſtime. Mais finiſſons notre converſation ; ce lieu n'eſt pas fort propre à en avoir de longues. Demain, chez Madame de Nantouillet, je ſuis prête d'entendre l'hiſtoire de votre infortuné ami. Il ne l'eſt point, lui dis-je, puiſque vous ſoufrez que je vous apreme ſes malheurs. Dona Thereſa ne me répondit plus. Le Sermon avoit fini : les Prêtres chantoient. Elle tira un long chapelet de ſa poche, & baiſſant humblement ſes beaux yeux en terre, elle commença de marmoter & de ſe fraper la poitrine. Elle continua cet exercice pendant tout le tems qu'on reſta dans l'Egliſe, & me donna un coup d'œil

en

en partant, qui m'aſſuroit du rendez-vous du lendemain chez Madame de Nantouillet.

Je ne manquai pas de m'y rendre ponctuellement. Elle m'y avoit devancé. Après un quart-d'heure de converſation, dans laquelle pluſieurs perſonnes ſe trouvoient engagées, elle prétexta un leger mal de tête, & me propoſa de lui donner la main pour faire un tour dans le jardin. Dès que je fus ſeul avec elle; vous m'avez permis, lui dis-je, belle Thereſa, de vous aprendre les maux que vous me faites ſoufrir; & ſi j'oſe expliquer favorablement les diſcours que vous me fites hier, je puis vous avoüer que je vous adore, & qu'il m'eſt impoſſible de reſter dans l'incertitude où je ſuis. La vie m'eſt un ſuplice, ſi mon amour vous trouve inſenſible. Si vous m'étiez indiférent, répondit Dona Thereſa, je

ne me ſerois point miſe à même d'écouter une déclaration. Je ſens que je vous aime : il ſeroit inutile que je vouluſſe vous le cacher ; & mes yeux depuis long-tems ont dû vous aprendre ce que je vous dis. Je pourrois m'armer d'une feinte rigueur ; & pour vous faire eſtimer davantage la conquête de mon cœur, vous la rendre plus dificile : mais j'ignore l'artifice. Vous m'avez plû. J'ai voulu pendant un tems m'en défendre : ma réſiſtance n'a ſervi qu'à rendre votre victoire plus complete. Incapable de déguiſement, je vous avouë mes ſentimens les plus cachez. Si les femmes dans votre païs agiſſent d'une autre façon ; s'il faut pour vous plaire de la diſſimulation & de la contrainte, prenez-vous à la violence de mon amour, de la ſincérité de mon cœur.

Je ne mérite point, repliquai-je, un bonheur auſſi grand. Mon ſort

ſort eſt au-deſſus de mes deſirs. Et puiſque je ne vous ſuis point indiférent, je ne dois plus rien envier. Je ne ſuis pas, dit Thereſa, auſſi tranquile & auſſi ſatisfaite que vous. L'humeur de votre Nation m'allarme : l'inconſtance en eſt le partage ; & s'il faut que vous ſoïez un jour infidèle, j'aurois voulu ne vous jamais connoître. Raſſurez-vous, répondis-je, belle Thereſa : je vous jure une éternelle tendreſſe ; vos yeux, vos traits, vos ſentimens délicats en ſont les garants. Je fais, me dit-elle, tout ce que je puis pour calmer mes craintes ; mais je vous aime trop pour être tranquile. Je vous ai vingt fois acuſé d'aimer foiblement. Depuis deux mois vos yeux m'ont apris que vous aviez du goût pour moi. Depuis un mois les miens vous ont dit clairement que vous étiez païé de retour, & vous avez gardé le ſilence.

Qu'atendiez-vous, pour faire un aveu qui m'eſt ſi charmant ? Les femmes en France ont-elles acoutumé de ſe déclarer les premiéres ; où leur tendreſſe peut-elle s'acommoder d'un cérémonial auſſi inutile ? Rendent-elles leurs cœurs les victimes d'une contrainte, qui, ſans les garantir des foibleſſes, les immolent à une fauſſe retenuë ? Je me plaignois inceſſamment d'un ſilence, qui marquoit le peu de violence d'une paſſion qui vous coutoit ſi peu à contraindre : & dans ce moment où vous me jurez un éternel amour, je vous trouve moins perſuaſif que je ne voudrois.

Notre converſation fut interrompuë par Mad. de Nantouillet, & pluſieurs autres perſonnes, qui deſcendirent dans le jardin & vinrent nous joindre dans l'allée où nous étions. Du reſte de la journée, il me fut impoſſible de parler

en

en particulier à Dona Thereſa, quelque envie que j'euſſe d'en trouver l'ocaſion. En arrivant chez moi, je me livrai à mes penſées; je me retraçai tout ce que m'avoit dit ma belle Maîtreſſe. Je voïois tant d'amour dans ſes démarches; ſes expreſſions avoient paſſé ſi avant dans mon cœur, que je ne doutai pas que je ne fuſſe bien-tôt heureux. Je crus que je lui devois demander un rendez-vous ailleurs que chez Mad. de Nantouillet, où nous étions exceſſivement gênez. Je lui écrivis une Lettre; que je lui fis remettre par un de ſes gens que j'avois mis dans mes intérêts & en qui je pouvois me confier.

LETTRE.

» La converſation que nous » eumes hier, n'a point ſatisfait un » cœur qui avoit autant de choſes

à

» à vous dire. A peine ai-je eu le
» tems de vous aprendre que je
» vous adore. Pour quelqu'un qui
» aime auſſi violemment que moi,
» l'abſence & le ſilence ſont des
» tourmens afreux. Quelque plai-
» ſir que j'aïe à vous voir chez
» Mad. de Nantouillet, la con-
» trainte où j'y ſuis réduit empoi-
» ſonne tout mon bonheur. Si vous
» voulez rendre ma félicité parfai-
» te, ſoufrez que je vous voïe ail-
» leurs, & que je puiſſe vous jurer
» mille fois que je ne vis & ne
» veux vivre que pour vous.

Voici ſa réponſe, que je reçus deux heures après.

LETTRE.

» Je ne puis vous voir aujour-
» d'hui, ni chez Mad. de Nantouil-
» let, ni ailleurs. J'ai des afaires
» qui m'ocuperont toute la jour-
» née :

» née : & je ſollicite une grace que
» je veux abſolument obtenir. Je
» partage vos peines ; & quelque
» ſenſible que vous ſoïez à l'abſen-
» ce, je doute qu'elle vous cauſe
» des inquiétudes auſſi cruelles
» que celles que je reſſens. Mais
» enfin je ſuis obligée de prendre
» ſur moi de ne vous point voir de
» la journée. Loin de vous plain-
» dre, plaignez moi plûtôt. L'éfort
» que je fais me ſeroit plus ſenſible,
» ſi je ne me flatois que les ſuites
» m'en dédommageront avec uſu-
» re. Adieu. Je finis : car je ſuis preſſée
» & je vais ſortir dans le moment.

Je ne compris rien à cette lettre : il me fut impoſſible de deviner quelle étoit cette affaire Dona Thereſa avoit ſi fort à cœur. Je fus d'une inquiétude mortelle pendant toute la journée. J'allai à mon ordinaire chez Mad. de Nantouillet, & j'eus bien de la peine à cacher mon trou-

ble

ble & mon agitation. Je me retirai chez moi d'aſſez bonne heure, & j'étois prêt d'écrire à Dona Thereſa, pour me plaindre de l'état où j'étois, & m'informer à quelle heure elle ſeroit le lendemain chez Mad. de Nantouillet, lorſque je reçus une de ſes lettres.

LETTRE.

» Je n'ai pas voulu me cou-
» cher, ſans vous aprendre que
» vous êtes nommé à une Compa-
» gnie de Dragons du Régiment
» de Batavia. Depuis pluſieurs
» jours je travaillois à faire réüſſir
» cette afaire; mais hier j'ai ache-
» vé d'y donner le dernier coup.
» J'ai été juſqu'à huit heures du
» ſoir au Bureau de la Guerre; &
» j'ai fait agir mes amis, ceux de
» mon mari, & mon mari lui-mê-
» me. N'eſt-il pas heureux de tra-
» vail-

» vailler au bonheur d'un rival tel
» que vous ? Du moins, ſi je fais un
» crime, en lui en donnant un, il
» eſt bien pardonnable, par le mé-
» rite de celui que je lui donne.
» Je vous atens demain chez Mad.
» de Nantouillet : nous y pren-
» drons d'autres meſures.

Cette lettre me cauſa une agréable ſurpriſe. L'amour & la reconnoiſſance s'unirent dans mon cœur pour me rendre plus paſſionné. J'écrivis, par celui qui m'avoit remis cette lettre, tout ce que les mouvemens les plus vifs & les plus tendres peuvent inſpirer. J'atendis le lendemain avec une impatience infinie : & quelque ocupé que je fuſſe de l'idée de Dona Thereſa, je ne pus m'empêcher de réfléchir ſur l'enchaînement des biens & des maux que l'amour m'avoit cauſez juſqu'alors.

Fin de la premiére Partie.

TABLE

TABLE DES SUJETS traitez dans la premiére Partie.

LE *Marquis de* VAUDREVILLE *devient amoureux de* CLARICE, *& s'en fait aimer.* Pag. 1

Il l'enleve, & l'améne à Paris. 9

Ils y mangent leur petit fait, & tombent dans la miſére. 10

CLARICE *ſe laiſſe ſéduire, quitte plaiſamment* VAUDREVILLE, *& ſe livre à un Fermier-Général.* 14

VAUDREVILLE *déſeſpéré va s'en plaindre à ſa femme, qui n'en fait que rire & en devient amoureuſe.* 24

Coquetterie de cette femme, qui le ſéduit & lui achete une Compagnie. 34

CLARICE *quitte ſon Fermier, & ſe livre à un Garde-du-Corps.* 66

VAUDREVILLE *va joindre ſa Compagnie à Cambray, y devient amoureux de Mlle. de Rincourt, y tuë ſon rival, & ſe retire à Bruxelles.* 70. & ſuiv.

Hiſtoire du Comte de MIROL *& de Madame de P***.* 79

Son intrigue avec la Verriére, 87. & ſuiv.

Hiſtoire de cette VERRIERE, *& du Chevalier d'*ALEP. 94

VAUDREVILLE *paſſe à Madrid.* 103

Hiſtoire de ſes amours, avec Dona Thereſa de Valcabro, *& l'Abbeſſe Dona* Lucinda Mendoza. 105 & ſuiv.

Fin de la Table de la I. Partie.

LES ENCHAINEMENS DE L'AMOUR ET DE LA FORTUNE: OU MEMOIRES DU MARQUIS DE VAUDREVILLE,

PAR MR. LE MARQUIS

D'ARGENS.

SECONDE PARTIE.

A LA HAYE,
Chez BENJAMIN GIBERT.
M. DCC. XLVIII.

LES ENCHAINEMENS DE L'AMOUR ET DE LA FORTUNE, OU MEMOIRES DU MARQUIS DE VAUDREVILLE.

JE me rendis chez Madame de Nantouillet à l'heure ordinaire. Dona Thereſa m'y avoit devancé. Je vous félicite, me dit-elle, de

votre nouvelle dignité. Paſſez demain au Bureau de la Guerre & l'on vous remettra votre Commiſſion. Je ne pûs lui répondre. Elle avoit choiſi le moment pour me parler, où tout le monde étoit ocupé à recevoir une Dame venuë peu de tems après moi. Je fis ce que je pus pour lui expliquer par mes regards toute ma reconnoiſſance. Je voulus lui demander qu'elle me mit en ſituation de pouvoir lui aprendre mes ſentimens; mais je ne pus trouver un ſeul inſtant pour lui parler. Je perdois l'eſpérance, dont elle m'avoit flâté dans ſa lettre, & elle étoit ſur le point de ſortir, lorſque s'étant aprochée d'une fenêtre qui donnoit ſur une cour, ſous le prétexte de voir ſi ſon équipage l'atendoit, elle me fit ſigne de profiter de ce moment. Je m'aprochai d'elle, & elle me remit un Billet, que je renfermai dans ma poche,

poche, ſans qu'on pût s'en apercevoir. Dès que je fus ſorti de chez Madame de Nantouillet, je le lus avec précipitation, & voici ce qu'il contenoit.

BILLET.

» Rendez-vous ce ſoir ſur les » onze heures dans ma ruë, vis-» à-vis la porte des Franciſcains. » Vous y trouverez une perſonne » en qui vous pouvez vous con-» fier. Suivez-là dans l'endroit où » elle vous conduira : & ſoïez aſ-» ſûré que vous ne courez aucun » riſque.

Je ne manquai pas d'aller au rendez-vous à l'heure préciſe J'y trouvai ce Domeſtique, que j'avois mis dans mes intérêts & qui avoit rendu ma premiére Lettre à Dona Thereſa. J'ai ordre, me dit-il, de vous conduire chez ma Maîtreſſe.

Suivez-moi, & ne craignez rien: on a pris toutes les précautions néceſſaires pour éviter les accidens qui pouvoient vous troubler. Don Sanche de Valcabro eſt parti ce matin pour Valladolid: il doit y reſter quinze jours, & vous pourrez paſſer ce tems dans l'apartement de Dona Thereſa ſans qu'aucun Domeſtique puiſſe s'en apercevoir.

Quelque riſque qu'il y eût dans cette démarche, je ne balançai pas un moment de voler chez ma belle Maîtreſſe. Je croïois mes jours trop païez, ſi je pouvois la poſſéder entiérement. Je ſuivis Ludovico: il me conduiſit dans le Jardin, où j'entrai par une porte qui donnoit dans une ruë détournée. Je paſſai de-là par un eſcalier dérobé dans l'apartement de Dona Thereſa. Elle avoit mis ſa fille-de-chambre dans ſa confidence, & ce fut elle qui me reçût. Elle me pria d'a-

d'atendre un inſtant ſans m'impatienter, ſa Maîtreſſe étant obligée de donner quelques ordres, pour éloigner les Domeſtiques qui pouroient éclairer de trop près ſa conduite. Don Sanche de Valcabro en avoit mené pluſieurs avec lui. Elle donna des commiſſions aux autres, qui les éloignoient pour trois ou quatre jours. Elle envoïa pluſieurs lettres à diférentes de ſes amies, qui ſe trouvoient à plus de vingt lieuës de Madrid. Elle ne garda auprès d'elle que ſa fille-de-chambre, Ludovico, & ſon Cuiſinier, ne craignant point qu'il pût ſavoir ce qui ſe paſſoit dans ſon aparteſment. Lorſqu'elle eut donné les ordres néceſſaires pour le départ des Domeſtiques, qu'elle avoit exprès retenus auprès d'elle pour qu'ils n'aportaſſent aucun obſtacle à mon entrée dans les jardins, elle vint me joindre.

Je n'ai jamais reſſenti un trouble égal à celui que ſa vuë me cauſa. Elle avoit dans ſes yeux quelque choſe de ſi tendre & délicat, que je ſentis la parole expirer dans ma bouche. Je voulus lui parler, & je ne lui tins que des diſcours interrompus & ſans ſuite. Mon émotion la toucha : elle eut pitié de l'embarras où j'étois ; & m'interrompant avec un air de bonté : vous voïez, me dit-elle, ce que je fais pour vous. Je ne cherche point à m'en juſtifier : c'eſt dans l'excès de votre reconnoiſſance que je dois trouver l'excuſe de mes foibleſſes.

La femme de chambre de Dona Thereſa étoit ſortie : j'étois ſeul avec ma belle Maîtreſſe : l'heure, le lieu, la ſituation, l'humeur des Dames Eſpagnoles, tout m'aprenoit mon devoir. Après quelques diſcours que l'amour & les deſirs ani-

animoient, j'entendis ſonner l'heure du berger, & j'en voulus profiter. Dona Thereſa ſe défendit autant qu'il falloit, pour rendre mon bonheur plus parfait. Ses yeux, où je liſois mon heureux deſtin malgré ſa réſiſtance, m'aſſuroient d'une victoire complete. Je fus heureux, & Dona Thereſa combla mon amour des faveurs les plus chéres. J'étois jeune; & elle étoit aimable, vive, & belle. A peine dans les premiers commencemens de nos tranſports, pûmes-nous faire uſage de la parole. Nos deſirs étoient trop violens, pour ſe calmer ſi-tôt. Tout vainqueur que j'étois, je rataquai pluſieurs fois Dona Thereſa: & quoiqu'elle réſiſtât moins qu'à la premiére ataque, elle ſe défendit encor; & je goûtai les mêmes délices dans les derniers que dans les premiers tranſports.

Il n'eſt point d'ardeur ſi parfaite

te qui pendant un tems ne calme ſa violence. Nous reprîmes peu-à-peu, Dona Thereſa & moi, l'uſage de nos ſens perdus dans une mer de délices. Hors nos plaiſirs, nous avions tout oublié. Revenus de notre raviſſement, nos yeux furent nos premiers interprétes. Ils nous aprirent les ſecrets mouvemens qui ſe paſſoient dans nos cœurs. L'uſage de la voix nous revint enſuite. Nos diſcours avoient quelque choſe d'entre-coupé & qui ſe reſſentoit de notre agitation. A peine fûmes-nous quelques momens dans une ſituation plus tranquile, qu'un nouveau trouble nous ſaiſit, & nous nous relivrâmes à nos premiers tranſports. Il eſt vrai que lorſque nous fûmes remis de cette nouvelle agitation, nous retrouvâmes plus vîte notre ſituation ordinaire. Notre eſprit ſe calma aiſément, & nous nous expliquâ-

quâmes avec beaucoup plus de tranquilité nos ſentimens mutuels.

M'aimerez-vous toujours ? me dit tendrement Dona Thereſa. Puis-je compter ſur vos ſermens ? Jurez-moi que votre cœur ne ſera point infidèle. Au milieu des plaiſirs, cette fatale idée empoiſonne ma joïe : ſans ceſſe je crois vous perdre. Pourquoi me diſiez-vous que vous aviez aimé en France ? Que ne me laiſſiez-vous dans le doute de votre legéreté. Vous avez juré à d'autres femmes que vous les aimiez ; vous leur avez fait les mêmes ſermens. Que ſont-ils devenus ? Vous les avez violez ; vous en avez perdu le ſouvenir dans mes bras. Peut-être ſuis-je réſervée à eſſuïer le même ſort : & tout l'amour que j'aurai eu pour vous n'aura ſervi qu'à vous rendre plus coupable ſans pouvoir vous fixer. Que vous êtes injuſte, lui répon-

pondis-je de ſoupçonner une paſſion auſſi délicate que celle que j'ai pour vous! Vous m'acuſez d'avoir aimé autrefois. Je voudrois n'avoir jamais eu le cœur tendre. Mes foibleſſes paſſées me cauſent plus de peine qu'à vous. Je ſens avec regret que j'ai pû être ſenſible pour d'autres apas. Mais enfin ſi le repentir tient lieu d'innocence, mon cœur eſt auſſi digne de vous que s'il n'eut jamais brûlé que de vos feux. Ils ſeront donc éternels, ces feux, dit tendrement Dona Thereſa, & je ne me repentirai pas de mes foibleſſes? Si vous êtes conſtant, je ſerai trop heureuſe.

Cette idée répandit une gaïeté infinie dans les diſcours & dans les maniéres de ma belle Maîtreſſe. Nous réglâmes que je reſterois dans ſon apartement pendant huit jours de ſuite ſans en ſortir, ſon mari

mari ne devant revenir que dans douze ou quinze. Je repreſentai à ma belle Maîtreſſe que mon amour ne pouvoit ſe contenter des rendez-vous contraints & génez qu'elle me donnoit chez Madame de Nantouillet. Nous irons, me dit-elle, tous les jours chez Lucinda Mendoza, Abbeſſe de St. Jérôme. Elle nous recevrà dans ſon parloir. Elle eſt fort mon amie : j'ai eu quelque atention pour elle, & lui ai rendu ſervice dans une paſſion qu'elle a euë pour un de mes parens qu'elle a aimé très-tendrement juſqu'à ſa mort. Nous ſerons libre chez elle, & d'autant plus en ſureté, que le lieu eſt exempt de ſoupçon. Elle eſt la maîtreſſe de faire entrer dans ſon apartement ceux qu'elle veut. Il ne faut pas même paſſer par la porte de l'Abbaïe. N'allez pas au moins, ajoûta en plaiſantant Dona Thereſa, en deve-

devenir amoureux. Songez qu'elle eſt jolie & que je ſuis jalouſe. J'aſſurai ma belle Maîtreſſe qu'elle n'avoit rien à craindre. D'ailleurs, lui dis-je, elle eſt votre amie. Voudroit-elle vous enlever votre Amant ? Mon Dieu ! répondit Dona Thereſa, ne faiſons point cette épreuve. J'ignore les coutumes & les ſentimens des Françoiſes : mais je ſai qu'il n'eſt point de femmes dans ce païs à qui le plaiſir d'enlever une conquête à un autre ne faſſe ſurmonter tous les obſtacles de l'amitié. Je crois qu'elles penſent de même dans tout le monde. Et pourquoi notre ſexe auroit-il plus de fermeté & plus d'atachement à ſon devoir que les hommes ? Quel eſt celui qui ne trahit pas ſon ami, dès qu'il devient ſon rival ? Jugez des autres par vous-même. Quelque amitié que vous euſſiez pour mon mari, votre vertu lui ſeroit-elle

elle le ſacrifice de ma tendreſſe ? Croïez-moi : le plus ſûr eſt de nous défier en amour de toutes les aſſûrances qu'on peut nous donner. Les plaïes que cauſe l'infidélité ne peuvent être guéries quand elles ſont faites. Quelque retour qu'un amant ait vers ſa maîtreſſe, il ne l'en a pas moins trahie. Un cœur délicat ſoufre éternellement d'une pareille idée, qui ſe préſente ſans ceſſe à l'eſprit, malgré ce qu'on fait pour l'en bannir.

J'étois ſi charmé des diſcours & des charmes de Dona Thereſa, que j'avois paſſé ſept jours ſans ſortir de ſon apartement : Je croïois n'être arrivé que depuis un inſtant chez elle. Je demandois à prolonger le tems qu'elle m'avoit preſcrit, lorſqu'il fallut ſonger à ſortir le plus vîte qu'il me ſeroit poſſible. Son mari, qui devoit reſter douze jours à Valladolid, n'en reſta que 7.

Il n'écrivit point à ſa femme, qu'il retournoit : il voulut lui faire une galanterie de ſon prompt retour; & ſur les onze heures du ſoir ; la fille-de-chambre de Dona Thereſa vint lui aprendre que ſon mari étoit arrivé, & qu'il étoit ſur le degré. Je n'eus le tems que d'entrer dans un cabinet à côté de la chambre, & ma Maîtreſſe en ferma la porte. Son époux entra dans l'inſtant. Elle parut très-ſurpriſe de ſon retour ; mais malgré le trouble où elle étoit, elle ſut ſe contraindre. Don Sanche de Valcabro aimoit infiniment ſa femme : il étoit abſent d'elle depuis ſept jours ; & il n'eut pas la patience d'être au lit pour goûter les douceurs de l'himen. Après quelques préamblules, qui tenoient beaucoup plus du mari que de l'amant, il exigea des faveurs que Dona Thereſa ne put lui refuſer. J'en fus l'affligé témoin, & du trou de la ſer-

ſerrure j'examinois ſes plaiſirs.

Quelle ſituation pour un amant auſſi tendre que je l'étois ! Encor trop heureux ſi je ſortois à ſi bon marché de l'embarras dans lequel je me trouvois. Don Sanche de Valcabro ſe fit aporter un morceau à manger dans ſa chambre. Il fut impoſſible à ſa femme de le faire ſouper ailleurs : il prétexta toûjours qu'il étoit fatigué. Puiſque vous avez ſoupé, lui dit-il, il eſt inutile que je prenne la peine de deſcendre dans ma ſale à manger.

Je compris que j'étois deſtiné de paſſer la nuit entiére dans le cabinet. En éfet, dès qu'il eut ſoupé, il ſe coucha, & la triſte Thereſa auprès de lui. Quelques maux que me cauſât la vuë du paiſible bonheur de mon rival, je ne pouvois m'empêcher d'examiner toutes ſes actions par la ſerrure. Heureux mari ! diſois-je, tu recueilles ſans

peine des faveurs que je voudrois acheter aux dépens de mon ſang. Tu ignores quel eſt ton bonheur : & ſi quelque choſe me conſole des avantages que tu as ſur moi, c'eſt que tu en ignores le prix. Toutes ces belles idées n'occupoient pas Don Sanche de Valcabro. A peine fut-il au lit, & eut-on éteint la lumiére dans ſa chambre, que je l'entendis ronfler de la bonne maniére. Dors, m'écriai-je, dors, fortuné mortel, à qui les biens les plus précieux ſont deſtinez. Il eſt vrai, dis-je un inſtant après, qu'on ne peut être véritablement heureux ſans le cœur & qu'il n'a pas celui de ſon épouſe. Mais qu'importe ? Il croit être aimé, & c'en eſt aſſez : tous les biens ne giſſent que dans l'imagination.

Le jour me trouva plongé dans ces penſées. Quelque amoureux que je fuſſe, j'avois cependant fort

envie

envie de ſortir de ma priſon ; je deſirois beaucoup de me voir hors de la maiſon de Don Sanche. Si j'avois été découvert, l'intrigue que j'avois avec ſa femme n'étant pas connuë, j'aurois pû paſſer pour un voleur. Qu'auroit-on penſé dans le public ? Il m'eut fallu, ou perdre ma réputation, ou celle de ma Maîtreſſe.

Je reſtai dans cette agitation juſques vers les neuf heures du matin. Alors Dona Thereſa eut la liberté, par l'abſence de ſon mari, qui ſortit pour aller vâquer au devoir de ſa charge, de me faire évader par le même degré où j'avois paſſé lorſque j'étois venu dans ſa chambre. Elle n'eut que le loiſir de me dire : Sauvez-vous, & profitez du tems : Je vous écrirai les meſures que je prendrai. Je deſcendis au jardin, & ſans être aperçû, je le traverſai heureuſement & parvins juſqu'à la

ruë ſans aucun accident. Je fus très-content d'être ſorti auſſi aiſément d'embarras. Si j'euſſe été découvert, je me voïois encor dans une ſituation auſſi triſte qu'avant mon départ de Bruxelles. A peine fus-je arrivé chez moi, que Ludovico m'aporta une Lettre de Dona Thereſa.

LETTRE.

» Allez ce matin au Bureau de
» la Guerre prendre votre Com-
» miſſion qu'on vous délivrera.
» Vous êtes déja connu des Com-
» mis. Ainſi vous n'avez pas beſoin
» de perſonne pour vous preſen-
» ter. Remerciez généralement
» tous ceux qui ſe ſont emploïez
» pour vous, ou qui diſent l'avoir
» fait. Il eſt de notre intérêt com-
» mun qu'on ne ſache jamais la
» main qui a perfectionné l'ouvra-
» ge :

» ge : c'eſt aſſez que vous la con-
» noiſſiez. Elle n'exige d'autre ré-
» compenſe que le plaiſir de vous
» être utile. Je n'irai point aujour-
» d'hui chez Madame de Nantouil-
» let. J'emploirai mieux mon tems ;
» je préviendrai l'Abbeſſe de St.
» Jérôme ; & vous pouvez demain
» ſur les deux heures vous faire
» annoncer chez elle. Prenez pa-
» tience pour un jour. Je ſuis auſ-
» ſi ſenſible que vous à la douleur
» d'être ſéparée de tout ce qui
» m'eſt cher. Mais quelque rude
» que ſoit l'abſence, elle eſt ſupor-
» table, lorſqu'on ſait qu'elle doit
» finir dans vingt-quatre heures.
» Je vous plains au reſte d'avoir
» paſſé une auſſi mauvaiſe nuit.
» Qui nous eût dit, un moment
» auparavant, les ſuplices où nous
» allions être deſtinez ? Croïez
» que ſi votre délicateſſe a été bleſ-
» ſée, mon amour a gémi vive-
» ment.

» ment. Encor dans vos peines,
» vous n'étiez point obligé de
» vous contraindre & de hâter une
» paſſion qui faiſoit votre tour-
» ment : & moi j'étois forcée de
» cacher mes mouvemens de hai-
» ne, ſous les aparences de la ten-
» dreſſe. Votre idée m'a ſecouruë
» au milieu de mes maux. J'ai eu
» recours à vous; & par ma diſtrac-
» tion, j'ai changé mes douleurs
» en plaiſirs. Dans les bras de mon
» mari, je croïois être dans les vô-
» tres : & vous lui avez ravi les fa-
» veurs de ſon épouſe, lors même
» qu'il en jouïſſoit. Vous devez
» vous conſoler d'un malheur iné-
» vitable à tous ceux qui s'atachent
» à des femmes mariées. Il y auroit
» une foibleſſe infinie de reſſentir
» trop vivement une choſe à la-
» quelle on ſait qu'oblige la néceſ-
» ſité. Oubliez donc, mon cher
» Vaudreville, les chagrins de la
» nuit

» nuit paſſée : je vous en dédom-
» magerai demain avec uſure ; & ſi
» vous voulez vous venger de
» mon mari, je partagerai votre
» ofenſe. Adieu ! je ſens que mon
» feu m'emporte, & que je ne ſuis
» plus la maîtreſſe de mon imagi-
» nation. Voilà l'éfet des huit jours
» que vous avez paſſez dans mon
» apartement. Vous m'avez acou-
» tumée à des tranſports que je ne
» puis calmer. Inceſſament je crois
» vous voir dans ces momens heu-
» reux, où votre ame & la mien-
» ne erroient mutuellement ſur
» nos lévres. Il me ſemble que je
» vous parle ; que dis-je, que je vous
» parle, que je vous tiens dans mes
» bras, que vous m'y jurez une ar-
» deur éternelle, & que... Ç'en eſt
» trop : évitez-moi le reſte. Pour-
» quoi êtes-vous ſi aimable ! Vous
» me donnez même des deſirs, que
» j'ai peine à dompter, quand je ſai
» qu'il

» qu'il vous eſt impoſſible de les
» éteindre... Je vous l'aprens d'a-
» vance. Si je contrains mes feux
» par votre abſence, ils n'en ſeront
» que plus violens dès que je vous
» verrai.

Quelque emportée que fut la lettre de Dona Thereſa, je la trouvai charmante. J'étois jeune, & une paſſion auſſi vive que celle de ma Maîtreſſe convenoit parfaitement à mon âge & à mon caractére. A quoi ſert, diſois-je, la diſſimulation de ces femmes, qui, même dans les bras de leurs amans veulent paſſer pour Veſtales ? A quoi aboutiſſent toutes les ſimagrées de retenuë & de pudeur dans une coquette, qui ne trompe perſonne & qu'on n'excuſe point ? Si l'amour dans une femme mariée eſt une foibleſſe, le ſeul excès le juſtifie : on ne peut être condamné des fautes auxquelles une puiſ-

ſance

ſance abſoluë nous néceſſite. Pourquoi voudroit-on rendre le beau ſexe reſponſable des ſentimens qui ſont une ſuite néceſſaire d'un penchant & d'une inclination invincible ?

J'allai au Bureau de la Guerre. On m'y remit ma Commiſſion, & un congé de ſix mois, qu'on me donnoit pour ranger mes afaires avant de joindre le Régiment. Dona Thereſa avoit eu d'autant moins de peine à me faire obtenir cette derniére grace, qu'étant étranger j'avois une excuſe valable dans les remiſes que j'atendois de France. En ſongeant à ma fortune, ma belle Maîtreſſe avoit ſongé à nos plaiſirs : elle étoit aſſurée de me faire avoir toutes les années un ſemblable congé ; par le crédit que ſes amis avoient dans le Bureau de la Guerre.

Je fus peu ocupé du plaiſir qu'auroit

roit dû me donner la réuſſite de mon afaire : mon avancement dans le ſervice tenoit alors peu de place dans mon cœur. Dona Thereſa y régnoit elle ſeule. L'amour que j'avois pour elle en avoit banni les autres ſentimens. J'atendis l'heureux moment où je puſſe me rendre chez l'Abbeſſe de St. Jérôme. J'y trouvai ma belle Maîtreſſe. Je pris avec peine ſur moi de pouvoir me contraindre aſſez, pour ne me pas jetter à ſes piez devant Dona Mendoza ſon amie. J'étois ſi ému & ſi peu maître de moi-même, qu'à peine fis-je un leger compliment à l'Abbeſſe. Elle ne put s'empêcher de ſourire de mon trouble. Je ſuis charmé, me dit-elle, Monſieur, que Dona Thereſa me procure le plaiſir de faire connoiſſance avec vous. Je vous eſtime infiniment. Sans avoir l'honneur de vous avoir vû pluſieurs fois, je ſuis aſſez bonne phiſio-

phiſionomiſte, pour deviner que le portrait qu'on m'a fait de vous eſt copié d'après nature. Aïant eu le tems de me remettre un peu, je remerciai Dona Mendoza de la bonne opinion qu'elle avoit de moi. Je ne l'avois point regardée juſqu'alors : je l'enviſageai, & je vis qu'elle étoit d'une beauté éblouïſſante. Si j'avois été moins amoureux, j'aurois fait plus d'atention à tant de charmes: mais je m'aprochai de ma chére Thereſa, & j'atachai uniquement tous mes regards ſur ſes beaux yeux.

La converſation fut d'abord aſſez animée. L'amour en fit le ſujet. Je me plaignis des maux qu'il m'avoit cauſez pendant vingt-quatre heures. Je dépeignis mes peines le plus vivement qu'il me fut poſſible. Dona Mendoza comprit bientôt qu'elle devenoit un tiers incommode dans la converſation, &

elle ſe retira. Nous ne tardâmes pas à profiter de ſon abſence. Nos plaiſirs furent d'autant plus charmans, que nos deſirs avoient été contraints quelque-tems. Deux fois j'expirai dans les bras de ma belle Maîtreſſe, & deux fois je vis ſon ame prête à s'envoler. Il ſembloit que le lieu où nous étions donnoit un air plus tendre à nos tranſports. Ces grilles, ces dortoirs, tous ces atirails inventez pour le ſupſice des cœurs, ſervoient à notre bonheur & le rendoient plus délicat.

Lorſque Dona Mendoza jugea qu'elle pouvoit ne nous être plus à charge, elle revint nous trouver, & nous fit ſervir une collation magnifique. Nous reſtâmes chez elle juſques vers les ſept heures du ſoir. Je me retirai quelque-tems avant ma belle Maîtreſſe, pour éviter les ſoupçons. Dans tous nos rendez-vous,

vous, nous en uſâmes toujours de même.

Mon bonheur continua deux mois de ſuite ſans qu'il arrivât aucun changement dans mes afaires. Mais l'amour cauſa tout-à-coup une étrange révolution dans mon cœur. Je voïois tous les jours Dona Mendoza. Souvent je paſſois des heures entiéres tête à tête avec elle, lorſque j'arrivois plutôt à l'Abbaïe que Dona Thereſa. J'avois des converſations avec la belle Religieuſe, capables d'émouvoir un cœur beaucoup plus conſtant que le mien. Je m'acoutumai peu-à-peu à examiner ſa beauté, avec plus d'attention que dans les commencemens. Elle eſt bien belle, diſois-je quelquefois en moi-même, & ſi je n'aimois point Dona Thereſa, rien ne ſeroit auſſi digne de mes vœux. Je portois quelquefois mes penſées plus loin. Eh quoi!

diſois-je, éſt-ce que je ne pourrois point aimer ces deux femmes à la fois ? Quel crime y auroit-il dans une ſemblable paſſion, pourvû que Dona Thereſa ignorât mon nouvel engagement ? Et de quoi pourroit ſe plaindre Dona Mendoza, ſi elle conſentoit elle-même de partager mon cœur avec ſon amie, à qui je ſuis ataché par l'amour & la reconnoiſſance ? Ce raiſonnement me paroiſſant concluant ; cet air, cette langueur, que je voïois dans les yeux de Dona Mendoza, m'en perſuadoient encor plus la juſteſſe. Je croïois entrevoir qu'elle ne s'éloigneroit pas d'une ſemblable convention. Elle avoit certaines façons d'agir ; elle me tenoit quelquefois certains diſcours, qui m'étoient les garands de la vérité de mes ſoupçons.

Je réſiſtai cependant, le plus qu'il me fut poſſible, de ſuccomber

ber à ſes idées : mais enfin les yeux de Dona Mendoza me forcérent de venir à leur but ; il fallut malgré moi avouër ma défaite. Je riſque trop, lui dis-je un jour que j'étois ſeul avec elle, de me trouver tête à tête avec vous. Je ne ſai à quoi penſoit Dona Thereza lorſqu'elle m'amena ici. Elle préſumoit trop de ma fidélité. Eſt-il de conſtance qui ne ceſſe lorſqu'on l'expoſe à vos regards ? Je connois, répondit Dona Mendoza, la maniére dont je dois recevoir votre déclaration. Vous cherchez à me dire des politeſſes, qui me récompenſent de la complaiſance que vous croïez que j'ai pour vous; mais vous m'en avez peu d'obligation, & l'amitié que j'ai pour Dona Thereſa ſuffit pour déterminer des ſervices auſſi legers. Qu'il ſeroit doux pour moi, repliquai-je, d'avoir quelque part dans cette amitié, que vous acor-

dez entiérement à Dona Thereſa! Ho, pour mon amitié, reprit-elle, vous avez tort de vous en plaindre. Hélas! répondis-je, n'aurai-je rien davantage? Et que feriez-vous du reſte? me dit-elle, en me regardant tendrement. Vous n'en avez que faire, & vous n'avez plus rien à donner ni à recevoir. Il eſt vrai, répondis-je, que les obligations que j'ai à Dona Thereſa m'atachent à elle pour le reſte de ma vie: mais parce que je la trouve aimable, me ſera-t-il défendu d'adorer vos charmes? Eh quoi! ne peut-on aimer véritablement deux perſonnes; une par amitié & par reconnoiſſance, & l'autre par l'amour le plus vif & le plus tendre? Je ſuis ataché à Dona Thereſa par des liens qui doivent me la rendre éternellement chére: mais ces liens ſont-ils plus ſacrez que ceux de l'himen? Quel tourment ſon mari reſſent-il de

de ma paſſion ? Aucun. Il l'ignore, & il eſt heureux en idée. Dona Thereſa peut avoir le même ſort. Tant qu'elle ne connoîtra point mon changement, quel préjudice peut-il lui faire ? J'avouë qu'un cœur comme le vôtre mérite une conquête qui ne ſoit point partagée; mais ſi j'étois marié, les nœuds de l'himen m'empêcheroient-ils de former ceux de l'amour ? Figurez-vous que je ſuis lié avec Dona Thereſa par d'éternels liens. La reconnoiſſance ſur un cœur vertueux vaut bien les droits forcez du mariage. Vous-même, n'êtes-vous pas liée aux Autels par des vœux indiſſolubles ? Vous ne pouvez jamais allumer le flambeau de l'himen. Figurons-nous que nous avons mutuellement un autre engagement; votre Couvent eſt votre époux, & je ſuis celui de Dona Thereſa. Nos plaiſirs en ſeront

plus

plus vifs, s'ils ſont contraints par les égards que nous ſerons forcez d'avoir.

Dona Mendoza ne trouvoit pas ma morale impertinente. Elle craignoit de me perdre, ſi elle vouloit exclure totalement ſa rivale de mon cœur. Elle voïoit l'éclat où je m'expoſerois en lui découvrant mon infidélité. Comme elle alloit me répondre, on vint l'avertir que Dona Thereſa arrivoit. Nous parlerons, me dit-elle, une autrefois de cette afaire. En atendant oubliez ce que vous m'avez dit; & ſi vous voulez que je vous écoute lorſque nous ſerons ſeuls, ſachez vous contraindre devant les autres. Dona Thereſa entra dans le moment. Je n'eus pas de peine à déguiſer mes ſentimens; car je l'aimois beaucoup, quoique je fuſſe amoureux de Dona Mendoza: je n'aurois pû dire à laquelle des deux j'euſ-

j'euſſe donné la préférence. J'exécutai ſi bien les ordres de ma charmante Abbeſſe, qu'un peu de jalouſie lui fit croire que je les pouſſois trop loin. Elle me dit tout bas : on diſſimule aiſément quand le cœur nous y porte.

Je ne fus pas faché de ce mouvement de dépit : ce me fut un heureux pronoſtic de la ſuite. Dans notre premier tête-à-tête, je recommençai d'étaler mes premiers argumens. Ils perſuadérent entiérement Dona Mendoza : elle conſentit au traité que je lui avois propoſé, & nous le ſignâmes dès ce moment.

J'avois ignoré juſqu'alors, que les circonſtances en amour augmentent le plaiſir. Je croïois qu'un Amant, dans les bras de ſa Maîtreſſe, étoit au faîte du bonheur : je ne connoiſſois pas combien l'imagination dans ces momens pouvoit être

être flâtée par d'autres objets. Je ſentis avec étonnement la joïe avec laquelle je parcourois l'habit de Religieuſe : il me ſembloit qu'une gorge avoit plus d'apas ſous une guimpe : je trouvois plus de charmes à lever un ſcapulaire qu'une robe de velours ; & dans mes tranſports amoureux, chaque ajuſtement Religieux m'ofroit de nouveaux plaiſirs. Je voïois dans les yeux de Dona Mendoza une dévotion expirante, qui me touchoit beaucoup plus que la ſimple langueur de Dona Thereſa : & ſi elle étoit moins vive & moins emportée, elle paroiſſoit plus tendre & plus engageante.

Depuis ce jour-là, nous réglâmes nos afaires de maniére à ne donner aucun ſoupçon à Dona Thereſa. Mon cœur étoit partagé également, & je compris aiſément qu'un Turc pouvoit avoir pluſieurs fem-

femmes & les aimer toutes à la fois. L'idée de fidélité que nous nous faiſons, n'eſt qu'une ſuite de nos préjugez. Si nos peres avoient réglé d'avoir pluſieurs maîtreſſes & un ſeul ami, notre cœur ſe fut fait un uſage de ſe partager en amour comme il le fait en amitié. Dona Mendoza étoit aſſez perſuadée de ce ſentiment : elle le regardoit même comme une démonſtration évidente ; & je crois qu'elle uſoit de la liberté qu'il autoriſe. Je voïois certain Moine, gros & gras, frais & dodu, venir rouler ſouvent dans ſes apartemens. Elle avoit toûjours quelque choſe à lui dire : elle lui ſourioit gracieuſement, & ſans en avoir des preuves certaines, je craignois que ce Moine ne me rendît auprès de Dona Mendoza le ſalaire des infidélitez que je faiſois à Dona Thereſa. Je n'étois pas en droit de me plaindre. On m'eût nié le

fait

ſait, ou l'on m'eut dit que l'on n'étoit pas obligé d'être plus ſcrupuleux que moi. Je chaſſai donc cette idée; & j'aimai mieux me figurer que je me trompois, que d'aller éclaircir un ſecret dont la découverte n'eut peut-être ſervi qu'à me chagriner.

Dona Thereſa ne ſe doutoit point d'avoir une rivale; elle croïoit l'Abbeſſe une amie tendre & complaiſante : il ſe paſſoit peu de jours qu'elle ne la remerciât de ſa complaiſance. Dona Mendoza lui répondoit avec beaucoup d'amitié; & j'admirois mon bonheur, de pouvoir conduire auſſi tranquilement deux intrigues, qui euſſent ſufi pour ocuper dix amans. Ma fortune changea tout-à-coup de face; & je connus dans les malheurs qui m'arrivérent, la diférence d'un amour tendre, jaloux & ſincére, à un amour qui ne conſulte que le plaiſir

plaiſir & n'eſt ſondé que ſur la jouiſſance.

Je paſſois des ſemaines entiéres ſans ſortir de l'Abbaïe : l'après-dîné étoit deſtiné pour Dona Theteſa ; & la nuit & le reſte de la journée, pour Dona Mendoza. Une Religieuſe, ſon ennemie mortelle, s'aperçut de notre intrigue. Elle m'obſerva exactement ; & étant convaincuë que je couchois dans le Couvent, elle réſolut de me faire ſurprendre dans la nuit avec l'Abbeſſe. Elle écrivit au Grand-Vicaire ; & comme le cas étoit fort grave, qu'il n'y avoit point de témoins, qu'on ne pouvoit empêcher par les régles de ſon Ordre Dona Mendoza de recevoir du monde chez elle juſqu'à ſept heures du ſoir; avant de faire de l'éclat, le Grand-Vicaire voulut être éclairci par lui-même. Il fit dire à cette Religieuſe de l'avertir, lorſqu'elle

ſauroit que je paſſerois la nuit dans le Couvent, de lui écrire un mot. Elle lui répondit, qu'il pouvoit venir, & qu'à coup ſûr j'y coucherois le ſoir même.

J'étois livré aux plaiſirs les plus vifs, quand j'entendis fraper aſſez rudement à la porte de Dona Mendoza. Par un preſſentiment de ce qui devoit m'arriver, je ſentis un froid ſubit ſe couler dans mes veines, & tout mon ſang ſe glaça, ſans ſavoir ce qui devoit m'arriver, je n'ai jamais été auſſi étonné que je le fus dans ce moment. Dona Mendoza demanda ce qu'on vouloit. Ouvrez, lui répondit-on, ou l'on va enfoncer la porte. Nous ſommes perdus, me dit-elle. C'eſt la Sœur de Santa-Cruce, ma mortelle ennemie. Elle aura aperçu que vous couchiez ici : elle eſt Portiére du Couvent, & aura averti l'Evêque ou le Grand- Vicaire. Nous

avons d'autant plus à craindre, qu'aïant les clefs de l'Abbaïe, elle aura pu faire entrer qui elle aura voulu. Les larmes succédérent bien-tôt au discours de Dona Mendoza. Cependant on frapoit à coups redoublez à la porte. Il falloit nous résoudre d'ouvrir, ou de la voir enfoncer. Il m'étoit impossible de me sauver, toutes les fenêtres étoient bien grillées. Je pouvois bien me retirer dans un cabinet qui communiquoit à la Chambre: mais il n'avoit point d'autre issuë, & c'étoit une foible ressource, qui ne retardoit mon malheur, que du tems qu'il falloit pour enfoncer la porte. Me voïant sans ressource, je pris le parti du desespoir, & résolus de mourir ou de me sauver. Je sautai sur mon épée que j'avois mise sur la table; & à peine l'eus-je prise, que la porte fut enfoncée & la chambre pleine d'Algouasils,

à la tête deſquels étoit le Grand-Vicaire. Il m'ordonna de rendre mes armes. Loin de lui obéïr, je voulus me faire jour au travers de ceux qui vouloient m'arrêter. J'en blaiſſai deux, dont l'un mourut le lendemain. Mais ma réſiſtance fut vaine. Il falut céder, malgré mes éforts; & mon épée s'étant rompuë, je fus ſaiſi, lié très-étroitement & conduit en priſon. Je jettai en partant les yeux ſur Dona Mendoza. Elle étoit évanouïe: & le Grand-Vicaire ordonna aux Religieuſes de la garder très-étroitement dans ſon apartement, juſqu'à ce que Monſeigneur l'Evêque fût inſtruit de cette afaire. Il laiſſa deux Algouaſils, à qui il ordonna de ſe tenir à la porte de ſa chambre juſqu'à nouvel ordre. Pour moi je fus conduit dans les priſons publiques, & l'on me mit dans un afreux cachot.

Je

Je me livrai tout entier à des penſées ſi triſtes, que ſi le deſir de ſavoir des nouvelles de Dona Mendoza ne m'eut ſoutenu contre mon deſeſpoir, je ſerois ſuccombé à ma douleur. Voilà donc, diſois-je, à quoi aboutiſſent ces commencemens d'une fortune auſſi heureuſe. J'étois tendrement aimé : je me voïois à même de faire mon chemin dans le ſervice: un inſtant avoit réparé tous les maux que j'avois eu & toutes les pertes que j'avois faites : un inſtant me replonge dans des malheurs cent fois plus cruels. Barbare deſtin! m'écriois-je, tu me pourſuivis ſans ceſſe, & tu ne ſembles vouloir me favoriſer que pour rendre mes douleurs plus ſenſibles.

Je reſtai cinq ou ſix jours ſans voir perſonne que le Geolier qui me donnoit de quoi me nourrir. Toujours acablé par ces triſtes réflexions, j'étois ſans ceſſe ocupé à

déplorer mon infortune. On inſtruiſoit mon procès, & j'avois compris par certains diſcours que m'avoit tenu mon Geolier, qu'il falloit me diſpoſer à la mort; que mon afaire ſeroit bien-tôt aſſez avancée, pour me faire ſubir l'interrogat, & qu'immédiatement après on me prononceroit mon arrêt. La mort me paroiſſoit moins rude, que l'incertitude où j'étois ſur le ſort de Dona Mendoza. Je m'en informai vainement du Geolier : il me dit qu'il ignoroit ce qu'elle étoit devenuë, qu'on l'avoit tranſportée pendant la nuit de ſon Abbaïe dans les priſons de l'Oficialité, & qu'on diſoit qu'on la feroit mourir en ſecret, pour éviter la honte qui rejalliroit ſur ſa famille.

Ces nouvelles ne firent qu'augmenter mon deſeſpoir. Parmi tant de ſujets de chagrin, le ſouvenir de Dona Thereſa étoit mon plus cruel ſu-

ſuplice. Je me rapellois ſon amour trahi, & ſes bontez ſi mal récompenſées. Je penſois à la douleur dont elle devoit avoir été ſaiſie, lorſqu'elle avoit apris mon infidélité. Elle eſt bien vengée, diſois-je, & le Ciel a puni un amant parjure, & une amie infidèle. Hélas! ajoutois-je, c'eſt moi ſeul qui ſuis cauſe du malheur de Dona Mendoza : c'eſt moi qui lui perſuadai de violer l'amitié qu'elle avoit pour Dona Thereſa; & je ne dois acuſer que mon inconſtance des funeſtes accidens qui lui ſont arrivez.

Une nuit où j'étois acablé par ces triſtes réflexions, on ouvrit la porte de mon cachot. Je crus que ma derniére heure étoit enfin arrivée, & que pour ſauver la réputation de Dona Mendoza, ſa famille avoit obtenu qu'on me feroit mourir en ſecret. Je pris ma réſolution, & je m'atendois à tous les événemens,

mens, lorſque mon Geolier, portant une petite lanterne, me dit: Suivez-moi; je vais vous faire ſauver. Vous trouverez à la porte de la priſon un homme qui vous atend avec des chevaux. Il eſt chargé de vous conduire dans un lieu de ſureté. Je connus d'abord d'où me venoit ce nouveau ſecours: je ne doutai pas que ce ne fût à la tendreſſe de Dona Thereſa que je fuſſe redevable de ma vie & de ma liberté. J'en fus entiérement convaincu, lorſque je reconnus Ludovico à la porte de la priſon, qui m'atendoit avec deux chevaux. Je montai ſur un, & le ſuivant, ſans ſavoir où il me conduiſoit, nous ſortîmes de Madrid à la pointe du jour, & gagnâmes les montagnes le plûtôt qu'il nous fut poſſible. Lorſque nous eûmes fait cinq ou ſix lieuës de chemin, nous trouvâmes des chevaux frais qui nous aten-

atendoient, & avant midi nous fumes hors de tout danger. Ludovico me rémit alors une bourſe de trois cens piſtoles, & une lettre de Dona Thereſa.

LETTRE.

» Je ne vous ferai point de re-
» proches de votre infidélité : le
» Ciel vous en a aſſez puni, ſans
» que je vous acable encor par de
» nouveaux tourmens. Malgré vo-
» tre crime & votre inconſtance,
» je ſens que je vous aime cent
» fois plus que moi-même ; & le
» même inſtant qui vous ôteroit la
» vie termineroit mes jours. J'ai
» fait conſentir votre Geolier à
» vous faire ſauver de priſon ; & je
» charge Ludovico de vous con-
» duire ſûrement ſur les frontiéres
» de France. Il étoit tems de ſon-
» ger à votre conſervation ; car
» l'on

» l'on devoit donner votre Arrêt
» après-demain. Voïez, ingrat, les
» fraïeurs où je dois avoir été plon-
» gée, & jugez des maux qu'ils
» m'ont cauſez, par l'excès de mon
» amour. Je veux vous montrer
» juſqu'à quel point je pouſſe ma
» tendreſſe. Je connois les inquié-
» tudes mortelles où vous êtes ſur
» le ſort de Dona Mendoza. En
» vous éclairciſſant, vous jugerez
» laquelle étoit la plus digne d'ê-
» tre aimée d'elle, ou de moi. Com-
» me je craignois qu'elle ne dé-
» couvrit notre intrigue, & qu'el-
» le ne dit à l'Evêque qu'elle ne
» vous connoiſſoit que par raport à
» moi, j'ai voulu lui donner les
» moïens de ſe ſauver en Portugal
» chez une de mes amies, auprès
» de qui elle auroit été en ſureté.
» Mes ſoins ſont devenus inutiles;
» elle les avoit prévenus. Elle s'eſt
» ſauvée de la priſon où on l'avoit
» ren-

» renfermée, par le moïen d'un
» Cordelier à qui elle ſe confeſſoit
» depuis long-tems. Ce Moine lui
» a donné un habit de Religieux,
» & l'a fait évader à l'entrée de la
» nuit avec lui, comme ſi elle étoit
» ſon Compagnon. Aparemment
» elle s'en va en Hollande, & ſa
» fuite met mon ſecret dans une
» ſécurité parfaite. Je ne vous im-
» poſe d'autre peine que le ſouve-
» nir de votre infidélité. Les ſuites
» qu'elle a euë ſufiſent aſſez pour
» vous punir. Mais du moins ne
» m'acuſez point d'en être la cau-
» ſe. Souvenez-vous que je n'ai-
» mai jamais que vous, & que vo-
» tre ingratitude ne peut vous ban-
» nir de mon cœur. Vous y régne-
» rez toujours, quoiqu'abſent &
» parjure. Adieu. C'eſt ici la der-
» niére fois que vous recevrez de
» mes nouvelles. Votre malheur
» ſert à mon bonheur : & s'il ne
» peut

» peut ramener ma tranquilité, il
» me met à même d'éviter les ſui-
» tes d'une paſſion que mon devoir
» & mon honneur condamnoient.
» J'ignore ce que vous allez deve-
» nir : mais dans quelque ſituation
» que vous ſoïez, & dans quelque
» endroit que vous vous trouviez,
» ſouvenez-vous que ſi vous avez
» perdu deux Maîtreſſes, il vous
» reſte une bonne amie. Faites-lui
» ſavoir indirectement vos be-
» ſoins, & comptez ſur ſon bon
» cœur. Ne lui écrivez pas ; car
» elle eſt réſoluë de ne jamais lire
» aucune de vos lettres.

Je ne pus retenir mes larmes, en voïant des marques d'une tendreſſe auſſi vive, & dont je reſſentois des éfets qui m'étoient auſſi utiles. Je comparai les ſentimens de Dona Thereſa avec ceux de Dona Mendoza. Toutes les familiaritez que j'avois remarquées entre cette der-

niére

niére & le Cordelier fugitif, me revinrent alors dans la mémoire. Je redevins plus que jamais amoureux de ma charmante Thereſa. Il ſembloit que l'amour outragé dans mon barbare cœur, pour prix de mes forfaits, ranimât toute la violence de mes premiers feux; & pour comble de maux, je me ſentois dévoré par une paſſion dont je voïois l'inutilité. Je me rapellois alors qu'il n'avoit tenu qu'à moi d'être plus heureux: & l'idée des biens que j'avois perdus par ma faute m'en rendoit le ſouvenir plus ſenſible.

Je m'éloignois de Madrid, accablé par des remords. Je voulus renvoïer Ludovico avec une lettre pour ſa Maîtreſſe: mais il refuſa de me quitter, juſqu'à ce qu'il m'eut conduit à Baïone. Dès que je fus arrivé en France, Ludovico me quitta ſans m'en avertir: & je fus

bien ſurpris, lorſque l'aïant demandé un quart-d'heure après être arrivé au cabaret, je n'en pus aprendre aucune nouvelle. Je crus d'abord qu'il étoit allé dans la ville: mais ne le voïant pas revenir ici après l'avoir cherché vainement, j'apris qu'il avoit retourné à la poſte & qu'il étoit parti. Son obſtination à ne pas vouloir ſe charger d'une lettre pour ſa Maîtreſſe augmenta ma douleur. Je ne doutai plus que Dona Thereſa n'eut réſolu de me bannir de ſon ſouvenir. Cette idée me ſaiſit tellement, que ſe joignant à l'altération que m'avoit cauſée ma derniére avanture, je tombai dans une eſpéce d'épuiſement qui tenoit de l'imbécilité. Je fus près de dix jours à Baïone, ſans penſer à ce que j'allois devenir. Je tenois quelquefois des diſcours vagues & ſans ſuite; & je m'étonne comme ceux qui me voïoient

voïoient ne me prenoient pas pour inſenſé. Enfin je repris un peu de force & mon eſprit fut moins agité. Je commençai à faire quelques réflexions ; & après avoir examiné ce que j'allois devenir, je crus que le meilleur parti que je puſſe prendre étoit d'aller à Paris, où je pourrois reſter caché juſqu'à ce que j'euſſe des nouvelles de ma famille.

Je ne ſavois cependant quelle excuſe donner à mon pere ſur mon départ d'Eſpagne : je n'oſois lui en aprendre les raiſons. L'amour m'avoit réduit tant de fois dans de ſi dures extrémitez, qu'il m'étoit honteux d'avouër encore cette derniére avanture. J'aimai mieux dire qu'une afaire d'honneur m'avoit obligé de retourner en France ; & ce fut le prétexte dont je me ſervis auprès de lui. Je lui écrivis de Baïone, & le priai de m'adreſſer ſa réponſe à Paris, pour être plus à

même d'exécuter ſes ordres. Dès que j'y fus arrivé, je courus à la poſte, & j'y reçus une réponſe de mon pere, qui m'afligea preſque autant que l'afaire qui m'étoit arrivée à Madrid.

LETTRE.

» Je viens d'aprendre par Don
» Pedro de Sintillana l'embarras
» dans lequel votre abominable
» conduite vous avoit jetté, &
» dont vous n'êtes ſorti que par un
» miracle. Je ſerois bien redeva-
» ble à Dieu, s'il vouloit en faire
» un ſecond pour me délivrer d'un
» fils qui m'a deshonoré auſſi ſou-
» vent. Je ne connois d'autre par-
» ti pour vous, que celui de paſ-
» ſer dans les Indes. Vous êtes
» banni de France, proſcrit d'Eſ-
» pagne. Que voulez-vous deve-
» nir? Je ferai un éfort pour vous,
» ſi

» ſi vous voulez aller dans ces ter-
» res étrangéres : & le plaiſir d'ê-
» tre délivré d'un mauvais ſujet
» m'engagera à ne pas regretter
» vingt mille livres. C'eſt plus que
» votre légitime ne monte ; &
» vous avez obligation de ce don à
» la généroſité de votre frére aîné.

Cette lettre ne valoit pas une lettre de change : auſſi ſans les trois cens piſtoles dont m'avoit fait preſent Dona Thereſa, j'aurois été fort embarraſſé. La mauvaiſe humeur de mon pere me détermina à conſentir à ſes deſſeins. J'étois toûjours amoureux, & une ſombre mélancolie s'étoit emparée de mon cœur ; la ſolitude dans laquelle j'étois obligé de vivre, dans la crainte d'être reconnu, nourriſſoit ma triſteſſe. Je ne ſortois que la nuit, encor rarement ; & j'allois me promener à la Place-Roïale. Un ſoir, je crus entendre une voix

qui ne m'étoit pas inconnuë. J'aprochai de plus près, & je vis une femme avec un homme assis auprès des grilles. Il me fut impossible, dans l'obscurité, de distinguer leur phisionomie: je me plaçai sans afectation assez près d'eux, & je reconnus bien-tôt que cette femme dont la voix m'avoit frapé, étoit Clarice ma premiére Maîtresse, que j'avois enlevée de Roüen, que M. de P***. m'avoit ravie, & qu'un Garde-du-Roi lui avoit ôtée. Je redoublai mon atention, pour ouïr ce qu'elle disoit. J'aurois bien voulu m'aprocher de plus près que je n'étois; mais je craignois qu'elle ne soupçonnât qu'on eut dessein de l'écouter. Que vous avez tort, disoit-elle, Chevalier, de m'acuser de froideur. Je vous ai sacrifié M. de P***. sans regret. Je vous ai préféré aux biens dont il m'acabloit. Je mépriſe les ofres qu'il m'a

m'a fait faire depuis que je ſuis revenuë à Paris, contente de vivre avec vous. J'oublie que je pourrois goûter dans l'abondance tous les plaiſirs du monde : & vous me reprochez ſans ceſſe mon indifférence. Vous allez même plus loin ; vous m'acuſez d'infidélité. Et n'ai-je pas raiſon ? répondit le Cavalier à qui parloit Clarice. Depuis deux mois que j'ai été abſent de Paris, d'où ſont ſortis tous ces meubles & tous ces habits que j'ai trouvez chez vous aujourd'hui ? Vous avez augmenté vos hardes & vos bijoux de plus de deux mille écus, & je ne vous laiſſai que vingt piſtoles en partant pour Amiens. Je vous ai déja dit, répondit Clarice, que les hardes ne m'engagent à rien. M. de P***. a cru que je renouerois aiſément avec lui;& pour me marquer qu'il oublieroit entiérement le paſſé, il a voulu

me donner un preſent, que j'ai cru ne devoir pas refuſer dans la ſituation où nous ſommes. Vous n'êtes pas riche ; vous êtes forcé de faire de la dépenſe, vous êtes ſouvent obligé de vous trouver au Corps. Le moindre voïage à Verſailles ou à Fontainebleau nous met à l'étroit pour ſix ſemaines. Laiſſez-moi pourvoir à ces embarras. Croïez-moi, mon cher Chevalier, un peu moins de jalouſie & un peu plus de profit. Je ſuis incapable de vous faire une infidélité marquée, & dont votre amour ait lieu de s'allarmer ; mais ne vous armez point d'une délicateſſe ridicule, qui nous empêche de profiter des richeſſes de M. de P***. Il me croit votre femme : ç'en eſt aſſez pour le tenir ſix mois aux petits ſoins ; & ſa façon d'agir avec moi ſera auſſi reſpectueuſe qu'elle étoit cavaliére autrefois. Il ne m'aborde qu'avec une

une retenuë infinie. Je ne ſuis plus pour Clarice, la Maîtreſſe du jeune Vaudreville : je ſuis Madame de Ponteville ; & je lui vendrai bien cher ma dignité imaginaire. Elle ne la ſera pas toûjours, reprit le Chevalier ; & vous ſavez que dès que mon pere ſera mort, je ſuis prêt à vous conduire à Amiens & de vous épouſer.

Vous êtes fou, mon pauvre Chevalier ! dit Clarice. Un Cadet de Picardie tâter du Sacrement ! Eh ! vous n'y penſez pas, mon ami. Eſt-ce que vous voulez atirer la miſére & la pauvreté ? Je n'ai que vingt ans : je ſuis jeune & aſſez belle, ſi l'on ne me flâte. Vivons toûjours unis : aimons-nous ; laiſſez-moi le ſoin de votre fortune ; & ne vous troublez pas par des chiméres. Qui ne riroit de voir un Garde-du-Roi jaloux, & jaloux à la rage ! Allons ; je veux bien oublier toutes vos extra-

travagances : il eſt tems de nous retirer, & je crains que l'air ne m'enrhume.

Quelque amoureux que je fuſſe de Dona Thereſa, je ne pus réſiſter à l'envie de parler encor une fois à Clarice. Je la ſuivis, pour ſavoir ſa maiſon. Je n'allai pas loin: elle entra chez un Boulanger dans la ruë St. Antoine. Le lendemain, je lui écrivis cette lettre, que je lui fis remettre à elle-même par ſon hôte.

LETTRE.

» Si je ne ſuis pas entiérement
» éfacé de votre ſouvenir, il me
» ſeroit doux de revoir encor une
» fois une perſonne que j'ai autant
» aimée que vous. Je parts bien-
» tôt pour un voïage de trois mil-
» le lieuës, & peut-être ne vous
» reverrai-je jamais. Voïez ſi vous
» vou-

» vouléz me donner un rendez-
» vous, où je puiſſe vous embraſ-
» ſer avant mon départ. Ne crai-
» gnez point mes reproches : le
» tems a guéri mes bleſſures, &
» l'amour a fait place à l'amitié.
» L'uſage du monde m'a apris que
» vous aviez pour votre juſtifica-
» tion la coutume & la foibleſſe de
» votre ſexe. Je ſerai ce ſoir à ſix
» heures au Jardin de l'Arſenal.
» Je ne puis m'y rendre plûtôt,
» aïant des raiſons pour ne pas me
» montrer.

J'allai à l'heure marquée au rendez-vous. Clarice m'avoit devancé. Elle ſe promenoit dans le baſtion qui fait face à la Seine. Elle avoit choiſi ce lieu, comme le plus ſolitaire. Dès qu'elle m'aperçut, elle m'aborda avec un air riant. Eh! bon jour, mon fils, me dit-elle. Voici tantôt quatre ans que je ne vous ai vû. Cependant j'ai ſouhaité

haité vingt fois d'avoir cette ſatisfaction. Ne croïez pas que je veuille m'excuſer de l'infidélité que je vous ai faite. Elle étoit néceſſaire. Qu'aurions-nous fait, ſi nous euſſions reſté tous les deux enſemble? Nous ſerions morts de faim; & toute notre tendreſſe n'eut ſervi qu'à nous conduire à l'hôpital. Si j'avois pû ſupléer à la ſituation dans laquelle nous nous trouvions, jamais je n'euſſe eu l'idée de vous abandonner; mais je voïois que ma tendreſſe ne ſervoit qu'à vous rendre malheureux. Dès que j'eus mis vingt-cinq à trente mille livres de côté, je méditois de quitter M. de P***. & de retourner avec vous. Je vous fis chercher inutilement dans tout Paris: & ce qu'il y a de plaiſant, c'eſt que j'ai apris depuis, que vous jouïez auprès de Madame de P***. le même rôle que je jouois auprès de ſon mari.

Enfin,

Enfin, laſſé de m'informer vainement de vous; je fis connoiſſance aux Tuilleries avec le Chevalier de Ponteville. Il eſt jeune, bien fait: il ſut me plaire; & je lui ſacrifiai les biens que je vous avois deſtinez. Il avoit obtenu un congé pour trois mois; dans le deſſein d'aller chez lui à Amiens; mais voulant rompre entiérement avec M. de P***. le Chevalier de Ponteville profita de ſon congé pour me conduire à Dijon. Nous y reſtâmes deux mois, pour dérouter M. de P***. dans ſes perquiſitions. Enſuite nous revînmes à Paris, & nous logeâmes dans un quartier éloigné de celui où je demeurois avant mon départ. J'y reſtai pendant plus de trois ans, inconnuë à tout le monde. Mais le Chevalier & moi aïant mis fin à nos richeſſes, j'ai fait une nouvelle tentative ſur le cœur de M. de P***. Je me ſuis donnée

auprès de lui pour Madame de Ponteville. L'envie de me marier a ſervi d'excuſe à mon infidélité paſſée ; & mon état preſent de femme de condition & d'Officier, me donne des droits de refuſer ce que je lui acordois facilement autrefois. Le bon homme, toûjours amoureux, ſe contente de quelques legéres faveurs, & de beaucoup d'eſpérances, que je lui vends très-cher, & que je n'éfectuerai jamais ſi je puis, aimant véritablement le Chevalier de Ponteville, & le haïſſant beaucoup lui, en revanche. Quant à vous ; je vous aime toûjours d'une véritable amitié ; & ſi je puis vous être utile, mon cher Vaudreville, emploïez-moi, & comptez ſur mes ſoins.

Je remerciai Clarice des ofres qu'elle me faiſoit : & je fus d'autant moins étonné de ſon caractére, que j'en avois vû déja l'original

nal chez la Verriere. Elle voulut abſolument être inſtruite de toutes mes avantures. Le récit lui en parut fort amuſant. Elle m'ofrit de la voir chez elle lorſque je voudrois. Je me charge même, me dit-elle, de vous faire faire connoiſſance avec Ponteville. C'eſt un bon enfant, & très-eſtimé dans ſon Corps. Les ſoins dont j'étois ocupé, ne me permettant pas de faire de nouvelles connoiſſances, & ſongeant aux préparatifs de mon départ pour les Indes, je pris congé de Clarice. Elle parut atendrie lorſque je lui dis adieu. Au moins, ſouvenez-vous, me dit-elle, que je veux que vous penſiez quelquefois à moi. Vous auriez tort de ne point m'aimer; car je vous jure l'amitié la plus tendre. Elle m'embraſſa à ces mots, & ne put retenir ſes larmes. Je fus ſenſible, malgré les chagrins dont j'étois

acablé, aux marques de tendreſſe de Clarice; & je lui pardonnai, en faveur de l'amitié, toutes les infidélitez qu'elle m'avoit faites.

Je me retirai chez moi l'eſprit toûjours ocupé des bontez de Dona Thereſa: rien ne pouvoit ſoulager mon chagrin; & j'étois ſans ceſſe perſécuté du ſouvenir des biens que je perdois. Je me reprochois d'être moi-même l'auteur de mon malheur. Si j'avois été fidèle, diſois-je, je ſerois encor heureux. L'idée de Dona Mendoza ſe preſentoit auſſi quelquefois à mon imagination: je ne pouvois y être inſenſible; je l'avois trouvée belle; & elle l'étoit ſi réellement, que malgré les maux où ſon amour m'avoit plongé, le ſouvenir n'avoit rien qui m'en parût odieux. J'étois abſorbé & comme enterré dans cette confuſion de penſées triſtes & biſares, lorſque j'entendis frapper

per à ma porte. Comme il n'y avoit que très-peu de tems que j'étois rentré dans ma chambre, & que je ne voïois abſolument perſonne à Paris, je crus que c'étoit mon hôte, & j'ouvris ſans demander qui c'étoit. Quelle fut ma ſurpriſe de voir Dona Mendoza, habillée ſuperbement, que je reconnus d'abord, malgré ſon déguiſement ! Je reſtai ſi étonné, qu'il me fut impoſſible de trouver dans le moment l'uſage de la parole. Vous êtes, me dit-elle, ſurpris de me voir ici, & dans cet équipage. Vous avez peine à reconnoître Dona Mendoza Religieuſe Eſpagnole, ſous les habits d'une Dame Françoiſe : mais dans quelque état qu'elle ſoit, elle a pour vous toute ſa premiére tendreſſe. Quoi, Madame ! lui dis-je, c'eſt vous. Vous êtes à Paris ! Et par quel ſort, par quel hazard vous y trouvez-vous ? Qu'eſt de-

venu l'heureux amant qui ocaſionna votre fuite ? Quand je vous aurai inſtruit, répondit Dona Mendoza, de ma triſte deſtinée, peut-être me plaindrez-vous autant que vous ſemblez me mépriſer actuellement. Je ne vous demande que la ſatisfaction de pouvoir me juſtifier auprès de vous. Le recit de mon infortunée hiſtoire vous convaincra qu'un ſort cruel m'a forcée, malgré moi, au crime. Impitoïable Ciel ! je n'ai de forfaits que les vôtres.

HISTOIRE
DE
DONA MENDOZA.

JE ſuis née, comme vous le ſavez, à Madrid. Mon pere me deſtina en naiſſant pour être Religieuſe. J'avois une tante Abbeſſe de S. Jérôme : ç'en fut aſſez pour l'obliger à me faire donner ſon Abbaïe après ſa mort. On me mit à huit ans dans le Couvent : à quinze je fis mes vœux ; & à vingt, ma tante étant décédée, je fus nommée à ſa place. Je me trouvai, dans un âge extrêmement jeune, maîtreſſe de ma conduite : vous ſavez la liberté dont on jouit dans l'Ab-

l'Abbaïe de S. Jérôme ; elle eſt en quelque maniére plus grande que celle qu'ont les femmes du monde. Je voïois ſouvent Dona Thereſa. Elle amena un jour chez moi un de ſes parens, apellé Don Diégo de Sintillana. Je ſentis, en le voïant, un mouvement dont je ne pus être la maîtreſſe. Il ſe trouva dans la même ſituation : & la ſimpatie agiſſant, nous nous aimâmes dès le premier moment que nous nous vîmes. Nous ne tardâmes pas à nous aprendre ce que nous penſions mutuellement. Il avoit les moïens de me voir toutes les fois qu'il vouloit: rien ne nous gênoit ; & bien-tôt l'amour nous prodigua ſes plus chéres faveurs. Je ne vous cacherai point, continua Dona Mendoza, qu'il me fut auſſi cher que vous. Hélas ! le Ciel, qui me préparoit un abîme de maux, commença dès-lors à me faire ſentir ſon couroux.

Don

Don Diégo fut obligé de partir pour la Sicile. Il me jura, que dès que la campagne ſeroit finie, il viendroit calmer mes fraïeurs. Un ſecret preſſentiment m'anonçoit que je ne le verrois plus. Il partit, & s'arracha de mes bras, me laiſſant baignée dans mes larmes. Je reçûs pluſieurs de ſes Lettres, & il étoit très-exact à m'écrire pour calmer mon inquiétude : mais aïant été quelque-tems ſans recevoir de ſes nouvelles, ma crainte augmenta, je tremblai pour lui. Hélas ! j'en avois bien raiſon : il avoit été tué dans une action, & je l'apris par Dona Thereſa. Mon déſeſpoir fut extrême : je voulus me donner la mort ; & je réſolus de me laiſſer mourir de faim. Je cachai cependant le plus qu'il me fut poſſible à mes Religieuſes le ſujet de ma triſteſſe, & je prétextai une maladie violente. Enfin les conſeils de Dona

na Thereſa, qui ne m'abandonna jamais dans un état auſſi triſte, ſervirent à rapeller peu-à-peu ma raiſon. Je conſentis de prendre quelque nourriture, & je traînai pendant près d'un an une vie mourante & pleine de langueur.

Le tems eſt un grand reméde : je repris quelque tranquilité dans les ſuites, & dix-huit mois après la mort de Don Diégo, il ne me reſta plus qu'un tendre ſouvenir, qui ne m'empêchoit pas d'être ſenſible à toutes les commoditez de la vie que je ſemblois avoir oubliées pendant une année. Je réſolus de ne plus jamais m'atacher, & d'éviter de former des engagemens dont le premier m'avoit été ſi fatal.

Je vivois tranquile, & je reſtai dans un état auſſi heureux pendant quelques années. Vous vintes troubler ma liberté. Je vous vis, & mes réſolutions s'évanouïrent : toute

ma

ma conſtance s'éclipſa: & lors que vous me dîtes que vous m'aimiez, mon cœur en ſecret vous répétoit les mêmes diſcours. Il eut voulu vous aprendre ce qui l'agitoit, & ne point vous cacher ſes ſentimens; mais l'amitié que j'avois pour Dona Thereſa me paroiſſoit un obſtacle inſurmontable. Je ne pouvois me reſoudre à lui ravir un bien qui lui étoit ſi cher. Après avoir vainement combattu, vous me fites ſurmonter tous les ſcrupules qui pouvoient m'arrêter, & ma paſſion m'aveugla juſqu'au point de m'eſtimer heureuſe de tenir la ſeconde place dans votre cœur. Je ſentis dans les commencemens quelque peine à partager votre amour avec une rivale: mais la crainte de vous perdre entiérement, ſi j'exigeois le ſacrifice de Dona Thereſa, me détermina. Le premier pas eſt le ſeul qui coûte. Dès que j'eus eu la foi-

foibleſſe de vous acorder les derniéres faveurs, la concurence de ma rivale ne me fit plus de peine: je m'acoutumai peu-à-peu à la voir avec moins de jalouſie; & j'en vins à cette tranquilité dont joüiſſent les femmes Mahométanes, que vous me citiez ſouvent, & que je n'avois jamais pû comprendre auparavant.

Il eſt inutile que je vous rapelle les malheurs qui nous arrivérent. Quoique le danger que nous avons couru ſoit fini, le ſouvenir m'en eſt ſi cruel, que je tâcherai de m'y arrêter le moins qu'il me ſera poſſible. On vous conduiſit en priſon, & l'on me laiſſa avec deux Archers dans ma chambre juſqu'au lendemain, que je fus transférée dans les priſons de l'Officialité. On ne me parla jamais de vous, & je ne vis dans ma captivité que le Pere Angelo, mon Confeſſeur, que vous aviez connu lorſque vous veniez me

me voir à l'Abbaïe. Ce Moine étoit amoureux de moi à la fureur. Je m'en étois aperçûë à quelque discours qu'il m'avoit tenus : mais soit que je crusse me tromper, soit que je vouluſſe éviter de m'en éclaircir entiérement, il avoit contenu ses feux dans le silence & ne les avoit jamais découverts entiérement. L'état dans lequel j'étois le fit espérer de pouvoir être heureux. Il demanda à me voir pour me confesser : on le lui acorda. Je viens, me dit-il, vous donner des marques de mon amitié, & de mon atachement inviolable. Tout le monde nous abandonne. Votre famille, contente de sauver l'ignominie qu'elle recevroit de votre condamnation publique, ne sollicite que le secret de votre Arrêt. Je puis, si je le veux, vous arracher aux malheurs qui vous menacent & vous faire sauver de prison. J'ai

de l'argent: confiez-vos jours à mes ſoins, & ſoïez aſſurée que je vous conduirai dans un païs où nous n'aurons rien à craindre.

Je remerciai le Pere Angelo, dans les termes les plus vifs & les plus reconnoiſſans. Je voulus enſuite lui demander de vos nouvelles. Il faut l'oublier, me dit-il. C'eſt-là un des principaux articles que j'exige de vous, avant de vous procurer la liberté. Il n'eſt plus tems de vous déguiſer mes ſentimens. Je vous aime, Dona Mendoza, cent fois plus que moi-même. Je meurs, ſi je vous perds; mais je ne puis plus vivre, ſi vous ne me rendez heureux. J'abandonne pour vous ma patrie, mon Couvent, mes parens. Quand je vous fais un ſi grand ſacrifice, je veux être aſſuré de mon bonheur. Que vous dirai-je, mon cher Vaudreville? continua Dona Mendoza. Après l'avoir

voir aſſuré que je prendrois dans la ſuite des ſentimens qui lui ſeroient favorables, & avoir fait ce que je pus pour obtenir ma liberté ſans lui acorder les faveurs qu'il exigeoit, la crainte de la mort me fit conſentir à ſes deſirs: je rendis le Pere Angelo heureux & il me tint le lendemain la parole qu'il m'avoit donnée.

La priſon, ou plûtôt le corps de logis où j'étois renfermée, contient pluſieurs cours & pluſieurs apartemens diférens. Il y a toujours comme vous ſavez un grand nombre de priſonniers; les uns plus ou moins obſervez que les autres. Une foule de Prêtres & de Moines ſont toute la journée dans la priſon. Le Pere Angelo m'aporta un habit de Cordelier. Je m'habillai en Moine dans ma Chambre; & comme il étoit preſque nuit, je deſcendis avec lui dans la premie-

re cour. Le Geolier nous ouvrit d'abord : nous ne trouvâmes pas plus de dificulté à la ſeconde, & l'on nous laiſſa paſſer avec autant de facilité. Dès que nous fûmes dans la ruë, nous nous hâtâmes de gagner une maiſon, où le Pere Angelo avoit eu ſoin de faire tenir une chaiſe de poſte. Nous changeâmes d'habits, & nous ſortîmes heureuſement de Madrid. Les précautions de mon nouvel Amant avoient été ſi juſtes, qu'une demie-heure après être ſortie de priſon, j'étois à près d'un quart-de-lieuë de la Ville.

Quelque contente que je fuſſe d'avoir la liberté, votre ſouvenir m'affligeoit. En vain m'informai-je de l'état où étoit votre afaire, il afecta de ne vouloir jamais me répondre ; & voïant que j'étois dans l'impoſſibilité d'en être éclaircie, il fallut que je me contentaſſe de faire

faire des vœux au Ciel pour votre délivrance.

Cependant le Pere Angelo, qui avoit pris un habit de cavalier, ſe récompenſoit largement des maux qu'il avoit ſouferts : je n'étois plus en droit de lui rien refuſer, & il n'étoit nullement timide à demander & à prendre. Il avoit emporté près de trois milles piſtoles, qui apartenoient à ſon Couvent dont il étoit le Gardien, ſans compter un grand nombre de pierreries, dont il avoit dépouillé une Sainte Vierge, que la dévotion d'un nombre de femmes avoit couverte de bijoux. Il me montra toutes ſes richeſſes : Voilà, dit-il, dequoi nous établir dans le païs où nous irions. J'ai choiſi Paris pour notre retraite : nous y ſerons inconnus, plus tranquiles qu'en aucun lieu du monde.

Le vol du Pere Angelo me fit

craindre qu'on ne courût après nous. Tranquiliſez-vous, me dit-il : j'ai tout prévû ; & l'on ne ſaura que dans trois jours mon évaſion. J'ai dit que j'allois paſſer ce tems en campagne chez un de mes amis. Je garde toujours la clef de l'argent du Couvent. Ainſi on ne ſoupçonnera rien, que lorſqu'on ne me verra plus revenir ; & dans ce tems, nous ſerons arrivez ſur les frontiéres d'Eſpagne. Ce qu'il m'aprenoit calma mon inquiétude. Nous arrivâmes à Girone ſans aucun inconvénient, & aïant paſſé cette Ville, nous entrâmes le lendemain ſur les frontiéres de France.

Nous nous félicitions d'être ſortis auſſi heureuſement d'embarras, & nous comptions d'arriver dans trois ou quatre heures à Belle-garde, premiére Place de France. Lorſque nous fûmes ataquez dans un défilé de montagnes par des voleurs

leurs Miquelets. Ils commencérent par tuer notre Poſtillon : le Pere Angelo eut bien-tôt après le même ſort ; & j'atendois à chaque inſtant de les ſuivre, lorſque ces barbares, touchez de quelque peu de beauté qu'ils crurent voir en moi, réſolurent de me mener dans leur retraite & de me garder avec eux. Ils m'atachérent ſur un des chevaux qu'ils dételérent de la chaiſe ; & après avoir pris tout l'or & les pierreries qu'avoit le Pere Angelo, ils lui donnérent, tout mort qu'il étoit, plus de cent coups de ſtilet dans le viſage, & en firent autant au Poſtillon. Après avoir aſſouvi leur rage ſur ces cadavres, & les avoir abſolument rendus méconnoiſſables, ils les dépouillérent, brûlérent la chaiſe, pour ôter les indices qu'on pourroit avoir de leur vol, & me conduiſirent dans l'endroit des montagnes le plus écarté & le plus ſolitaire.

J'en-

J'entrai avec les quatre bandits dans un ſouterrain qu'avoit formé la nature. Dès qu'ils furent dans cette caverne, ils partagérent l'or en quatre égales parts, en prirent chacun une & mirent les pierreries dans une petite caſſette, où il y en avoit déja un grand nombre. Ils la cachérent dans un trou, qu'ils bouchérent avec une pierre ſi parfaitement, qu'il étoit impoſſible, hormis de le ſavoir, de le connoître. Ils m'ofrirent enſuite à manger: mais j'étois bien plûtôt ocupée à deſirer la mort, qu'une vie, qui depuis quelque-tems étoit ſi remplie d'infortunes. Je pleurois, & je ſouhaitois d'être encor dans les priſons de l'Officialité. Hélas! j'ignorois la moitié des maux qui m'atendoient. Ces bandits, peu touchez de l'état où j'étois, voulurent me violer. Je fis des cris ſi étonnans, & j'entrai dans de ſi grandes con-

convulſions, que ma rage calma leur fureur. Ils délibérérent s'ils me tueroient, ou bien s'ils me garderoient avec eux. Qu'en ferons-nous? dit l'un. C'eſt un démon, qui ne fait que hurler. Si nous la gardons, elle nous ſera à charge : ſi nous la mettons en liberté, elle peut indiquer notre retraite. Je ſuis donc d'avis de l'expédier. Deux autres furent du même ſentiment. Un ſeul s'opoſa à leur deſſein : il dit, qu'il ſe chargeoit de ma conduite & qu'il répondoit de moi. Mais qui la gardera, lui dirent les autres, lorſque nous irons à la guerre? Je l'atacherai, repliqua-t'il; & je ſuis certain qu'elle ne m'échapera pas. Ces miſérables me laiſſérent donc la vie : mais ils m'anoncérent de ſonger à les ſatisfaire, ou à mourir, & me donnérent deux jours pour me déterminer. Il dépendra, me dirent-ils, de vous de vivre

vivre ici tranquilement avec nous: & ſi vous voulez faire les choſes de bonne grace, vous ſerez très-heureuſe. Après cette belle harangue, ils m'atachérent les piez & les mains enſemble, & me liérent de maniére que je ne pouvois être que couchée; & ils ſortirent enſuite, pour aller exercer leurs brigandages.

Je paſſai toute la nuit, & une partie de la matinée, ſans les voir revenir. Enfin celui qui m'avoit ſauvé la vie, arriva. Il étoit bleſſé très-légérement au bras, & avoit l'air fort étonné. Vous avez penſé, me dit-il, mourir dans l'état où vous êtes, ſi j'avois été tué comme mes trois autres camarades. Nous avons été ataquez par ſix cavaliers: la partie n'étoit pas égale. Nous nous ſommes défendus autant que nous avons pû. Nous avons tué deux de nos ennemis. A la fin ils

ont

ont eu le deſſus, & je ſuis le ſeul de notre troupe qui me ſuis échapé : la connoiſſance que j'ai des bois & des montagnes m'a favoriſé dans ma ſuite : & vous devez en être auſſi charmée que moi ; car vous ſeriez morte dans cette caverne, ſans y pouvoir eſpérer aucun ſecours. Ce voleur me délia, & m'offrit à manger. Depuis près de deux jours je n'avois pris aucune nourriture ; & la nature afoiblie me força d'accepter le ſecours qu'il m'offroit. Je le regardois avec moins d'horreur que ſes camarades, quoiqu'il me fût très-odieux : je lui avois l'obligation de m'avoir ſauvé la vie ; & j'eſpérois le faire conſentir dans les ſuites à m'acorder la liberté. Hélas ! j'ignorois le caractére de ces malheureux. Loin qu'il fût frapé de la mort ſiniſtre de ſes camarades, il commença à me ſolliciter plus vivement que le premier jour,

de

de lui acorder les derniéres faveurs. Inutilement j'eus recours aux larmes : il étoit ſur le point de s'emporter aux derniéres extrémitez. Je lui demandai de m'acorder encor un jour de délai. Après bien des peines, il y conſentit. Revenu de ſes furieux tranſports, il ſe mit à boire largement. Sa bleſſure étoit ſi petite, qu'il ne ſentoit aucune douleur. Lorſqu'il commença d'être un peu gris, il me fit confidence de ſes deſſeins : il méditoit de ſe joindre avec deux autres bandits, qui demeuroient à trois ou quatre lieuës de l'endroit où nous étions. Il ſe conſoloit aiſément de la mort de ſes anciens amis, par le plaiſir d'hériter ſeul de la caſſette aux bijoux. Il but ſi copieuſement, qu'il ſe ſentit preſſé par le ſommeil. Avant de s'y livrer, il voulut m'attacher ; mais il ſe contenta de me lier une jambe avec une chaîne de fer,

fer, comme celles qu'on met aux priſonniers. Il s'atacha enſuite lui-même cette chaîne par l'autre bout à ſa jambe; & aïant fermé les cadenats, il mit la clé dans ſon gouſſet. Vous dormirez, me dit-il, plus aiſément, & vous n'en ſerez pas moins en ſûreté.

Le vin & la laſſitude plongérent bien-tôt mon bourreau dans le ſommeil le plus profond. Lorſque je le vis dans cet état, ſoit que le Ciel augmentât mon courage, ſoit que le déſeſpoir me donnât des forces, je réſolus de lui ôter la vie, & de me ſauver, s'il étoit poſſible. Il y avoit pluſieurs poignards dans la caverne: Je tâchai, ſans faire de bruit, de pouvoir me ſaiſir d'un: je me traînai ſur le ventre, tant que me le permettoit la longueur de ma chaîne; & allongeant le bras, j'en atrapai un, qui étoit ataché à un clou contre la muraille, du cô-

té de l'ouverture de la caverne. Dès que je l'eus, ſans perdre de tems, je me remis le plus doucement que je pus auprès de ce voleur; & lui aïant tâté avec la main l'endroit où le cœur battoit, j'y enfonçai le poignard juſqu'à la garde. Il expira dans l'inſtant; & voulant profiter du reſte du jour, pour tâcher de regagner le grand chemin, ſi je le pouvois, je pris la clé du cadenat de ma chaîne dans ſon gouſſet, je me déliai, & me ſaiſis avant de partir de la caſſette où les voleurs raſſembloient leurs diamans. J'eus la précaution de prendre deux pains; dans la crainte de reſter plus d'un jour perdue dans les montagnes; & je m'éloignai enſuite, le plus vîte qu'il me fut poſſible, d'un endroit auſſi funeſte.

Il étoit près de trois heures après midi lorſque je ſortis de la caverne; & je courus vainement juſques

ſur

ſur les neuf heures du ſoir, ſans voir perſonne qui me pût donner aucun éclairciſſement. Je craignois toujours de tomber de nouveau entre les mains de quelques bandits. Il me fallut cependant atendre que le jour revint. Je paſſai la nuit au pié d'un arbre, après avoir mangé un de mes pains, & bû de l'eau d'une fontaine.

Le moindre bruit que j'entendois, je me figurois toujours que quelque voleur alloit m'aſſaſſiner.

L'aurore parut enfin ; & ne ſachant quel chemin prendre, je réſolus de ſuivre le cours du ruiſſeau où je m'étois déſaltérée la veille : après avoir marché deux ou trois heures, je découvris un Village. Je ſentis l'eſpérance renaître dans mon cœur ; & une heure après j'y arrivai. Je m'informai dans quel endroit j'étois. On me dit que ce Village s'apelloit le Boulon, & que

je n'avois qu'un quart-de-lieuë pour être dans les terres d'Eſpagne. Je racontai une partie de mon avanture aux gens qui avoient déja apris la mort des trois bandits, qui pilloient & ſaccageoient tout le païs. Je fis marché avec un homme qui ſe chargea de me voiturer & de me nourrir juſqu'à la premiére Ville, où je lui promis de le païer. J'étois aſſez bien habillée; n'aïant pas l'air d'une avanturiére, il y conſentit. J'arrivai le lendemain à Perpignan.

Dès que je fus dans cette Ville, j'envoïai vendre une émeraude, que je pris dans la caſſette que j'avois emportée; & je païai l'homme qui m'avoit conduit. Je fus ſurpriſe de la quantité de pierreries que j'avois en mon pouvoir. J'examinai quel parti je prendrois, & n'en trouvai pas de meilleur que celui qu'avoit choiſi le Pere Angelo,

gelo. Je me défis encor de quelques diamans, & j'arrivai heureuſement à Paris. Je logeai dans un Hôtel garni les premiers jours : je pris dans la ſuite un apartement chez un bourgeois, & je choiſis un endroit écarté où je puſſe vivre tranquilement. Je vendis une partie de mes diamans, & j'en eus plus de quarante mille livres. Je plaçai cet argent chez un riche Banquier, qui m'en fait l'intérêt ; & je comptois de paſſer le reſte de mes jours inconnuë à tout le monde. J'allois me promener quelquefois pour diſſiper les chagrins que me cauſoit l'incertitude de votre ſort. Je choiſiſſois toujours les endroits les plus écartez & les plus ſolitaires : mais ma rêverie & mon inquiétude augmentant tous les jours, je réſolus de me retirer dans un Couvent, pour y finir mes jours : & voulant voir, avant de m'enfer-

mer, toutes les beautez de Paris, j'ai été me promener au Jardin de l'Arſenal. Jugez de ma ſurpriſe, lorſque j'ai cru vous y apercevoir. Je me ſuis avancée auprès de l'endroit où vous étiez, & je vous ai reconnu. L'aſection avec laquelle vous parliez à la perſonne qui étoit avec vous, vous a empêché de jetter les yeux ſur moi. J'ai tâché de calmer le plus qu'il m'a été poſſible le trouble que votre préſence m'avoit cauſé : je vous ai examiné avec ſoin ; & vous aïant ſuivi juſques chez vous, le Ciel a voulu me donner la conſolation, dans la retraite où je vais me retirer, d'être inſtruite de votre ſort. J'en ſerai moins diſtraite dans la pénitence que je vais faire, & votre ſouvenir ne me troublera plus.

Le récit des malheurs de Dona Mendoza me cauſa une émotion dont

dont j'eus peine à me remettre: j'avois le cœur ſi touché des infortunes qu'elle avoit eſſuïées, qu'à peine pus-je lui répondre. Les larmes qu'elle verſoit me rendoient encor plus ſenſible. J'oubliai tous les maux qu'elle m'avoit cauſez, & je n'eus devant les yeux que l'état dans lequel je la voïois. Je tâchai de calmer ſa douleur. Vos malheurs ſont paſſez, lui dis-je. Perdez-en la mémoire. Pourquoi voulez-vous vous renfermer dans une afreuſe ſolitude? Jouïſſez en paix des biens que vous avez. Le Ciel, touché de vos peines, vous a conduit dans un païs où vous ne devez point craindre vos perſécuteurs. Je n'oſe vous dire qu'il vous a rendu une perſonne qui vous aime toûjours; car enfin, continuai-je, belle Mendoza, ne craignez point que je vous reproche des foibleſſes que la crainte de la mort vous a

forcée

forcée d'avoir. Non, je ne ſuis ni aſſez barbare ni aſſez cruel, pour ne pas chérir une infidélité à laquelle je dois votre conſervation. S'il eſt vrai que vous m'aimiez encor, ſoïez aſſurée du plus tendre retour.

Dona Mendoza étoit ſi belle, & ſes larmes avoient tant de pouvoir ſur mon cœur, que j'oubliai Dona Thereſa. L'objet preſent avoit plus de force que l'abſent; & le ſouvenir des malheurs que m'avoit cauſez mon infidélité, ne put me garantir de lui manquer de foi. Je jurai à Dona Mendoza que je ne voulois vivre que pour elle: je lui proteſtai mille fois que je mourrois, ſi elle ne ſe laiſſoit fléchir. Ne vous opoſez point, me dit-elle, au deſſein que j'ai pris. Tôt ou tard il faudroit nous ſéparer. Je ſuis liée au ſervice des Autels par des vœux ſolemnels, & je ne puis jamais vous apartenir légitimement. Aſſez de mal-

malheurs ont ſuivi notre paſſion criminelle. Songeons à nous mettre à l'abri de l'orage : n'atirons point ſur nous de nouveaux dangers. Laiſſez-moi exécuter ma réſolution. Loin de vous & des embarras du monde, je vais pleurer mes égaremens paſſez & me mettre à même de ne vous plus craindre. Quelque afermie que je ſois dans mes deſſeins, vos diſcours ſéducteurs trouvent aiſément le chemin de mon cœur : & malgré mes éforts, ſi je vous voïois ſouvent, peut-être ne pourrois-je plus être ma maîtreſſe. Adieu, mon cher Vaudreville, je vous quitte. Avant de me retirer dans le Couvent, je vous verrai encor une fois, & je vous inſtruirai entiérement de mon ſort.

Dona Mendoza voulut ſortir de ma chambre. Je me jettai à ſes genoux, & l'arrêtant par ſa robe,

non,

non, lui dis-je, puiſqu'il faut que je renonce à votre cœur, je veux expirer à vos piez. Jamais vous ne me parûtes auſſi belle, & jamais je ne fus plus amoureux. Pourquoi, ſi vous ne vouliez que me rendre malheureux, vous-êtes-vous ofertе à ma vûë ? Que ne me laiſſiez-vous dans l'état où j'étois il y a deux heures ? Je ne vous haïſſois pas; mais vous ocupiez moins mon ſouvenir que Dona Thereſa. Ses dernières bontez lui avoient donné ſur vous la préférence dans mon cœur. Votre beauté, vos traits éblouïſſans à qui rien ne ſauroit réſiſter, m'ont fait changer de ſentiment; & tel eſt mon deſtin, qu'il faut que je devienne infidèle dès le moment que je vous vois.

Dona Mendoza, malgré ſa réſolution, étoit très-émuë; & je lûs dans ſes yeux qu'elle étoit à demi vaincuë. Je redoublai mes empreſſe-

ſemens : je joignis des pleurs à mes priéres. Que voulez-vous de moi ? me dit-elle. Vous me demandez une choſe que je ne puis vous acorder, ſans me mettre dans le riſque de devenir la perſonne du monde la plus infortunée. Je connois votre inconſtance : j'en eſſuirai des ſuites auſſi ſenſibles, que celles qu'en a reſſenties Dona Thereſa. Les foibleſſes, que mes malheurs m'ont obligé d'avoir, vous ſerviroient un jour de titre pour ocaſionner ; & même pour prétexter votre infidélité. Banniſſez ces craintes ; lui répondis-je, Moi ? vous reprocher une faute à qui je ſuis redevable de votre vie & de votre amour ! Non ; belle Mendoza, ne me ſoupçonnez pas d'une frénéſie auſſi grande. Content de votre cœur, je ſuis prêt à faire tout ce que vous voudrez. Je vivrai à Paris, ſi vous vous y plaiſez. J'irai

dans

dans les Païs les plus éloignez, ſi vous le jugez à propos. Donnez-moi quelques jours, reprit Dona Mendoza, pour me déterminer. C'eſt aſſez que vous aïez ſuſpendu l'exécution de mes deſſeins : le tems fera peut-être le reſte. Je vous verrai tous les jours au Jardin de l'Arſenal. Ce rendez-vous, ſolitaire dans cette ſaiſon, convient parfaitement à notre ſituation. Vous avez des raiſons qui vous obligent à vous cacher : j'en ai qui me font chérir la retraite & la ſolitude. Nous verrons quel parti je dois prendre, & lorſque votre premier tranſport ſera calmé, je veux vous rendre vous-même le maître de mon ſort. En vain je priai Dona Mendoza de permettre que j'allaſſe chez elle. Non, me répondit-elle, je ne veux point vous voir tête-à-tête. J'ai beſoin ; ſi je m'accoutume à vous écouter, d'avoir

des

des témoins qui m'empêchent de céder à des diſcours trompeurs. Adieu ; je vous quitte. Vous me ferez de la peine, ſi vous me ſuivez, & ſi vous vous informez de la maiſon où je loge. Trouvez-vous demain à trois heures après-midi au Jardin de l'Arſenal.

Dona Mendoza me quitta à ces mots ; & je compris que je la déſobligerois réellement, ſi je voulois la reconduire ou m'éclaircir de ſa demeure. Je la laiſſai aller en liberté, & je reſtai dans un étonnement infini de tout ce qui venoit de m'arriver. Comment, diſois-je, puis-je croire que ce que j'ai vû ne ſoit pas une illuſion ? Dans la même journée, je retrouve Clarice & Dona Mendoza. Le hazard me fait rencontrer ces deux perſonnes dans le même lieu & dans le même moment, quand je croïois l'une & l'autre dans les païs les

plus éloignez. Cependant, continuai-je, que vais-je devenir ? Me voilà encor captif & dans les fers de Dona Mendoza. Ai-je donc oublié les maux que m'a cauſez ſon amour ? Ne me ſouvient-il plus de ce que je dois au ſouvenir & à la tendreſſe de Dona Thereſa ? Infortunée Amante, m'écriai-je dans mon tranſport, quel ſort cruel vous arrache un cœur dont votre amour & vos bontez euſſent dû vous aſſurer la poſſeſſion ? Car quel que ſoit le penchant invincible qui m'atire malgré moi vers Dona Mendoza, quel qu'éfet que ſa beauté faſſe ſur mon cœur, je ſens que la reconnoiſſance, que l'amour même vous donneroit la victoire, ſi j'étois auprès de vous. Je ne ſuis coupable que d'un crime auquel mon tempérament me force. Je connois que tout m'engage à vous être fidèle : je le ſerois, ſi j'étois auprès de vous;

mais

mais les yeux de Dona Mendoza m'ôtent le pouvoir d'agir librement : je me trouve emporté malgré moi-même, & je n'ai aucun ſecours pour me défendre.

Je fus agité de ces réflexions juſqu'au lendemain. Je ſentis qu'elles ſe diſſipoient à meſure que l'heure du rendez-vous aprochoit. J'allai au Jardin de l'Arſenal au tems marqué. Dona Mendoza m'avoit prévenu : je la trouvai dans le même Baſtion où j'avois parlé la veille à Clarice. Vous êtes négligent, me dit-elle, & je vous ai prévenuë. Depuis près d'une demie-heure je m'amuſe à rêver. Et à quoi rêvez-vous ? lui dis-je. Suis-je aſſez heureux pour avoir un peu de part dans vos ſecrettes penſées ? Vous étiez, reprit-elle, le ſeul ſujet de ma rêverie. Je penſois qu'en ſuivant vos conſeils, j'allois vous rendre auſſi malheureux, que vous

me rendrez peut-être infortunée. J'ai voulu cette nuit faire une ferme réſolution de vous dire un éternel adieu : je me ſuis conſultée, je ſuis venuë ici dans ce deſſein ; je vous vois ; & voilà que je change à demi de ſentiment.

Je raſſurai de nouveau Dona Mendoza ſur toutes ſes craintes. Enfin, après l'avoir fait conſentir de ne plus penſer à la retraite, je la vis encor pluſieurs fois dans le même Jardin ; & j'étois ſur le point d'obtenir la permiſſion d'aller chez elle, lorſqu'il arriva un accident qui mit fin à mes égaremens & aux ſiens.

Un jour que je ſortois de l'Arſenal, vers les ſept heures du ſoir, dès que je fus dans la ruë St. Antoine, un homme m'aborda avec un empreſſement extrême. Eſt-ce vous, me dit-il, M. de Vaudreville ? Celui qui me parloit étoit ce même

même Ludovico, qui m'avoit conduit de Madrid juſqu'à Baïone. Je fus ſi étonné de le voir, qu'à peine pus-je lui demander, dans ma premiére ſurpriſe, par quel hazard il étoit à Paris ? J'ai à vous aprendre, me répondit-il, de triſtes nouvelles. Dona Thereſa ne vit plus ; & elle m'a chargé, en mourant, de vous aprendre, dans quelque païs que vous fuſſiez, qu'elle vous avoit aimé juſqu'au tombeau. Dona Thereſa ne vit plus ! m'écriai-je. Ah ! je ne dois plus aimer la vie. Juſte Dieu ! avez-vous pû terminer les jours d'une perſonne auſſi aimable, dans un âge ſi peu avancé ? C'étoit-là le dernier coup que le ſort me réſervoit ; & je ne devois être un moment tranquille, que pour être agité plus cruellement. Une foibleſſe ſucceda à mes plaintes : je tombai dans un eſpéce d'évanouiſſement. On fut obligé de

me conduire dans une boutique voiſine, où j'eus le tems de reprendre mes eſprits. Dès que je fus revenu à moi, j'ordonnai qu'on fit vénir un fiacre. Je montai dedans avec Ludovico ; & pleurant à chaudes larmes, je le conduiſis chez moi. Je le priai de m'aprendre les particularitez du trépas de Dona Thereſa. Elle eſt morte, me dit-il, d'une maladie de langueur. Dès qu'elle eut expiré, je partis pour venir vous donner une lettre, qu'elle m'avoit fait jurer de vous remettre. J'allai d'abord à Baïone, pour aprendre de vos nouvelles. On me dit que vous étiez parti pour Paris. J'y ſuis venu, & depuis pluſieurs jours, j'avois fait des perquiſitions inutiles pour vous déterrer. J'allois aux ſpectacles, aux promenades, aux Egliſes, dans tous les lieux publics, où je croïois pouvoir vous trouver. Je commençois

mençois à perdre l'eſpérance de vous rencontrer. Je ſuis allé aujourd'hui au Jardin des Plantes ; & en revénant, je vous ai trouvé dans la ruë St. Antoine. C'en eſt donc fait ? dis-je à Ludovico. Ta belle Maîtreſſe n'a plus de part à la vie, & c'eſt moi qui l'ai fait deſcendre dans le tombeau. Je ne pus parler davantage : je reſtai plongé dans un déſeſpoir afreux. Ludovico me promit de m'aporter la lettre de Thereſa, qu'il diſoit n'avoir point ſur lui ; & après avoir tâché de me conſoler le plus qu'il pût, il ſe retira, & me laiſſa ſeul en proïe à la plus vive douleur.

Je demeurai juſqu'au lendemain ſur la même chaiſe où je m'étois jetté. Je fus toute la nuit perſécuté, tourmenté, déchiré par mes remords. Inceſſamment je croïois voir Dona Thereſa dans ſon cercueil me reprocher ſa mort & mon in-

ingratitude. Toute l'eſpérance que Dona Mendoza m'avoit donnée de me rendre ma premiére place dans ſon cœur, ne put calmer un ſeul inſtant ma douleur. Je réſolus même de reſter un jour ou deux ſans la voir : il m'eut été impoſſible de lui cacher mes déplaiſirs; & peut-être ne me ſus-je point aſſez contraint pour ne pas lui reprocher d'être la cauſe de la mort de ſon amie. Car mon cœur étoit dans une ſituation ſurprenante & indéfiniſſable. J'adorois la mémoire & le ſouvenir de Dona Thereſa; & j'aimois, malgré moi, & comme par enchantement, Dona Mendoza. Quoiqu'elle ne m'eut point encor permis d'aller chez elle, elle m'avoit apris ſa demeure. Je devois me trouver à l'heure ordinaire au Jardin de l'Arſenal, & elle devoit s'y rendre. Je lui écrivis cette lettre.

LETTRE

LETTRE.

» Une douleur mortelle qui m'a-
» cable, m'empêche de me trou-
» ver au rendez-vous. Vous me
» pardonnerez aiſément, quand
» vous ſaurez que je ſuis occupé à
» pleurer la mort de Dona The-
» reſa. J'en ai apris la nouvelle par
» Ludovico, que je vis hier en vous
» quittant. Quelque touché que je
» ſois de vos apas, ne condamnez
» point des larmes que je dois à
» l'amour, à la pitié & à la recon-
» noiſſance. Je ſerois indigne de
» vous plaire, ſi j'étois inſenſible
» au coup qui m'acable.

Dona Mendoza ne fut pas médiocrement ſurpriſe de ma lettre. Soit tendreſſe pour moi, ſoit reconnoiſſance pour le ſouvenir d'une amie dont elle ne pouvoit que ſe louër, elle voulut me parler; &

je la vis entrer dans ma chambre, lorſque je l'attendois le moins. Je viens, me dit-elle, partager vos douleurs, & joindre mes larmes aux vôtres. Vous perdez une perſonne que vous avez aimée tendrement. J'oſe vous aſſurer qu'elle ne me fut pas moins chére qu'à vous. Le même penchant & la même violence, qui vous forcérent à la trahir, ocaſionnérent mon crime. Je lui manquai malgré moi; & je puis afirmer que l'envie de vous plaire n'étouſa jamais dans mon cœur l'amitié que je lui avois jurée.

J'allois répondre à Dona Mendoza, lorſque j'entendis heurter à ma porte. J'ouvris. Dieu! quelle ſurpriſe! Ludovico & Dona Thereſa entrérent dans ma chambre. Dona Mendoza pouſſa un grand cri, & s'évanouït. Dona Thereſa, ſurpriſe de la vûë de ſa fatale rivale, tomba

tomba en foibleſſe dans les bras de Ludovico. Vous m'avez trahie, lui dit-elle, Ludovico & Vaudreville eſt toujours infidèle. Je me jettai aux piez de Dona Thereſa. Quoi! vous êtes vivante! m'écriai-je. Je puis vous revoir encor! Ah! ſoufrez que je me juſtifie. Je ſuis moins coupable que vous ne me croïez. Vous l'êtes, me dit-elle, cent fois plus qu'il ne faut pour me rendre la femme du monde la plus malheurenſe. Mais laiſſez-moi, & ſecourez Dona Mendoza. Je tournai alors les yeux ſur elle; & la voïant encor privée de l'uſage des ſens, je tâchai de la rappeller à la vie. L'aimable Dona Thereſa emploïa tous ſes ſoins pour ſoulager ſa rivale à qui la fraïeur avoit ôté tout ſentiment. Elle avoit été ſaiſie d'un éfroi ſi ſubit, croïant que l'ame de Dona Thereſa venoit ſe venger des outrages qu'elle avoit reçus

reçus lorſqu'elle vivoit : & cette peur avoit tellement ocupé ſes eſprits, que lorſqu'elle fut revenuë de ſon évanouiſſement, elle tint encor pendant long-tems des diſcours ſans ſuite & ſans jugement. Enfin elle reprit entiérement ſes ſens ; & la connoiſſance qu'elle eut du faux-bruit de la mort de Dona Thereſa, qu'elle voïoit s'empreſſer de la ſecourir, lui fit prendre ſa détermination dans un inſtant. Le Ciel, dit-elle, a conduit les choſes à ſon terme. J'entens ſa volonté : c'eſt à moi de l'exécuter. Dona Thereſa eſt ſans doute veuve : l'habit où je la vois, le païs où je la rencontre, tout m'en eſt un ſur garant. Elle vient recueillir le fruit d'un amour qui lui eſt dû : & moi je vais, ſuivant mon premier deſſein, donner à Dieu des jours que je lui avois conſacrez depuis long-tems. Dona Mendo-

za aprit enſuite à ſon amie les malheurs qu'elle avoit eſſuïez, & par quel hazard elle étoit à Paris. Dona Thereſa ne put s'empêcher de la plaindre, & lui raconta comment ſon mari étant mort, elle avoit prîs la réſolution, ſi j'étois encor fidèle, de faire ma fortune : qu'elle avoit vendu tout ſon bien, & étoit allée à Baïone, ou aïant apris que j'étois venu à Paris, elle m'avoit fait chercher par Ludovico, à qui elle avoit ordonné de me dire qu'elle étoit morte, pour ſavoir comment j'aprendrois cette nouvelle. Elle ajoûta, qu'aïant crû, ſur le raport qu'on avoit fait de mon affliction, qu'elle étoit toûjours dans mon ſouvenir, elle étoit venuë pour me tirer d'inquiétude. Je venois, dit Dona Mendoza, dans le même deſſein. Elle remit alors à Dona Thereſa la lettre que je lui avois écrite l'après-dîné. Je

ne ſerai plus, ajoûta-t-elle, un obſtacle à vôtre bonheur; & je vais rentrer dans un Couvent. Elle s'y renferma en éfet peu de jours après; & ne ſe réſervant qu'une modique penſion, elle fit préſent à Dona Thereſa de plus de dix mille écus de bijoux qui lui reſtoient, & du capital de quarante mille livres qu'elle avoit placé à Paris.

J'épouſai quelque-tems après la belle Thereſa; & aïant obtenu ma grace de la Cour, par le moïen de mes amis, je me vis exceſſivement riche, & très-heureux, après avoir eſſuïé tant de traverſes & d'infortunes.

FIN.

TABLE

TABLE
DES SUJETS
Traitez dans la ſeconde Partie.

SUite de l'hiſtoire des amours de VAUDREVILLE *avec l'Abeſſe Dona* LUCINDA MENDOZA. *Sa Priſon ; & comment il en fut délivré par Dona* THERESA DE VALCABRO. 122

Il ſe retire à Baïone, & de-là à Paris, où il ſe détermine à paſſer aux Indes. 169

Il retrouve CLARICE, *qui lui conte ſon intrigue avec ſon Garde-du-Corps, le Chevalier de Ponteville, & ſon renoûment avec le Fermier-Général.* 174

Prêt

TABLE.

Prêt à partir pour les Indes, Dona MENDOZA *le vient surprendre, & lui raconte son étonnante histoire.* 185

Sur le point de renouër avec elle, on lui aprend la feinte mort de Dona THERESA, *qui les surprend ensemble & les jette dans un grand trouble.* 221

Il épouse enfin Dona THERESA, *& Dona* MENDOZA *rentre dans un Couvent.* 230

FIN DE LA TABLE.

58590380

J11

J87